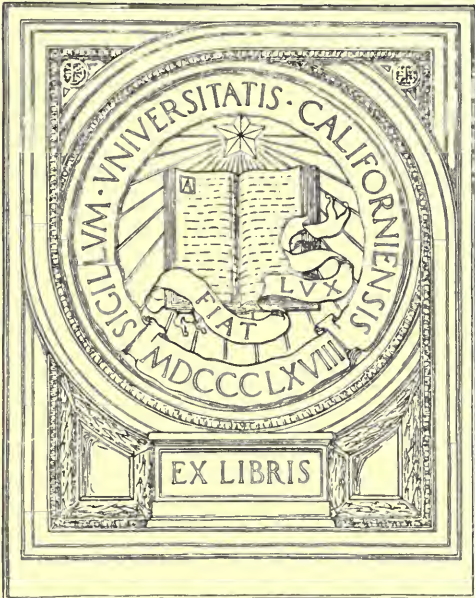
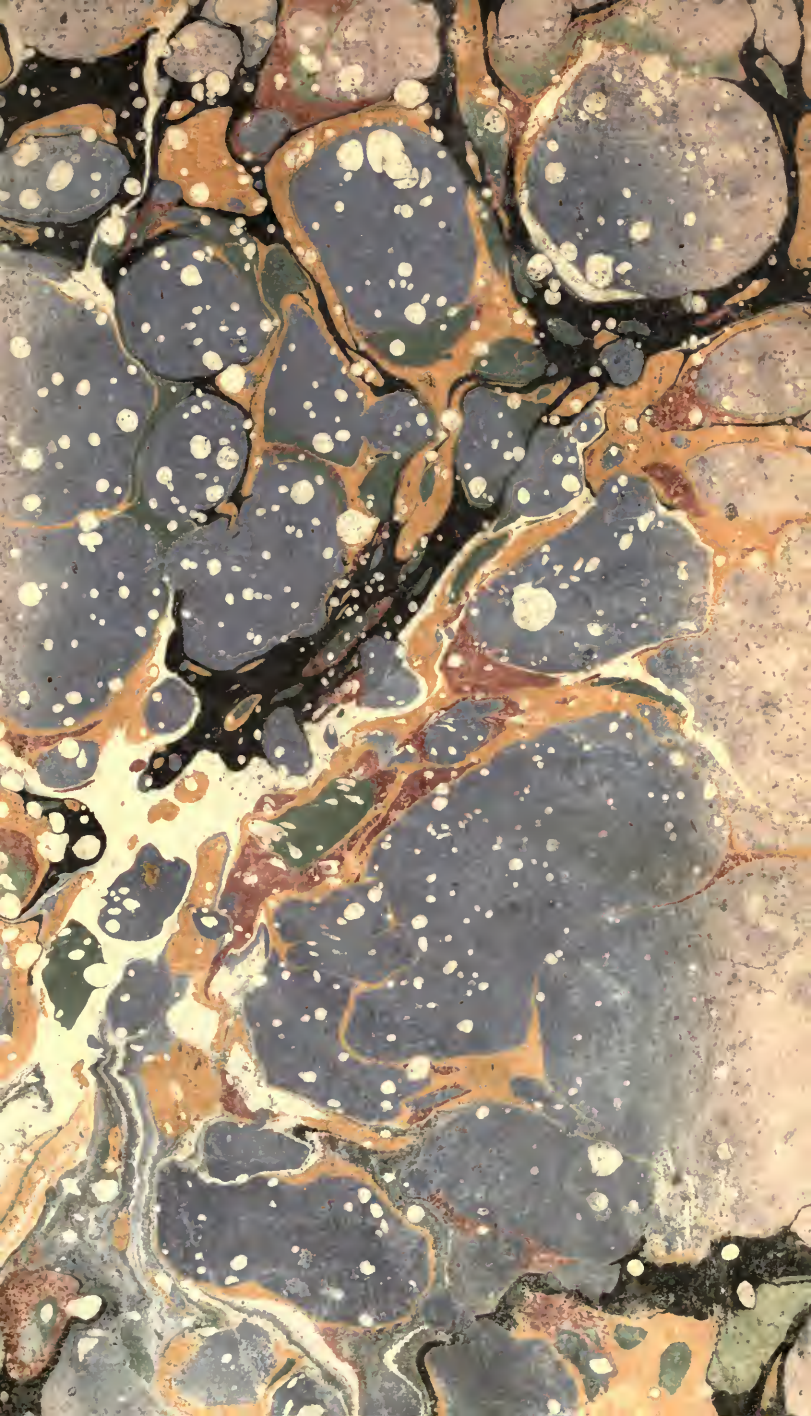




UNIVERSITY OF CALIFORNIA
AT LOS ANGELES



EX LIBRIS





ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES

DU COMTE DE CAYLUS;

AVEC FIGURES.

TOME ONZIEME.

21. 10. 1970

10. 10. 1970

22. 10. 1970

10. 10. 1970

23. 10. 1970

10. 10. 1970

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES

DU COMTE DE CAYLUS,

AVEC FIGURES.

Cette partie contient plusieurs historiettes & ouvrages critiques & facétieux qui ont été attribués au comte de Caylus.

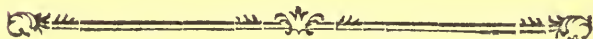
TOME ONZIEME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.



M. DCC, LXXXVII,

Digitized by Google



Digitized by the Internet Archive
in 2007 with funding from
Microsoft Corporation

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

LE Recueil des Œuvres badines, complètes du comte de Caylus, a réveillé le goût du public pour plusieurs productions agréables & facétieuses, qui ont eu du succès dans leur nouveauté, mais qui, n'ayant point été réimprimées, sont devenues rares & recherchées. Nous croyons donc qu'on recevra avec plaisir les deux volumes que nous imprimons, & qui servent de suite aux Œuvres de Caylus. Plusieurs des ouvrages qui y sont contenus lui ont été attribués, & tous ont une telle analogie avec ceux qui composent ces œuvres, que l'on ne peut que nous savoir gré de les y avoir réunis.

Le *Recueil de ces Dames*, par où nous commençons, a été composé dans le goût du *Recueil de ces Messieurs*; l'un & l'autre ouvrage contiennent des historiettes agréables, des anecdotes curieuses, & des contes plaisans; ils ont paru à-peu-près dans le même temps, & ont eu un égal succès; on les a attribués au même auteur; mais il est constant que le *Recueil*

AVERTISSEMENT

de ces Dames est de Chevrier. Cet auteur, né à Nancy, est connu par plusieurs productions qui ont fait honneur à son esprit; mais on lui a reproché, avec raison, de s'être trop livré à son goût pour la satyre, & pour une satyre personnelle & sanglante. Il n'est pas étonnant qu'un abus aussi reprehensible de ses talens lui ait suscité une infinité de traverses; il ne pouvoit trouver le repos en troublant incessamment celui des autres; il a terminé en 1762 une vie malheureuse & agitée. L'ouvrage que nous imprimons ne se sent point du goût de l'auteur pour la satyre; c'est en conséquence celle de ses productions qui mérite le mieux d'être accueillie.

L'Essai historique sur les Lanternes est une agréable plaisanterie dans le goût des Manteaux, imprimés dans les tomes VI & VII des Œuvres; c'est une critique ingénieuse de l'abus de l'érudition; l'auteur de cet ouvrage est M. Dreux du Radier, avocat; il y a donné des preuves de son talent pour la plaisanterie agréable & légère; d'autres productions du même auteur l'ont fait avantageuse-

ment connoître dans un genre plus sérieux.

Les Chats, de M. de Moncrif, ne sont pas l'un des moindres ornemens de ce Recueil. Cette charmante apologie est un chef-d'œuvre d'esprit & de délicatesse. Semblable à un peintre habile, l'auteur flatte son original sans nuire à la ressemblance; il n'omet aucun des traits de l'objet qu'il veut peindre; mais il fait ingénieusement les présenter sous un jour avantageux, & les rendre aimables jusques dans leurs défauts. On fait que M. de Moncrif étoit de la société de ces messieurs, & qu'il a eu part à plusieurs des pièces qu'elle est convenue de publier sous le nom du comte de Caylus. On a imprimé à la suite des Chats quelques poésies, telles que l'építaphe d'un chat, par Dubellay, & une tragédie lyrique de madame Deshoulières, où les chats sont interlocuteurs.

L'Histoire des Rats est une suite trop naturelle de celle des chats; pour qu'elle ne trouve pas ici sa place. Au reste, cette dernière histoire est une heureuse imitation de la précédente; elle est de même

IV AVERTISSEMENT DE L'ÉDIT.

mêlée d'anecdotes curieuses sur les rats, & de recherches intéressantes sur leurs habitudes, leur manière de vivre &c. On l'attribue à M. de Sigrâis, dont nous ne connoissons que cet ouvrage.

Les *Mémoires de l'académie de Troyes* ont peut-être dû leur naissance aux *Mémoires de l'académie des Colporteurs*. Tout le monde connoît cette facétie, & on la place depuis long-temps au rang des chefs-d'œuvre de bonne plaisanterie & de critique. Un savant, connu par des ouvrages d'un tout autre genre, s'est délassé de ses travaux sérieux en composant cet agréable badinage; c'est M. Grosley, de Troyes.

Les *Mémoires de l'académie de ces Dames & de ces Messieurs* terminent notre Recueil. C'est, dit-on, l'ouvrage d'une petite société qui se rassembloit tous les dimanches après midi; chacun y apportoit des réflexions ou des mémoires relatifs au sujet qu'il avoit médité pendant le cours de la semaine. Les pièces de ce Recueil sont très-variées & propres à satisfaire tous les goûts.

ESSAI

HISTORIQUE

SUR LES

LANTERNES.



E P I T R E

D E D I C A T O I R E ,

Au très-respectable , très-gai & très-éclairé Docteur SWIFT , Doyen de Saint-Patrice de Dublin.

TRÈS-RESPECTABLE DOYEN !

APRÈS tous les bruits qui ont couru sur votre mort , on regardera cette dédicace comme tout-à-fait déplacée , puisqu'il n'y a plus ni protection ni récompense à attendre d'un docteur qui a joint la qualité de défunt à ses autres titres ; mais nous ne sommes pas les dupes des préjugés vulgaires , au point d'en croire les nouvellistes , presque tous Wigts quand il s'agit d'un Torys de votre considération. Les faiseurs d'oraisons funèbres , vos panégyristes , ni vos

critiques ne nous déterminent point. N'a-t-on pas souvent fait l'építaphe de gens bien vivans? Vous nous avez trop bien appris, par l'exemple du pauvre Patrige, qu'on peut se méprendre sur la mort comme sur la vie des gens; & comme vous lui prouvâtes, par des argumens qui avoient tout le mérite de la démonstration, qu'il avoit tort de se croire vivant, & qu'il étoit tellement mort, qu'on ne pouvoit l'être davantage, il sera aisé de prouver à toute la terre que jamais homme ne fut plus vivant que vous l'êtes. On conviendra sans doute avec nous que la vie consiste dans la partie spirituelle de l'homme. On nous avouera aussi que, de ce côté-là, personne ne joue encore un plus beau rôle que vous. Si on accorde ces prémisses, pourra-t-on en nier la conséquence? Amuser les meilleures compagnies, faire le plaisir des sociétés, l'entretien non-seulement de votre nation, mais de la nôtre, & de toutes celles qui aiment la bonne plaisanterie,

DÉDICATOIRE.

3

n'est apparemment pas l'occupation des morts. C'est constamment ce que vous faites tous les jours. Nous voulons bien qu'on ait inhumé quelque fantôme, quelque figure qui ressembloit au docteur SWIFT; mais ce n'étoit certainement point le docteur lui-même. Enfin, de tous ceux qui parlent de vous, il n'en est presque point qui ne dise que le docteur SWIFT ne mourra jamais; donc il n'est pas encore mort. Cet argument nous paroît sans réplique d'après cette preuve, qu'il a fallu donner à la foiblesse d'un certain public, qui auroit voulu que nous eussions dédié notre *Essai* aux mânes du docteur SWIFT, on ne sauroit plus que nous approuver dans notre choix; pouvions-nous choisir un protecteur plus digne à nos *Lanternes* que le père du prophète Bikerstaf, ou le panégyriste admirable d'un balai? puisse notre présent ne pas vous déplaire! nous sommes presque assurés de plaire à la postérité, si vous voulez bien nous accorder votre attache. Ce n'est pas que nous pensions

6 EPITRE DEDICATOIRE:

obtenir pour nos Lanternes toute la faveur qu'ont obtenue votre Almanach & vos autres admirables pièces ; mais , à l'ombre de votre nom , peut-être irons-nous plus loin que si nous n'avions pas un patron si distingué. Tenir aux grands hommes par quelque endroit que ce puisse être , c'est toujours quelque chose.

Nous sommes , avec tout le respect qui vous est dû ,

Très-célèbre Docteur ,

Vos très-humbles & très-obéissans serviteurs ,

A. B. C. D.



ESSAI

SUR

LES LANTERNES.

*Leur origine , leur forme , leur usage ,
leur utilité , &c. &c. &c.*

LES savans du dernier siècle étoient d'étranges personnages ! nés pour l'étude & le cabinet , ils y passoient presque toute leur vie ; tout sentoit le travail , tout sentoit la lampe dans leurs productions. Traitoient-ils quelque sujet , ils épuisoient presque toujours la matière : c'étoient toujours des traités en forme. Scaliger , Vossius , Casaubonus , Salmasius s'étoient imaginé que , pour paroître dans le monde savant , il falloit une vaste lecture , une connoissance profonde des auteurs grecs & romains ,

& même quelque familiarité avec les langues orientales. Aussi, Dieu fait les richesses étrangères dont ils accablent leurs lecteurs ! Les choses ont bien changé de face dans la république des lettres : nos modernes pensent, & s'embarrassent fort peu de ce que les anciens ont pensé avant eux. Génies créateurs, ils produisent avec facilité, avec légèreté ; j'ose même dire qu'ils sont bien plus modestes ; au lieu de ces titres fastueux de *Traité*, *Recherches*, *Examen*, *Disquisition*, *Diatribes*, ils s'en tiennent à l'humble titre d'*Essai* ; outre la modestie qu'il annonce, il présente une réponse toute prête à la mauvaise humeur des critiques. Ose-t-on reprocher à l'auteur qu'il confond lieux, temps, personnes, époques ; il vous renvoie à son titre : il s'essaye, vous n'avez rien à lui dire ; un essai n'est pas un morceau achevé ; la faveur d'un essai exige une excuse, & il y a une espèce d'injustice à vouloir qu'un essai soit un coup de maître ; c'est confondre. Mais Montagne, Nicole, Locke, Pope, Trublet, & quelques autres, ont parfaitement réussi dans leurs essais ; donc le titre n'est pas juste. Ils en ont abusé, ils devoient prendre celui de *Chef-d'œuvre*. On objectera peut-être... Quoi ? il n'y a rien à objecter ; un sujet me tente ; il intéresse la société, ou je veux croire

qu'il l'intéresse ; je n'ai pas d'instructions ; mes idées sont confuses ; je n'ai rien que d'informe à donner au public : mais enfin ce public, tout ingrat qu'il est, faudra que j'ai pensé à lui. Mon ébauche produira peut-être quelque tableau plus travaillé. Morery a produit Bayle. Je m'essaye enfin ; qu'a-t-on à dire ? Mais prêcher cette morale à des gens indisposés, c'est perdre son temps ; ils conservent un sang-froid qui vous assomme : j'aimerois autant lire de petits vers doux , tendres , langoureux à l'Alceste de Molière. Il n'y a ni poète , ni historien , ni littérateur , qu'ils ne désespèrent avec leurs argumens lourds. Ils vous démontreront, *in modo & figurâ*, qu'il faut être Rousseau ou Voltaire pour faire des vers ; de Thou ou Daniel pour écrire l'histoire ; Lucien ou Fontenelle pour composer des dialogues ; Crébillon ou Marivaux pour faire de jolis romans ; Descartes , Gassendi , Newton , Mallebranche , ou Locke , pour parler philosophie ; Réaumur pour développer les secrets de la nature , &c. Ecoutez-les ; du prodigieux , & très-prodigieux nombre de volumes qu'a produits la France depuis trente ans , ils en brûleront les trois quarts ; on sent quel tort il en résulte pour le commerce ; c'est anéantir la librairie. Qu'on rejette les essais , ou les équivalens en physique ,

en morale, en histoire, en poésie ; que deviendra l'occupation d'une infinité d'auteurs qui n'ont rien de mieux à faire, celle de quantité d'oisifs, à qui les nouveautés procurent au moins un doux sommeil ? Que deviendront les fonds des journalistes ? L'année littéraire ne dureroit pas quinze jours. Oh ! il en arriveroit d'étranges inconvéniens.

C'est pour les éviter & maintenir la littérature dans la possession tranquille des essais, où elle est depuis un demi-siècle, que je borne à l'humilité de mon titre ce que j'ai à dire sur les lanternes.

Je ne ferai point valoir l'importance de mon sujet : elle saute aux yeux ; & apparemment on me fera autant de gré de mon essai sur les lanternes, qu'aux auteurs qui ont diserté sur les clefs des anciens, sur leurs anneaux, sur leurs souliers, sur les gibets, sur les chevaux, sur les bonnets ronds, carrés, pointus, sur les colets, sur les rabats, sur l'étole, sur le roi-boit, sur l'usage du fouet, bien ou mal appliqué, & sur une infinité d'autres sujets, qui, esprit de parti à part, ne valent pas mes lanternes.

En effet, si la mesure de notre estime est ordinairement réglée par l'intérêt d'utilité, ou les autres avantages que les choses nous pro-

surent, de quel degré d'estime ne puis-je pas me flatter en parlant des lanternes ? L'intérêt n'est-il pas général ? A qui une lanterne n'a-t-elle pas été, n'est-elle pas, ou ne fera-t-elle pas utile ? Qu'on imagine, pour un moment, les avantages qu'on peut en tirer, & d'un autre côté qu'on jette les yeux sur les incommodités, sur les malheurs même que le défaut de lanterne peut occasioner. Sans sortir de la capitale, je puis compter sur un million de voix. Mon objet est d'un extrême intérêt : c'est donc un point décidé ; je puis ajouter qu'il est presque neuf. *Avia Pieridum peragro loca, nullius ante trita solo.* Si l'on a parlé des lanternes, ce n'a jamais été *ex professo*, ni avec l'application & la dignité que mérite la matière. Voilà bien des raisons, & même plus qu'il n'en faut pour servir de passe-port à mon essai.

Avant que d'entrer en matière, je veux bien avertir mon lecteur que je ne me servirai pas du privilège de mon titre jusqu'au point de m'éloigner entièrement de mon sujet. J'aurai toujours devant les yeux qu'il s'agit ici de lanternes ; c'est-à-dire, d'un meuble carré ou polygone, circulaire ou conique, propre à garantir du vent, du grand air, de la pluie & des autres accidens la lumière qu'on y met,

& qui se trouve à l'abri par le moyen d'une matière transparente, telle que de la toile déliée, de la mouffeline, du taffetas, de la corne, du verre, une vessie, du papier, dont la circonférence de ce meuble est environnée.

Tout ce qui s'appellera lampe, lampion, terrine, chandelle, bougie, flambeau de cire, de suif, de poix résine, de sapin, ou autre bois séché & fendu en forme d'allumettes; phare, fanal, torche, en un mot, tout ce qui ne fera point lanterne *in quarto modo*, & au sens d'Aristote, n'a le droit de paroître ici, qu'autant qu'il pourra jeter du jour sur les lanternes.

J'y perdrai de fort belles tirades d'érudition, des passages admirables qui sont échappés à bien des savans, qui me chatouillent, qui me donneroient même une grande considération dans le Nord, & chez les savans qui n'ont pas encore perdu le respect pour Cœlius Rhodiginus, Justus Lipsius, le Polianthea, & quantité d'autres volumes du même poids. Mais je sacrifie mon grec & mon latin à la délicatesse des lecteurs du siècle, que l'air d'érudition fait tomber en syncope. Au moins qu'ils me sachent gré du sacrifice; qu'ils se mettent en ma place; ils verront combien il en coûte à un homme érudit pour garder dans ses

porte-feuilles des diamans qu'on eût pu en-
châsser avec un peu de violence, & qu'on
ne retrouvera peut-être jamais l'occasion
d'étaler.

Après avoir bien réfléchi sur l'antiquité des
lanternes, je ne vois pas qu'on en puisse trou-
ver l'usage établi avant la centième olympiade;
c'est-à-dire, suivant nos chronologistes les
plus exacts, avant l'an de la période julienne
4334, de Rome 374, de J. C. 380, de Nabo-
nasar 368. Au-delà on ne peut avoir que des
soupçons sur les lanternes; &, avec une dis-
cussion bien exacte, ces lanternes s'évanouissent;
on ne trouve à leur place que des flambeaux,
des torches, des cierges de poix résine, de
cire, ou d'autres matières onctueuses, ou de
bois trempé dans l'huile, ou desséché.

J'ai feuilleté mon Homère avec toute l'at-
tention scrupuleuse qu'exigeoit mon sujet; &
je puis dire qu'en cette occasion j'ai oublié
que je m'essayois. Après ce laborieux examen,
j'ai été obligé de convenir qu'il faut avoir
l'imagination gâtée, être sans justesse d'esprit,
sans connoissance des mœurs, sans goût pour
la respectable antiquité, pour trouver des lan-
ternes dans la divine Iliade, ou dans la mira-
culeuse Odyssée. Ah! Perault, ah! la Motte,
ah! Charpentier, ah! ignorans, nés & à

E S S A I

naître, qui avez le front de nous dire que tout y est plein de lanternes, quel mal vous fouhaiterai-je ? c'est modération de ma part si je m'en tiens aux vœux d'Ovide contre Ibis, ou à ceux d'Horace contre l'empoisonneuse Canidie. Je trouve aisément des lampes, des flambeaux, des torches dans Homère ; *δῆλαι* en grec, *faces* ou *tædæ* en latin ; mais pas une lanterne, à *latendo*.

L'usage des lanternes n'étoit donc pas établi du temps d'Homère ; il n'est guère de savans qui se refusent au lumineux de cet argument, & je suis assez indifférent sur ce que pourront en penser des gens qui ne font dans la république des lettres que ce qu'étoient les galans de Pénélope dans la maison du prudent Ulysse, miquelets littéraires, qui peuvent dire d'eux-mêmes :

(a) *Nos numeri sumus, & fruges consumere nati,*
Sponsi Penelopes, nebulones.....

laissons-les là, ils ne valent pas nos lanternes : elles portent la lumière & la conservent ; ils répandent les ténèbres par-tout : elles servent de guides fidèles, & indiquent la route la plus

(a) C'est-à-dire : Nous sommes bons à servir de nombre & à consumer les denrées, galans de Pénélope, coquins, &c.

sûre ; ils nous égarent & nous exposent aux plus lourdes chûtes. Je laisse à l'esprit du lecteur à suivre la comparaison d'une lanterne avec N.... & à se démontrer à foi-même la supériorité de ce meuble sur l'analiste littéraire.

L'auteur du poëme de Léandre & d'Héro auroit le pas sur Homère dans l'ordre des temps, s'il étoit vrai que ce fût l'ancien Musée, contemporain d'Orphée, comme l'ont prétendu quelque savans ; mais je n'ai jamais pensé, non plus que le grand Casaubonus & le très-éclairé (a) Tanaquillus Faber, qu'on pût lui attribuer ce petit poëme trop efféminé, trop mou, trop galant pour un ancien si ancien. J'ai encore d'autres raisons aussi convaincantes, que je pourrai faire valoir aille urs. Mais, quel que soit l'auteur de ce poëme, que M. le Fèvre & moi soupçonnons être du Bas-Empire, il n'a certainement point parlé de lanternes, comme le feront croire les traducteurs aux ignorans. Il ne s'y agit absolument que d'une chandelle, d'un flambeau, d'une bougie ou d'une lampe qui s'éteignit faute d'une lanterne ; malheur qui coûta la vie au pauvre Léandre, comme l'a fort bien dit Scarron dans ces vers :

(a) Vies des poètes grecs, au commencement, dans l'art. d'Homère, page 2.

Mais, faute d'un méchant bateau ;
 Faute d'une vieille lanterne ,
 Le fier destin, qui tout gouverne ;
 Fit perdre en mer le jouvenceau.

Si l'usage des lanternes avoit été établi, il est plus que probable que la belle Héro en auroit eu une dans l'occasion importante dont il s'agissoit. Quelque rares, quelque chères qu'eussent été les lanternes, une femme fait trouver le moyen d'en avoir, quand il y va de la vie d'un amant chéri.

J'ai dit qu'il ne falloit pas s'en rapporter aux traducteurs du poëme de Léandre & d'Héro ; & j'ai eu raison de le dire. Si l'on en croit Scarron, ce fut la faute d'Héro, & ce fut pure étourderie de sa part si son flambeau s'éteignit. Qu'on nous permette de citer ici les endroits qui peuvent induire en erreur. C'est ainsi qu'il fait parler Léandre, sans le moindre respect pour son texte & pour la mémoire de la tendre Héro :

Ayez un flambeau seulement,
 De qui la clarté me gouverne ;
 Mais qu'il soit dans une lanterne ;
 Car il s'éteindroit autrement.

Héro, pour défendre du vent
 La lumière de sa chandelle,
 Met sa chemise devant elle,
 Et se brûle les doigts souvent.

Elle regrette une lanterne :
 L'imprudente n'en avoit pas ;
 Cependant le vent haut & bas
 Terriblement son amant berne.

Elle fut donc du vent éteinte ;
 L'espoir de Héro s'éteignit. . . .
 Trois fois en vain elle souffla ,
 Pour rendre vie à sa chandelle ;
 Mais Héro n'étoit plus pucelle ,
 Et il faut l'être pour cela.

Quelle liberté ! ou plutôt quelle horrible licence ! ne diroit-on pas qu'il y avoit alors autant de lanternes & de lanterniers qu'on en trouve aujourd'hui dans Paris ? Non, il n'y en avoit point, quoi qu'en dise le mauvais plaisant qui a prétendu imiter Musée ; & c'est un anachronisme intolérable, en matière de lanterne, que d'en parler comme l'a fait Scarron.

Marot, qui a traduit le même poëme avec bien plus de fidélité, y a pourtant aussi placé des lanternes : mais il est un peu plus excusable, & l'on voit bien que par le mot de lanterne, qu'il emploie, il n'a voulu entendre que celui de flambeau, torche, &c. auquel il a fait le nom de lanterne synonyme ; on en jugera comme moi, avec un peu d'attention sur ses expressions. C'est ainsi qu'il s'exprime dans un endroit :

... Fais-moi fans plus ce tour
De me montrer sur le haut de la tour
Quelque lanterne, ou brandon flamboyant...

Voilà la lanterne confondue avec le flambeau
ou brandon : si l'on en doute , qu'on life plus
bas ; il dit :

Finalemēt , le vent par sa rudesse
Eteindre vint la lanterne traitresse.

Oh ! le vent n'éteint pas une lanterne , mais la
lumière qu'on y met. Il appelle dans un autre
endroit lampe , ce qu'il appelle ici lanterne.

Héro , tandis que des crénaux éclaire ,
De son manteau couvrit la lampe claire.

La faute n'est donc plus que dans la justesse
d'expression. Après cet examen grammatical,
& dont on excusera la sécheresse , par la néces-
sité où je me suis trouvé de le faire , pour
ôter aux partisans outrés des lanternes une
autorité aussi considérable que celle de Musée ;
après cet examen , dis-je , on croit qu'il ne
reste plus de doute que ni Musée ni Homère
n'ont point parlé de lanternes.

Un favant allemand , qui , comme moi , se
nourrit du suc des anciens , où il fait tous
les jours des découvertes qui avoient échappé
à tous les philologues , me marquoit , il y a
quelques mois , qu'il croyoit avoir trouvé des

l lanternes dans Hérodote , & en particulier *in Polymniâ*. J'ai lu non-seulement la Polymnie du père de l'histoire , mais ses neuf musés , c'est-à-dire ses neuf livres ; & je puis assurer , en conscience , qu'il faut que mon illustre ami se soit trompé. Il ne s'agit dans Hérodote (a) que de lampes ou de lampions , & d'illuminations publiques , sur-tout au second livre , où il parle de la fête des lampes , célébrée par les Egyptiens avec beaucoup de pompe & de cérémonies , dans la ville de Saïs , l'une des vingt mille villes qui illustroient l'Égypte du temps du roi Amasis.

Quoiqu'il ne s'agisse point de lanternes en cette occasion , j'ai toujours bien des graces à rendre à mon savant ami , puisque cette fête des lampes m'a conduit fort naturellement à la fête des lanternes , si célèbre à la Chine , & sur laquelle je n'aurois pu garder le silence sans commettre une faute impardonnable , & , comme l'on dit , *absque piaculo*.

Le quinzième jour du premier mois de l'année chinoise , dit le véridique historien de la Chine , est appelé le jour ou la fête des lanternes , parce qu'on en suspend dans toutes les maisons & dans toutes les rues un si grand nombre , que c'est une fureur plutôt qu'une

(a) *Hérod. in Polymniâ, vel lb. 7.*

fête. On en allume, peut-être, plus de deux cent millions : ce même jour on expose des lanternes de toutes fortes de prix : quelques-unes coûtent jusqu'à deux mille écus ; & il y a tel seigneur qui retranche toute l'année quelque chose de sa table, de ses habits & de son équipage, pour briller en lanternes. Ce n'est pas la matière qui coûte ; la dorure, la sculpture, la peinture, la soie & le vernis en font le prix & la beauté. Pour la grandeur, elle est énorme ; on en voit de quinze à trente pieds de diamètre ; ce sont des salles ou des chambres, & trois ou quatre de ces machines feroient des appartemens fort raisonnables ; de forte qu'à la Chine on peut manger, coucher, recevoir ses amis, représenter une comédie, danser un ballet dans une lanterne. Il faudroit, pour l'éclairer, y allumer un feu de joie, tel que nous en allumons dans nos places publiques ; mais, comme on en feroit incommodé, & que probablement on brûleroit la lanterne, on se contente d'y mettre une infinité de bougies ou de lampes, qui, de loin, font un fort bel effet ; on y représente aussi divers spectacles pour divertir le peuple ; & il y a des gens cachés, qui, par le moyen de plusieurs petites machines, font jouer des marionnettes de grandeur naturelle, dont les actions sont si

bien imitées, que ceux même qui en favent l'artifice, ont de la peine à ne pas s'y méprendre. Outre ces lanternes monstrueuses, il y en a une infinité de médiocres: elles sont ordinairement composées de dix faces ou panneaux, dont chacun fait un cadre de quatre pieds de haut, & d'un pied & demi de large, d'un bois verni & orné de quelques dorures. Ils y tendent une toile de soie fine & transparente, sur laquelle on peint des fleurs, des rochers, & quelquefois des figures humaines; la peinture en est belle, les couleurs vives; & quand les bougies sont allumées, la lumière y répand un éclat qui rend l'ouvrage tout-à-fait agréable.

Ces six panneaux, joints ensemble, composent un exagone surmonté par les extrémités de six figures de sculpture, qui en font le couronnement. On y suspend tout autour de larges bandes de satin de toutes couleurs, avec d'autres ornemens de soie, qui tombent sur les angles, sans rien cacher de la peinture ou de la lumière. Les chrétiens s'en servent quelquefois pour l'ornement des églises. Les Chinois en suspendent aux fenêtres de leurs cours, dans les salles, & quelquefois dans les places publiques. La fête des lanternes est encore célébrée par les feux de joie qui paroissent

dans ce temps-là dans tous les quartiers de la ville.

Qu'on me permette quelques réflexions sur l'origine d'une fête si célèbre en Chine, c'est-à-dire dans cette belle partie de l'univers, aussi distinguée en Orient dès le siècle d'Auguste, que l'Italie dans l'Europe au temps que l'empire romain y étoit le plus florissant.

Les Chinois tiennent-ils cette fête des autres peuples, ou les autres peuples la tiennent-ils d'eux? En effet, je trouve chez les peuples les plus distingués une fête des lampes, & rien de plus analogue à cette fête que celle des lanternes; le fonds est le même; il n'y a de différence que dans la forme.

Si l'on s'en rapporte aux traditions du pays, tout l'honneur en appartient aux Chinois. Suivant les uns, quelque temps après l'établissement de leur empire, un mandarin, chéri par sa vertu & ses belles qualités, perdit une fille qu'il aimoit tendrement. Il se mit à la chercher jour & nuit sur les rivages d'un fleuve où il l'avoit perdue. Le peuple, qui s'intéressoit à son malheur, le suivit, des flambeaux & des lanternes en main. Cela approche bien de l'histoire d'Osiris & de celle de Cérés.

Suivant les lettrés, qui laissent cette origine au peuple, il y a 30003005000 ans qu'un

roi de la première famille, nommé Kie, s'étant avisé de se plaindre à celle des reines qu'il aimoit le plus, du peu de durée des plaisirs de cette vie, où les jours d'hiver étoient courts & les nuits longues, & ceux d'été longs & les nuits courtes, la reine lui dit qu'on pouvoit rendre les jours si longs, qu'une vie de dix ans vaudroit cent ans de plaisir : pour en venir à bout, dit-elle, il ne faut que bâtir un palais, où vous substituerez à la lumière du jour celle des flambeaux & des lanternes ; nous nous y renfermerons avec vous, & nous nous livrerons à des plaisirs que rien n'interrompra. Ce projet fut exécuté ; les Chinois se révoltèrent, le palais fut abattu, on n'en conserva que les lanternes ; & le roi Kin-Tan fut élu à la place du roi Kie.

On donne encore une troisième origine à cette fête, un peu moins raisonnable que les deux premières dont nous venons de rendre compte : mais tout cela ne lève point mes scrupules ; & je trouve toujours mon doute & ma question raisonnables.

Les anciens Egyptiens, commé je l'ai dit d'après Hérodote, avoient leur fête des lampes, qui auroit été la fête des lanternes, s'ils en avoient connu l'usage. Lorsque les Egyptiens, dit cet historien, s'assemblent à la ville de Saïs

pour faire leurs sacrifices , tous allument pendant la nuit un grand nombre de lampes , qu'ils placent autour des murailles ; elles sont imbibées de sel & remplies d'huile , avec plusieurs mèches faites pour durer toute la nuit. On donne à cette solemnité le nom de fête des lampes ; les Egyptiens qui ne peuvent pas se trouver à Saïs , ne laissent pas de fêter la nuit de cette solemnité , & d'allumer aussi des lampes ; & cela se pratique non seulement à Saïs , mais dans toute l'étendue de l'Egypte.

Tel est le texte d'Hérodote , que les savans pourront confronter avec ma version. Si quelque traducteur trouve ici des lanternes , c'est une erreur qu'on peut corriger sur ma parole. *Meo periculo* , eût dit en pareille occasion le célèbre Scaliger. Lisez lampes au lieu de lanternes.

Passons chez le peuple juif ; il avoit sa fête des lampes ; Perse nous en assure , sat. V.

At cum

*Herodis venere dies , unctaque fenestrâ ,
Dispositæ pinguem nebulam vomuere lucernæ ,
Portantes violas.*

c'est-à-dire : quand les Juifs célèbrent leur sabbat & le jour de la naissance de leur roi Hérode , on voit leurs fenêtres enfumées de la vapeur épaisse d'une infinité de lampes arrangées & garnies de fleurs.

Je fais bien qu'un moderne (a) prétend voir des lanternes dans Perse : mais nouvelle erreur qu'il faut joindre à celle de Marot. Si le père Tarteron avoit suivi les pas d'un ancien traducteur (b), Guillaume Durand, il se seroit épargné cette bévue. Cornutus, ou Probus, ou un autre, si ce n'est ni le premier ni le second, ajoute ici, dans son commentaire, que les Juifs mettent des lampes allumées & couronnées de fleurs à leurs fenêtres le jour du sabbat.

Quoique Perse se moque des lampes des Juifs, les Romains avoient la même fête ; la différence n'étoit que dans l'objet. Sénèque en parle quelque part (c) : un vieillard, dit-il, vêtu d'une robe blanche, & portant une branche de laurier à la main, s'avise-t-il de crier vers le milieu de la journée de la fête des lampes, que quelque dieu est irrité ; vous courez tous, vous vous assemblez à sa voix.

(a) Tarteron, dans sa traduction de Perse, aussi fidelle que celles d'Horace & de Juvénal.

(b) C'est ainsi que Guillaume Durand a traduit les vers de Perse, cités ici.

Mais toi, bigot, qui suis des Juifs la dure loi,
 Quand les jours observés sous Hérode leur roi
 Sont échus pour fêter, quand flambeaux portant fleurs
 Aux fenêtres pendus rendent grosses vapeurs.

(c) *De vitâ beatâ.*

Ces cérémonies & cette illumination étoient d'obligation, sinon pour les philosophes, qui dans tous les temps se sont dispensés de bien des pratiques. Par les termes de Sénèque, on voit bien qu'il s'en moque, comme de quelque dévotion ridicule; & Tertullien, qui veut justifier la répugnance que les chrétiens avoient pour se conformer à l'usage des payens, allégué pour raison qu'on a tort de les y contraindre, puisqu'on laisse les philosophes tranquilles sur ce point-là, comme on les y laissoit sans doute sur bien d'autres. Les termes de l'apologiste des chrétiens annoncent tout ce que je viens de dire; on y reconnoîtra la briéveté & la précision de cet écrivain. *Quis philosophum, dit-il, sacrificare, aut dejurare, aut lucernas meridiè vanas proferre compellit?* Qui de vous oblige les philosophes de sacrifier, de jurer, ou d'allumer des lampes en plein midi?

Je pourrois encore joindre ici une cérémonie qui s'observoit à la fête d'Isis, & je ne voudrois pas assurer que les lanternes n'y eussent point de part. Apulée (a), qui en fait un assez long détail, semble parler de tous les genres de luminaires. Dans ce jour, dit-il, on voit un grand concours des deux sexes, *lucernis,*

(a) *Apuleii Metamorph. lib. XI. page 200 de l'édition de P. Colvius, à Leyde, chez Plantin, 1588.*

ædis , cereis , & alio genere facium , lumine siderum cœlestium stirpem propitiantur. Encore une fois, je crois qu'ici l'on peut mettre des lanternes, pourvu qu'on n'en mette pas avant la centième olympiade. Je conviens que je (a) n'entends pas trop ce que le même auteur veut dire par son vaisseau d'or, au milieu duquel s'élevoit une flamme fort large. Cela ne m'a pas l'air d'une lanterne : les savans trouveront le texte en note (b), & prendront le parti qui leur conviendra ; mais je crois que les gens raisonnables n'y trouveront qu'une lampe.

Enfin, on célébroit à Athènes une fête des lampes, établie, dit-on, dès le temps de Prométhée. C'étoit une course solennelle, où les coureurs se donnoient un flambeau de la main à la main. Au lieu de citer ici Pausanias *in Atticis*, Hérodote *in Uraniâ*, Lucrèce *de rerum Naturâ*, Aristophanes *in Ranis*, Platon *de Legibus*, *libro sexto*, Varron *de Re rus-*

Note de l'éditeur.

(a) Rabelais, t. 2, l. 5, c. 33, explique ce que c'est plus clairement que tous les commentateurs.

(b) *Quorum (artifitum) primus lucernam præmicantem porrigebat lumen, non aded nostris consimilem quæ vespertinas illuminant epulas; sed aureum cymbium medio sui patore flamulam suscitans largiorem, Ibid. Apul.*

ticá, l'auteur de la rhétorique *ad Herennium*; ce qui feroit pourtant un brillant effet dans un Essai; je me contenterai de renvoyer le lecteur à tous ces auteurs & aux Adages d'Erasmus, (chil. 1, (a) cent. 2.) à qui j'en dois l'indication; ce que je n'étois pas obligé de dire; mais il faut de la bonne-foi dans un Essai comme dans un autre livre. Je ne dirai rien de nos pratiques religieuses, politiques ou civiles à cet égard: elles sont connues de tous mes lecteurs; tout le monde fait que nous n'avons plus guère de fêtes où les lanternes ne brillent avec un éclat supérieur aux terrines & aux lampions; &, n'en déplaise aux énormes lanternes de la Chine, aux marionnettes & aux autres embellissemens de ces lanternes, l'ordre & l'arrangement de nos petites lanternes sur la façade de notre hôtel de ville, produit à mes yeux tout ce qu'il y a de plus beau & de plus galant; & jusqu'à ce que j'aye été à Pékin, je préférerai nos lanternes à celles des Chinois. On me pardonnera ce préjugé, il en est de plus dangereux.

Après les exemples que je viens de donner, on verra que la fête des lanternes, à la Chine, n'est pas extraordinaire. On voudroit peut-être

(a) Colon. 69, Adage 38. *Cursu lampada trado*.
Ed. de 1572; Paris, *in-fol.*

que je déterminasse si elle est du crû des Chinois, ou s'ils la doivent à quelqu'un des peuples dont j'ai parlé. C'est un point qui m'embarrasse, je l'ai déjà fait sentir; & pour cet examen, si l'on ne veut pas qu'il soit croqué, je demande du temps. Peut-être quelque monument, quelque inscription chinoise, que je ne connois pas, décideront-ils la question.

Pour les fêtes que les Romains appelloient *palilia*, & qu'on célébroit à la campagne avec force feux de paille, je n'en dirai rien; elles ont sans doute occasionné notre ancienne célébrité des brandons; mais je ne vois rien qui soit relatif aux lanternes.

J'ai annoncé, d'un ton assez décisif, que je ne pensois pas qu'on pût faire remonter l'usage des lanternes plus de 380 ans avant l'ère chrétienne. Je crois avoir démontré que ni Musée, ni Homère, ni Hérodote, n'avoient rien dit des lanternes; j'ajouterai ici qu'Hippocrate ne les connoissoit pas non plus; il vivoit environ 460 ans avant Jésus-Christ, étant né la première année de la quatre-vingtième olympiade. Ce philosophe médecin, en parlant de l'état de l'enfant dans le sein de sa mère, dit que, quoiqu'étroitement enfermé, il ne laisse pas de se nourrir des alimens que prend la mère, & de respirer l'air qu'elle respire. Pour établir

cette assertion , il compare le fœtus à une lampe enfermée dans une chambre exactement close , dont la flamme ne laisse pas d'être agitée par l'air. Il eût été bien plus simple de comparer l'utérus de la mère à une lanterne , & l'enfant à la lampe. Ceux qui entendent un peu la matière , & qui sont assez heureux pour lire le divin Hippocrate , sentiront toute la force de mon raisonnement ; j'en suis si convaincu , en mon particulier , que je m'en rapporte à tous les membres de la faculté , bien entendu que c'est à ceux qui lisent Hippocrate , au moins dans les traductions latines. (*Hipp. lib. de carnibus , vers. initium.*) La seule ignorance des traducteurs a donc induit en erreur.

Avancer qu'il est parlé de lanternes dans le corps biblique , c'est errer. Quoi qu'en puisse dire toute l'école de Genève , qu'on excepte les lanternes dont se servit le traître Judas pour livrer son maître aux Juifs , il n'y en a pas d'autres. Si Olivetan & ceux qui ont réformé sa traduction , ont employé le terme de lanterne dans leur style gothique , c'est pure ignorance , ou manie de se distinguer des catholiques romains , aux dépens de la justesse des expressions. Qu'on examine les différens endroits où la Vulgate emploie le

terme de *lucerna*, on n'y verra que des lampes, soit au propre, soit au figuré, lampes matérielles, lampes mystiques. (a) *Facies lucernas septem, & pones eas super candelabrum.., emundatoria quoque*, ne veut dire absolument que des lampes & des mouchettes: la forme du candelabre à sept branches, qui portoit ces sept lampes, est trop connue aujourd'hui pour s'y méprendre. C'est encore d'une lampe dont il s'agit dans le chapitre 27. On peut dire avec assurance la même chose de la lampe perpétuelle dont il est parlé dans l'exode.

Il est vrai que ce qu'on lit (*Jud. cap. 7.*) des lampes que Gédéon fit mettre dans des bouteilles vuides, & dont il arma les trois cent braves israélites qui marchèrent avec lui contre les Madianites; mérite un peu d'attention. Ces lampes, renfermées dans des bouteilles, nous donnent un soupçon de lanternes; & si la matière des vases n'en étoit pas transparente, cela auroit tout l'air de lanternes fourdes. L'ordre de casser ces bouteilles quand on seroit dans le camp ennemi, & les lampes que les trois cent israélites portèrent dans leur main gauche, après avoir cassé ces mêmes bouteilles, sont des circonstances qui ne permettent guère de penser le contraire. Mais j'en conclus aussi

(a) Exod. 25.

qu'il falloit que l'usage des lanternes ne fût pas établi, puisqu'on se servit de bouteilles pour y mettre des lampes, & en faire des lanternes. Nous parlerons plus bas de celles qu'on a appellées lanternes sourdes, dont il me paroît que Gédéon doit être considéré comme l'inventeur (a).

David parle en plusieurs endroits de lampes mystiques, & Marot s'est trompé quand il les a confondues avec des lanternes, comme il a

Note de l'éditeur.

(a) Si l'auteur avoit consulté le petit traité de Roger Bacon, *de mirabili potestate artis & naturæ*, il auroit peut-être changé de sentiment. Suivant cet homme admirable, les lampes de Gédéon, renfermées dans des bouteilles, étoient une espèce de foudre portatif, de grenade ou de feu grégeois, & produisirent un bruit égal à leur lumière, & même un feu capable de détruire une ville & une armée : l'endroit est curieux ; le voici, pour les physiciens & les savans : *modica materia adaptata ad quantitatem unius pollicis, sonum facit horribilem, & corrosionem ostendit vehementem. Et hoc fit multis modis, quibus omnis civitas & exercitus destruat, ad modum artificis Gedeonis, qui, lagunculis fractis & lampadibus, igne saliente, cum fragore ineffabili, Madianitarum destruxit exercitum cum trecentis hominibus.* R. Bacon, *de mirabili potestate artis & naturæ*. Il s'agit ici de bien autre chose que de lanternes sourdes : si la conjecture de Bacon n'est point fautive, on pourroit bien y trouver de la poudre à canon.

fait,

fait, entr'autres, au verset 28 du pseaume 17 ou 18, suivant l'hébreu, en disant :

Aussi, mon Dieu, ma lanterne allumas,
Et éclairé en ténèbres tu m'as.

Les derniers traducteurs protestans ont eu raison de substituer une lampe à cette lanterne, en disant : c'est toi qui fais reluire ma lampe. Ceux qui ont traduit : ta parole est une lanterne à mes pieds, & une lumière à mes sentiers, n'ont pas mieux réussi. Il se trouvera peut-être des gens assez injustes pour penser que cela n'est pas d'une conséquence assez grande, pour en faire un crime aux traducteurs ; ce sera faute d'être instruits des inconvéniens qui peuvent en résulter : qu'ils apprennent, à leur confusion, que cette erreur a pensé diviser l'Angleterre, & y produire de nouveaux Wights & de nouveaux Torys. Fondé sur le passage que je viens de citer, un notable de Londres conçut une dévotion bizarre pour les lanternes, & fut à la veille de devenir chef de secte. Le très-respectable docteur Swift m'apprend que le chevalier Humphrey Edwin, lord-maire de Londres, s'étoit mis en tête de faire faire toutes les lanternes publiques & particulières avec des feuilles de vieilles bibles de Genève. Telles étoient celles dont lui & toute sa famille se servoient. Il avoit une aver-

sion décidée pour toutes les autres lanternes, & regardoit comme hérétique, & avec autant de mépris qu'en ont les épiscopaux pour les presbytériens, quiconque négligeoit de se pourvoir de lanternes, *ad instar* des fiennes. Son respect pour ces saintes lanternes alloit jusqu'au culte de latrie. Il n'oublia rien, dit le docteur Swift, pendant qu'il fut lord-maire, pour introduire l'usage de ses lanternes, & cela sous prétexte d'accomplir à la lettre le texte de la vieille traduction de Genève : ta parole est une lanterne à mes pieds. Voilà comme une erreur en engendre une autre ; *abyssus abyssum evocat*. Les traducteurs de Genève s'avisent de transformer des lampes en lanternes ; un dévot extravagant part de là ; son cerveau s'échauffe, & il vient au point de regarder les lanternes comme des choses saintes, & absolument nécessaires au salut. Qui fait si, dans une combinaison plus favorable de circonstances, cette idée n'eût pas fait fortune, & si des gens qui refusent aux reliques les plus vénérables le moindre sentiment de respect, qui n'en parlent qu'avec un mépris sacrilège, n'auroient pas eu une extrême vénération pour des lanternes ? *O miseras hominum mentes !* Etrange aveuglement de l'esprit, quand il s'écarte une fois de la vérité.

Un autre insensé, nommé Swencfeld, lit dans saint Pierre qu'on doit s'arrêter aux oracles des prophètes comme à une lanterne qui luit dans l'obscurité, jusqu'à ce que le jour commence à paroître, & que l'étoile du matin se lève dans nos cœurs. Il prend un travers opposé à celui du lord-maire Humphrey Edwin, & il prétend que l'étude de l'Écriture est inutile; qu'un chrétien ne doit pas s'y arrêter non plus qu'un voyageur à la lueur d'une lanterne, lorsque le jour a paru; ce jour, cette étoile du matin est, suivant ce nouveau docteur, la voix intérieure de Dieu, les songes, les visions de son cerveau. De ce passage mal entendu, la source des illuminés & des différentes branches qui ont inondé l'Angleterre & la Pologne, sous le nom d'enthousiastes; de fanatiques, de quakers, &c. Que de réflexions se présentent ici à propos de ces *qui-pro-quo* en matière de lanternes! mais supprimons-les, & suivons notre objet.

Le Varron des Grecs, Athénée, qui écrivait dans le second siècle, n'a pas fait difficulté de dire que l'usage des lanternes n'étoit pas fort ancien. Les savans qu'il introduit pour interlocuteurs dans ce fameux repas, où l'on assaisonne chaque plat de tant de recherches & d'érudition, étant prêts à se séparer,

demandent leurs flambeaux ou leurs lanternes. Cela occasionne une discussion grammaticale & historique sur les lanternes. Après avoir disserté sur les flambeaux, qui furent d'abord de bois de chêne fendu en allumettes, & trempé dans la poix résine ou dans l'huile, on distingue deux sortes de lanternes postérieures à ces flambeaux : lanternes au bout d'un bâton, qui est une espèce de phare ou fanal portatif ; & lanternes de corne montée avec de la baleine. Les Grecs appelloient *φωδός* la première espèce de lanternes, d'où notre expression de fallot ou de fanal. Je ne vois pas que l'usage en soit resté si ce n'est dans nos églises. On attache encore deux lanternes aux deux bouts d'un bâton, qu'un chien tient dans sa gueule par le milieu ; & cet usage s'est conservé en particulier chez les bouchers. Je n'en vois point de traces dans l'antiquité ; mais il ne m'en paroît pas moins utile ; il m'a même servi d'emblème depuis quelques années, à certaines brochures clandestines, avec ces mots : il n'aboie pas, mais il éclaire. C'est ce qu'en pensent les auteurs de ces ouvrages. Je me garderai bien de les critiquer ici, non plus que l'emblème : l'animal lanterniphore, qui n'aboie pas, pourroit bien me mordre. A l'égard des bouchers, le chien qu'ils emploient

est toujours d'une taille avantageuse ; & si son maître étoit attaqué , on le verroit bientôt laisser sa lanterne , & courir à sa défense. C'est ce que pourroit bien ne pas faire tout autre domestique , qui emporteroit la lumière , & laisseroit là son maître. D'après cette réflexion , je me crois obligé , en bon citoyen , d'inviter mes compatriotes à rendre cet usage plus commun qu'il ne l'est , sur-tout dans les grandes villes , telles que Paris , où l'on a besoin de lanternes & de secours en bien des occasions. La seconde espèce de lanternes , proprement dites , sont les lanternes de corne. Pour en prouver l'usage , il cite des vers de Théodoride de Syracuse *in Centauris* , & du poëte Alexis *in Mydone*. J'aurois rapporté ici ces vers grecs , mais une grande raison m'en a empêché ; mon respect pour le public. Nous ne sommes plus du temps des Valois : mais si nous sommes moins sçavans , consolons-nous-en ; nous avons bien plus d'esprit. Cela est décidé à la gloire du siècle & de nos auteurs ; il en est peu qui voulussent céder aux Turnèbe & aux Scaliger , &c.

Le moyen le plus sûr de fixer l'époque de l'usage des lanternes , est de fixer le temps où ont vécu ceux qui ont été les premiers à en parler. J'avouerai de bonne foi que j'ignore

en quel temps vivoit Théodoride de Syracuse. Pour Alexis, il est certain qu'il vivoit vers la cent-onzième olympiade, environ 336 ans avant Jésus-Christ. Je ne connois point d'écrivain antérieur qui ait parlé de lanternes avant ceux que je viens d'indiquer. Nicistrate, Philippide, Pherecrates *in Crapatallis*, Aristophanes, Diphile, Euphorion, ne parlent tous que de torches, de lampes, ou de flambeaux de bois fendu. On ne peut rien tirer de leurs écrits qui nous mette sur la voie.

Une des lanternes la plus célèbre de l'antiquité, est sans contredit celle de Diogène le cynique; comme ce philosophe étoit contemporain d'Alexis, je veux bien croire qu'il s'agit en cette occasion d'une véritable lanterne, quoiqu'en chicanant on pût fort bien n'y trouver qu'une lampe. Mais encore une fois, *transfert*: les circonstances, la chronologie, rien ne répugne à une lanterne. Le fait est connu; Diogène interrogé pourquoi il avoit une lanterne à la main en plein jour, répondit qu'il cherchoit un homme. C'est ainsi que Laërce rapporte la chose (a) en quatre mots, dans les excellens mémoires qu'il nous a laissés sur la vie, les opinions & les mœurs des philosophes. On a rendu le même fait en vers.

(a) *De vitâ & moribus philosoph. lib. 6.*

En plein midi, dans un marché d'Athènes,
 Lanterne à la main, Diogène
 Couroit de tous côtés: notre cher, entre nous,
 Cette sagesse qu'on renomme
 S'éclipse, lui dit-on; que diable cherchez-vous?
 Je cherche, reprit-il, un homme.

Un de ses successeurs, philosophe & cynique,
 comme lui, mais françois, & non pas grec,
 employoit une lanterne au même usage, si l'on
 veut l'en croire; & il s'en explique si bien,
 qu'on lira avec plaisir ce qu'il en dit:

J'ai pris cent & cent fois la lanterne à la main,
 Cherchant en plein midi, parmi le genre humain,
 Un homme qui fût homme, & de fait & de mine,
 Et qui pût des vertus passer par l'étamine.
 Il n'est coin & recoin que je n'aye tenté,
 Depuis que la nature ici bas m'a planté;
 Mais tant plus je me lime, & plus je me rabote;
 Je crois qu'à mon avis tout le monde radote.

Regnier, fat. XIV.

J'ai ajouté que le philosophe françois vou-
 loit nous faire croire qu'il imitoit Diogène,
 mais il n'a copié que le ton du cynique grec;
 car cette lanterne, dans la suite, lui fait décou-
 vrir un homme unique, un ministre sans défaut.
 Il est vrai qu'il s'y prend plus délicatement que
 n'ont fait ceux qui ont emprunté après lui la
 lanterne de Diogène. Il ne se récrie pas comme

eux : le voilà , cet homme parfait , cet homme divin , le vrai sage , l'homme enfin de tous ses beaux côtés . Plus adroit que ses successeurs , il a su jeter un doute ingénieux , & qui , rabaisissant la fumée de son encens , l'empêche d'offusquer la vue & de porter à la tête . Qu'on examine le détour qu'il prend .

Mais après , en cherchant , avoir autant couru ,
 Qu'aux avents de Noël , fait le moine bourru ,
 Pour rencontrer un homme envers qui la satyre ,
 Sans flatter , ne trouvât que mordre & que redire ,
 Qui fût d'un poids prudent toute chose éplucher ;
 Ma foi , si ce n'est vous , je n'en veux plus chercher .

Les lecteurs de bon sens conviendront que ce tour vaut bien celui que nos poètes , nos peintres & nos graveurs ont pris , il y a quelques années , en louant le plus modeste de tous les hommes , sans le moindre ménagement pour sa modestie .

Apparemment ils n'ont pas prétendu à l'honneur de l'invention . Outre le poète dont nous venons de parler , un grand jurisconsulte avoit déjà employé la même idée pour un de ses amis ; & le docteur Eguinarius Baro avoit complimenté son maître aux dépens de la lanterne de Diogène ; cette lanterne devenue , par je ne fais quelle fatalité , un véritable encensoir dans les mains de tous ceux qui s'en

font emparés, a même servi à la galanterie; on l'a employée pour débiter la fleurette. Quoiqu'ennemi déclaré des abus & de la flatterie, je ne faurois m'empêcher d'applaudir à la pensée & au tour délicat de la pièce où elle se trouve enchâssée; & je suis bien sûr que mon lecteur ne m'en démentira pas: quoiqu'elle ne soit ni dans Anacréon, ni dans Catulle, ni dans l'Anthologie. Je prie les sçavans, qui ne connoissent de galanteries que celles de la Grèce, ou celles de l'ancienne Rome, de se prêter un moment à leur patrie, & de ne pas fermer les yeux, quoique la scène ne soit ni sur le Scamandre, ni sur les bords du Tibre, mais sur ceux de la Seine, au beau milieu de Paris. Un jeune homme, on le nommera Léandre, si l'on veut, aimoit deux jeunes demoiselles, à qui je veux encore bien aussi qu'on donne deux noms grecs: charmé de leur mérite, il leur envoya pour étrennes une lanterne accompagnée de ces vers:

Philosophe de son métier,

La lanterne à la main, c'étoit-là sa folie,

Certain quidam cherchoit, de quartier en quartier,

Fille qui fût de tout point accomplie.

Graces à son destin heureux,

Au lieu d'une, il en trouva deux:

Oui, malgré sa délicatesse,

En deux aimables sœurs, par-delà ses souhaits,

Il trouva des vertus, des talens, des attraits,
 Du favoir, de la politesse,
 Beaucoup d'esprit, plus encor de sagesse;
 Enfin tout ce qui peut toucher :
 Et ce Diogène moderne,
 N'ayant plus rien désormais à chercher,
 Leur fit présent de sa lanterne.

Sans doute on a encore employé la même lanterne en d'autres occasions; mais ceux qui acheteront cet essai, pourront eux-mêmes en faire note à la marge de leurs exemplaires, ou me communiquer leurs mémoires. En cas d'une seconde édition, on leur en fera honneur, en les nommant, s'ils ont la vanité d'être nommés, ou en supprimant leur nom, s'ils ont celle de vouloir qu'on le supprime.

Après la lanterne dont nous venons de parler, il n'y en a point qui aient paru avec plus d'éclat que celle dont le perfide Judas se servit pour trahir son maître; l'usage en étoit alors fort connu. Rien ne sauroit déterminer la forme de ces lanternes; l'historien sacré qui en parle, ne l'ayant pas fait. S'en rapporter aux peintres ou aux sculpteurs, est une voie longue, embarrassante; les uns nous représentant les lanternes en question attachées au bout d'un long bâton, les autres comme nos lanternes à main, & tous suivant leurs caprices. Il est inutile de faire ici une irruption sur

ces messieurs, qui se font écartés des usages & de la vérité en bien d'autres occasions, ou par ignorance, ou par préjugé, ou pour donner à leur ouvrage ce qu'ils appellent du pittoresque. Une voie plus certaine seroit d'aller à Saint-Denis ; & assurément le sujet en vaut bien la peine. Mais on m'excusera si je n'en fais pas la démarche : je suis à cent lieues de Paris, lorsque j'écris ceci ; & on voudra bien que l'auteur d'un essai ne fasse pas cent lieues pour réduire les choses au pied du vrai. Je pourrois encore aller à Rome, où l'on conserve, dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, une lanterne pareille à celle de Saint-Denis : mais je suis encore plus éloigné de Rome que de Paris ; ainsi même raison pour obtenir ma grace. Si je ne fais pas le voyage, ce n'est pas que j'aye l'impiété de douter de l'authenticité des lanternes de Judas, soit dans l'église de Saint-Denis, près Paris, soit dans celle de Sainte-Croix de Jérusalem, à Rome. En effet, pourrois-je ignorer que Judas vînt (a) *cum laternis & facibus*, suivant le texte, avec des lanternes ; c'est-à-dire, accompagné de plusieurs personnes qui portoient des lanternes ; avec plusieurs lanternes, & non pas avec une seule lanterne. Si Miſſon y avoit fait la moindre

(a) Saint Jean, chap. 18.

attention, il n'auroit pas dit, avec une froide ironie : la lanterne de Judas se voit à Rome, dans l'église de Sainte-Croix de Jérusalem, n'en déplaît à celle de Saint-Denis. Ce protestant auroit vu que l'évangéliste avoit dit, *cum lanternis*, & non pas *cum lanternâ*. Oui, Miffon, avec des lanternes ; il pouvoit y en avoir vingt, trente, peut-être cent ; que fais-je ? mais vous n'y avez pas pris garde. La manie de railler vous a emporté aux dépens de la raison & de la vérité. Eh ! qu'attendre d'un homme qui a écrit en faveur des prophètes des Cévènes & des illuminés d'Angleterre, mort lui-même dans les principes des illuminés, & avec tous les caractères d'un fanatique ?

Je ne mettrai point, comme la plupart des modernes, la lampe d'Epictète au nombre des lanternes ; & pour donner de la dignité à mon sujet, je n'irai point avancer que la lanterne de ce fameux philosophe fut vendue trois mille drachmes à un de ces fous qui se prétendent philosophes eux-mêmes, parce qu'ils ont quelques meubles qui ont appartenu à des philosophes : les lanternes n'en tireroient qu'un faux éclat auprès des gens mal instruits. Cette prétendue lanterne n'étoit qu'une lampe de terre, dont Epictète se servoit pour ses veilles philosophiques, quoi qu'en puissent dire tous

les traducteurs & ceux qui les copient servilement.

On trouve mille choses rares dans Homère ; me disoit dernièrement un fort habile homme ; mais on trouve tout dans Martial. En effet , j'y ai trouvé deux espèces de lanternes (a), les unes de corne, les autres faites avec une vessie. C'est ainsi qu'il parle des lanternes de la première espèce :

*Dux lanterna via clausis feror aurea flammis ,
Et tuta est gremio parva lucerna meo.*

Propre à vous servir de guide , la flamme que je renferme me rend éclatant ; & la plus foible lumière est en sûreté dans mon sein.

En parlant des lanternes faites avec des vessies , il dit :

*Cornea si non sum, numquid sum fuscior? aut me
Vescam contra qui venit esse putat.*

C'est-à-dire : quoique je ne sois pas de corne , je n'en suis pas plus obscur ; & on ne s'imaginera jamais , en me voyant de loin , que je ne suis qu'une vessie. Ici il me paroîtroit naturel d'examiner l'origine du proverbe , prendre des vessies pour des lanternes : s'il ne vient pas de cette épigramme de Martial , j'avoue que j'ignore absolument sa route. Cependant ,

(a) *Martialis epigram., lib. 14, cui Apophoreta nomen inditum, p. 446.*

prendre des vessies pour des lanternes, c'est se tromper lourdement, suivant le proverbe; & ici ce seroit se tromper que de ne pas prendre l'un pour l'autre. C'est aux savans à concilier ceci, & à répandre un plus grand jour sur ce point d'antiquité: je les exhorte même à le faire; ce fera une épine qu'ils mé tireront du pied.

Avant de parler des lanternes du dernier âge, je ne dois pas oublier d'observer, d'après Farnabius & quelques autres commentateurs de Martial, que ce que le poëte appelle *laterna cornea*; (si tant est qu'il soit l'auteur du titre, qui n'est peut-être que la note de quelque savant, glissée de la marge dans le texte, comme cela est arrivé dans une infinité d'occasions) je dois, dis-je, observer que ces lanternes de corne sont appellées par Plaute *in Amphitrione*; *Vulcanus corneus*, Vulcain encorné, encornaillé, ou renfermé dans la corne. Tout le monde fait que Sosie paroît sur le théâtre avec une lanterne, preuve bien évidente que l'usage en étoit déjà fort commun. Au lieu de citer ici les vers du comique latin, qu'on se rappelle ceux de son imitateur; on y trouvera ce point d'antiquité parfaitement bien développé; & la lanterne du Sosie de Molière est bien aussi amusante que celle du Sosie de Plaute.

Cependant on ne fauroit trop estimer les sources ; l'original m'a appris ce que je n'aurois jamais appris dans le copiste. Il m'a conduit à la source d'une de nos expressions, triviale à la vérité, mais assez usitée ; c'est celle d'encornaillé. Tous les jours on dit qu'un tel a épousé une telle ; &, pour peu que la vertu de l'épouse soit équivoque, & qu'on soupçonne le vin d'être éventé, on ajoute qu'il s'est encornaillé. Demandez raison de cette expression à ceux qui l'emploient, ils vous paieront de fort mauvaise monnoie, & ne s'aviseront peut-être pas, j'entends ceux qui ne sont pas familiers avec les bons auteurs, de vous dire que le mari encornaillé des François est le *Vulcanus cornéus* de Plaute ; ils auroient une autorité, & ils n'en ont point. Cela confirme ce que j'ai toujours pensé sur l'utilité des textes.

Si les lanternes n'avoient pas par elles-mêmes un éclat réel, il seroit aisé de leur en donner, par les noms célèbres à côté desquels elles figurent dans l'histoire. Charles-Quint, Charles XII, sont des noms respectables, & liés aux annales des lanternes.

L'année 1540 ne fut pas seulement remarquable par le voyage de l'empereur Charles-Quint en France ; elle l'est encore par une aventure singulière qui arriva à ce prince, &

dont peu d'auteurs parlent, par ce travers qui leur fait négliger, dans l'histoire des souverains, tout ce qui n'est point guerre ou politique, comme si tous les lecteurs étoient politiques ou guerriers. Je réparerai ici leur faute avec plaisir.

Charles étant à Gand, le 21 septembre 1740, eut avis que Ferdinand, roi des Romains, son frère, étoit arrivé à Bruxelles; il résolut de l'aller voir; &, quoiqu'il fût presque nuit, il monta à cheval, accompagné de quelques courtisans. La nuit étoit fort avancée quand il arriva au village de Berchem, près de Bruxelles. L'obscurité l'empêchant de continuer son chemin, il fit lever un payfan pour lui servir de guide jusqu'à la ville, sans se faire connoître. Le manant, flatté de l'espoir d'une récompense, fortit avec une lanterne à la main, & se mit en devoir de marcher. Il avoit encore la tête échauffée d'une débauche de la journée; &, s'adressant fort librement à l'empereur, il lui demanda son nom, ajoutant gaiement qu'il étoit bien aise de savoir avec qui il se trouvoit. L'empereur, qui prit plaisir à l'humeur gaie & libre de son guide, lui dit qu'il s'appelloit Charles: fort bien, lui répondit le manant; eh bien, seigneur Charles, j'ai envie de pisser; tenez la lanterne, s'il vous plaît.

L'empereur

L'empereur prit la lanterne ; & le payfan, fans quitter le ton de liberté qu'il avoit pris, lâcha certain soupir postérieur , qui fit dire au prince en riant : tu pétes , camarade ? Oui-dà , reprit le payfan , il n'est si bon rouffin qui ne péte en pissant ; & c'est mon ordinaire de péter quand je pisse. A cette réponse libre & naïve , l'empereur se prit à rire , tout en tenant sa lanterne , que le payfan reprit après avoir pissé & péte. Charles ne manqua pas de raconter , dès le soir même de son arrivée , cette aventure plaisante à Ferdinand , qui en rit à son tour. L'histoire de la lanterne occupa les deux monarques & tous les grands. Le lendemain on fit venir le guide ; l'ordre & la visite ne lui plurent pas trop ; il parut tout déconcerté. Eh , pourquoi , lui dit Charles V , parois-tu aujourd'hui avec cet air sérieux & triste ; tu étois hier si gai , lorsque tu me remis ta lanterne entre les mains ? Le payfan pensa tomber de son haut à ces mots ; & se rappelant toutes les circonstances de l'aventure , il fit voir autant de trouble que de confusion. L'empereur , après s'être un peu diverti de sa figure morne , lui dit que , pour le récompenser de ses gentilleses & le remercier de sa lanterne , il l'exemptoit pendant sa vie de tous impôts & subsides. Il est inutile de faire

remarquer ici qu'une lanterne empêcha un empereur de s'égarer ; & le garantit peut-être de quelque aventure plus fâcheuse , & que cette même lanterne valut les plus solides prérogatives de la noblesse à un manant.

L'Alexandre du Nord , Charles XII, alarma toute l'Europe en 1707. Il étoit dans le cours de ses prospérités , & venoit de conclure le fameux traité d'Alt-Raenstad , par lequel Auguste ôtoit de dessus sa tête la couronne de Pologne , pour la mettre sur celle de Stanislas , lorsqu'on publia qu'il faisoit faire six mille lanternes , autant d'échelles , avec un pareil nombre de clochettes. Cette nouvelle , débitée dans une infinité de lettres d'Allemagne & de Saxe & dans toutes les gazettes du temps (a), occasiona une infinité de raisonnemens. Le moindre des cafés de Paris tint chapitre général sur les lanternes du roi de Suède. Quelques philosophes prirent occasion de s'en divertir ; mais leur parti ne fut pas le plus fort : le plus grand nombre s'anima ; chaque souverain eut ses partisans ; on tourna les lanternes dans tous les sens. Qu'on se figure ici la salle du café de Procope , remplie des plus

(a) Voyez en particulier le Journal historique sur les matières du temps , mai 1707 , art. 6 , p. 205. Ce fait y est fort bien détaillé.

Respectables têtes qui y aient jamais paru. Là, un vieux militaire, qui ne rêve qu'affauts, sièges & combats, prédit la prise de Vienne en Autriche, & est contredit par un autre, qui veut faire marcher ces six mille lanternes du côté de Rome : il en a des garans assurés ; & le pape, avec qui il est en relation, lui en a écrit ; il est prêt de parier mille louis, si l'on ne l'oblige pas de les configner. Dans un autre endroit, un abbé, réduisant les choses au pied du mystique & du sens spirituel, prétend que les clochettes du roi de Suède, analogues à celles des habits du grand-prêtre, dans l'ancienne loi, marquent que Charles veut réveiller les princes de l'Empire de leur affouissement : les échelles sont les degrés de gloire où il pourroit s'élever ; les lanternes, enfin, indiquent la lumière que répand la conduite de Charles sur les intérêts de ces princes. Cette explication, sifflée par un petit-maître, en occasionne une autre de sa part : si on l'en croit, Charles, accablé de lauriers, veut donner le bal à l'Allemagne & au roi Auguste, après les avoir épouvantés : ce sont les apprêts de quelques spectacles plus amusans que terribles. Je ne finirois pas, si je rappellois toutes les conjectures que ces lanternes occasionèrent ; jamais armement, quelque sérieux qu'il puisse

être, n'occupa tant les esprits. Blâmé des uns, admiré des autres & inconnu à tout le monde, cet amas de lanternes s'évanouit enfin ; & peut-être en perdrait-on entièrement le souvenir, si je ne le rafraîchissois ici ; car, à mon grand regret, je n'en ai rien lu dans l'historien de Charles XII. Peut-être ce que j'en dis ici réveillera-t-il son attention. Il me semble que ces six mille lanternes n'auroient pas mal figuré dans son livre ; & quelques réflexions vives & brillantes, pareilles à celles qu'il fait toujours, auroient pu rendre le morceau aussi frappant qu'aucun autre.

Avec un examen plus appesanti, nous trouverions sans doute quelques autres noms aussi célèbres ; mais il suffit d'avoir ouvert la voie. Un auteur prudent ne doit pas tout dire : prendre la fleur des sujets, c'est le grand art. Une autre source d'éloges se tire de l'attention qu'ont eue les plus respectables magistrats, depuis plusieurs siècles, pour les lanternes. Elles font un point du culte religieux des Chinois : elles ont l'honneur de faire, dans la capitale du plus florissant royaume de l'Europe, un point important de notre police. Qu'on examine les registres de la cour, sur-tout depuis les premières années du seizième siècle jusqu'à ce jour. Dès l'an 1524, il fut ordonné à

chaque habitant de Paris de mettre à sa fenêtre une lanterne garnie d'une chandelle, qui seroit allumée à neuf heures du soir : pareille loi en 1526, pour éviter le danger des mauvais garçons. En 1553, elle fut renouvelée en même temps ; & le lieutenant criminel fut chargé de la faire exécuter. Il est vrai que les lanternes furent changées en fallots en 1558 ; mais elles reprirent le dessus un mois après, & les fallots furent changés en lanternes ardentes & allumantes. Le sort des lanternes fut longtemps incertain ; & on ne le voit bien fixé qu'en 1667, qu'on mit à Paris les choses à peu près dans l'état où elles sont. Avant cette célèbre époque, on ne comptoit guère que trois lanternes dans chaque rue (a), à moins que la longueur n'en fût extraordinaire ; une à chaque coin des rues, & la troisième au milieu. On pouvoit dire de ce petit nombre de lanternes, ce que dit Virgile des vaisseaux d'Enée.

Apparent raræ nantes in gurgite vasto,

Les libertins qui les insultoient, en diminueoient encore l'utilité. Un abbé illustre, dont le nom seul vaut un éloge, l'abbé Laudati, de la

(a) Il y a dans Paris, tel qu'il est aujourd'hui, neuf cent douze rues ; cela ne donneroit que deux mille sept cent trente-six lanternes. Qu'on compare ce petit nombre à celui qu'on y voit aujourd'hui.

maison de Caraffe, prit la chose à cœur; il employa ses amis & son crédit, il obtint, au mois de mai 1662, des lettres-patentes qui lui permettoient d'établir à Paris & dans toutes les villes du royaume des porte-lanternes à louage, pour jouir de ce droit à perpétuité, lui & ses héritiers; sans préjudice néanmoins des lanternes qui étoient aux coins & au milieu des rues. L'enrégistrement restreignit ce rare privilège, qui eût enrichi l'abbé Laudati, & ses hoirs à vingt années. On ajouta des conditions si sages, & qui font tant d'honneur aux lanternes, que je ne saurois les supprimer entièrement ici. Les commis porte-lanternes de l'illustrissime seigneur abbé Laudati devoient être divisés par postes: chacun de trois cents pas valant cent toises. il fut encore ordonné qu'il seroit peint une lanterne à chaque poste: à l'égard du prix, il fut réglé à cinq sous par quart d'heure pour ceux qui voudroient se faire éclairer dans leurs carrosses; & pour l'infanterie, à trois sous. Pour régler ces quarts d'heure, les commis-lanterniers étoient obligés d'avoir à leur ceinture un sable d'un quart d'heure, marqué aux armes de la ville.

L'abbé Laudati étoit certainement bien louable de s'occuper aussi sérieusement du bien public & des lanternes. Jamais ultramontain

n'aima tant la France ; & l'on pouvoit , sans injustice , dire de lui ce qu'un grand roi disoit de la belle Agnès Sorel :

Gentil abbé , plus d'honneur tu mérites ,
 La cause étant de la France éclairer ,
 Que ce que peut dedans un cloître ouvrir
 Moine reclus , ou bien dévot hermite.

Mais , disons-le pour l'honneur de l'Eglise , il n'est pas le seul de sa robe qui se soit occupé de lanternes , & qui ait bien mérité de la patrie ; j'ose même dire que M. l'abbé P.... de notre temps , a marché dans la même carrière avec bien plus d'éclat. Génie fécond , né pour créer , il ne s'est pas borné à multiplier les lanternes , cela n'étoit qu'un effort utile , mais qui n'étoit point au-dessus de la portée d'un esprit ordinaire. Après de profondes réflexions sur la nature & l'effet de la lumière , il entreprit de donner aux lanternes un éclat inconnu ; & , en concentrant adroitement les rayons , son art leur donna une splendeur qu'ils n'avoient pas. Il fut enfin l'auteur des lanternes à réverbère , de ces brillans phénomènes , qu'on a regardés comme les rivaux du soleil. Les applaudissemens furent la récompense de ses travaux : les lanternes à réverbère furent à la veille de chasser toutes les autres lanternes ; & la garde qui veille aux barrières du louvre , n'en défendit pas les lan-

ternes de ce palais : Paris même fut à la veille de devoir toutes ses lumières aux lanternes de l'abbé P.... Quelle gloire pour cet illustre abbé, de pouvoir dire que la première des villes du monde ne voyoit que par lui ! mais, soit raison, soit préjugé, les anciennes lanternes ont été conservées : celles de notre industrieux lanternier, admirées par le peuple, adoptées par les grands, approuvées par l'académie, autorisées par le sénat de la France, comblées de tant d'honneurs ; ces lanternes ont été obligées de céder, & d'aller cacher leur défaite dans un magasin, où elles ont languï, à la honte de la nation, & peut-être à la ruine de leur célèbre auteur. Quoique sa gloire n'ait pas besoin des traits d'un pinceau aussi foible que le mien, je n'ai pas dû regarder indifféremment un nom comme le sien ; & ses lanternes méritoient de tenir ici un rang distingué. Les guirlandes poétiques dont elles ont été ornées, ne sont point encore fanées ; je veux parler du poëme de M. de Valois d'Orville, où je n'ai rien trouvé à redire que le nom de lanterne supprimé par l'auteur ; ce qui le rend si énigmatique, que la trace du fait une fois perdue, on aura de la peine à en comprendre le sujet. Si je ne craignois de passer pour copiste, je placerois ici ce poëme tout entier : mais

qu'on me permette au moins d'en retracer quelques traits ; ils adouciron't les regrets de la postérité , qui me blâmera peut-être de ma discrétion. C'est ainsi que M. de Valois nous décrit les lanternes à réverbère :

Le règne de la Nuit désormais va finir ;
Des mortels renommés par leur sage industrie,
De leur climat sont prêts à le bannir.

Vois les effets de leur génie !

Pour placer la lumière en un corps transparent,
Avec un verre épais une lampe est formée :

Dans son centre une mèche avec art enfermée

Frappe un réverbère éclatant ,

Qui , d'abord la réfléchissant ,

Porte contre la nuit sa splendeur enflammée.

Globes brillans , astres nouveaux ,

Que tout Paris admire au milieu des ténèbres ,

Dispèez leurs horreurs funèbres

Par la clarté de vos flambeaux.

Le poëte parle ensuite de la faveur qu'obtinent ces lanternes à Versailles , à Paris , au parlement , à l'académie ; & , après un détail de leurs avantages contre les voleurs , les rendez-vous nocturnes , funestes à l'honneur des époux & des Céladons du siècle , il finit par cette brillante apostrophe , où il met l'abbé P... au Temple de mémoire , à côté des héros & vis-à-vis des dieux.

Tes ingénieuses lumières ,

Abbé , vont désormais rassurer les esprits ;

Elles ferviront dans Paris
 D'armes, de gardes, de barrières.
 Déjà nos citoyens sincères
 De tes heureux travaux ont admiré le prix.
 A l'exemple des dieux, les hommes éternifent
 Ceux qui font, comme toi, dignes d'être connus;
 Ils diffèrent pourtant, felon leurs attributs :
 Les dieux & les mortels enfemble immortalifent,
 Les hommes les talens, & les dieux les vertus.

Après cette brillante apothéofe, il eft inutile de joindre le brevet que le régiment calotin décerna unanimement au rival du feigneur Laudati.

Quoiqu'il y ait une diftance infinie des lanternes de M. l'abbé P... aux lanternes fourdes, je n'oublie point l'obligation que je me fuis impofée d'en parler. Gédéon, comme je l'ai obfervé, eft le premier qui en ait donné l'idée. *Facile. eft. inventis. addere* ; quand l'efprit de l'homme a fait un pas du côté de l'invention, il eft furprenant de voir avec quelle rapidité il marche bientôt dans cette route ; cependant, je ne vois pas que celle que le général ifraélite avoit tracée ait été fuivie, que bien des fiècles après lui. Sans un manufcrit de Julius Africanus (a), heureufement découvert par Ifaac Cafaubon, nous ignorerions parfaitement

(a) Il vivoit au troifième fiècle, fous l'empire de Macrin, d'Héliogabale & de Sévère.

que les lanternes fourdes des anciens ne ressembloient point aux nôtres ; qu'au lieu d'être environnées, comme elles le sont aujourd'hui, d'une tôle qui se glisse intérieurement pour découvrir la lumière, elles étoient garnies de quatre peaux, dont trois bien noircies ne permettoient pas à la lumière de paroître de ces trois côtés, & une seule blanche étoit transparente ; ce qui prouve qu'elles étoient ordinairement carrées. Elles servoient à la guerre & dans les marches qu'on vouloit celer à l'ennemi. Cela donne une espèce d'indice que ce qu'on lit de Gédéon a pu donner naissance à ces lanternes. Celles que l'empereur Manuel Comuène imagina dans le Bas-Empire, & qu'on appelloit des lanternes militaires, n'étoient apparemment que ces lanternes perfectionnées, & mises dans l'état où nous les avons aujourd'hui.

Je ne crois pas qu'on soit assez injuste, après la déclaration que j'ai faite, pour exiger ici que je m'explique sur la lanterne magique, connue dès le treizième siècle, par l'incomparable Roger Bacon, religieux de l'ordre de saint François, qui n'ignoroit presque rien. Ceux qui voudront s'éclaircir sur ce point, consulteront ses Spéculations mathématiques, & un petit ouvrage rare, mais excellent, *De*

mirabili potestate artis & naturæ, où l'on verra que l'auteur étoit lui-même un miracle de la nature ; les Délices mathématiques de Swenterus, les pères Kircher & Keslerus.

Joignons ici un dernier trait : il est assez brillant pour couronner l'ouvrage. Les lanternes ont un honneur que les plus grands hommes ont ambitionné, & à qui quelques-uns ont inutilement sacrifié leur vie & des travaux extraordinaires. Elles ont donné leur nom à une société d'hommes illustres par eux-mêmes. Les fastes de l'académie de Toulouse (a) nous apprennent que le premier nom que portèrent les académiciens, fut celui des lanternistes ; de petites lanternes dont se servoient les savans toulousains pour se trouver aux rendez-vous académiques qu'ils se donnoient, & qu'ils vouloient cacher aux yeux du vulgaire toujours profane, ne purent empêcher leur projet d'éclater ; ils furent connus, & le nom de lanternistes leur fut donné. Il y a eu en Italie des noms plus bizarres (b). Nos savans n'eurent garde de se refuser à ces heureux auspices : ils acceptèrent le nom, & le consacèrent même à la postérité par le

(a) Mercure galant, juin 1689.

(b) Il suffit d'indiquer les noms *degli humoristi*, *degli insensati*.

mot de leur devise, *lucerna in nocte* ; devise exacte , mais dont le corps pouvoit être justement critiqué , puisqu'au lieu d'une étoile qu'ils prirent , il falloit , pour répondre au mot & à leur titre , une lanterne & non pas une étoile. Je laisse aux experts à juger de ma critique. Nos académiciens naissans se servent d'une lanterne ; ils ne marchent pas à la lueur des étoiles : avec cette petite lumière bourgeoise , on se casse tous les jours le cou ; on leur donne le nom de lanternistes , ils l'acceptent avec joie : le mot de leur devise n'annonce qu'une lanterne ; & , par je ne fais quel travers , ils s'avisent de prendre une étoile pour corps de cette devise. Est-ce donner à la postérité une histoire parlante de leur origine ? La chose ne veut être que proposée pour être décidée contre le corps académique de Toulouse. Faute de prendre une lanterne dans sa devise , il a fait un faux pas.

On trouve un fait entièrement semblable à celui-ci dans les mémoires de l'académie de Troyes en Champagne (a). Le discours prononcé dans la séance publique du 30 juillet 1743 , jour de l'anniversaire de l'académie , nous apprend que , malgré la modestie des premiers académiciens , leur secret transpira,

(a) Voyez ci-après , tome II de ce recueil.

Je crois, dit l'auteur du discours, que la singularité de nos lanternes ne contribua pas peu à nous trahir. Voilà les académiciens de Troyes dans le même cas que ceux de Toulouse, ou l'auteur des mémoires en impose; ce que je ne saurois croire de sa probité, & ce qui seroit indigne de ses lumières.

Quoique les discussions grammaticales où nous sommes déjà entrés fussent dans cet essai pour justifier le titre de philologique qu'on lui'a donné, on veut pourtant bien mériter le nom de philologue plus parfaitement, en développant les différentes acceptions sous lesquelles est pris le nom de lanternes ou de lanterniers.

Nous avons assez parlé de lanternes au simple, pour n'en rien répéter ici.

1°. On dit au figuré une vieille lanterne, pour dire une vieille femme.

§. Au lieu de dire, comme les Romains, *fabulæ*, *nugæ*, contes, chansons; on dit quelquefois, lanternes; ce sont des lanternes. D'où vient cette façon de parler? je n'y vois énergie, analogie, allégorie quelconque. Quel est donc le fondement, l'origine de cette expression? Ne la devons-nous point à maître François (Rabelais), à qui nous en devons bien d'autres? Les personnes familières avec son

admirable roman savent par cœur sa description du pays lanternois ; & ce qu'il dit des mœurs des habitans de ce pays , & des différentes espèces de lanternes , dut paroître singulier. Les chapitres où il est question du pays lanternois , ne furent pas les moins lus ; mais , comme on n'y entendit pas toutes les finesses que l'auteur y avoit peut-être entendues , on traita de lanternes tout ce qui n'étoit pas assez sérieux pour mériter d'être cru : quelque intérêt que j'aye à justifier mes conjectures , j'aime mieux renvoyer les lecteurs à Rabelais meme , que de copier ou d'extraire ce qu'il dit du pays & des habitans du lanternois. Voyez le Pantagruel , liv. IV , chap. V , & liv. V , chap. XXXII & suiv.

§. Par les remarques qu'on a faites sur Marot , on a déjà prouvé que le terme de lanterne a été confondu dans le seizième siècle avec celui de lampe ; de-là tant de lanternes où il n'y a en effet que des lampes. Le même Rabelais , dans sa description du pays lanternois , a employé indifféremment les mots de lanternes pour ceux de lampe , de phare , &c. Il a appelé lanterne la lampe d'Aristophane , celle de Démosthène , de Cléante & d'Epictète. Après avoir parlé de la lanterne de la Rochelle , il parle de celles de Pharos , de Nauplion &

d'Acropolis, la dernière consacrée à Pallas. Ces prétendues lanternes étoient des phares, nom tiré de la tour de Pharos, en Egypte, élevée sous Ptolomée-Philadelphie, 284 ans avant Jésus-Christ.

Sous le siècle de notre Auguste, quoiqu'on ait poussé la langue à sa perfection, on n'a pas laissé de confondre encore quelquefois les lanternes, & d'abuser du mot. Qui ignore le distique célèbre, où le gascon reprochoit avec tant d'esprit à M. de la Feuillade d'avoir placé la statue de Louis XIV à la place des Victoires, entre quatre phares ou fanaux (a) ?

Cadédis, d'Aubusson, je crois que tu me bernes,
De mettre le soleil entre quatre lanternes !

Par lanterne les architectes désignent aussi la pointe ou le couronnement d'un édifice, dôme, clocher, tour, &c; parce qu'en effet cette partie en a la figure, & est quelquefois destinée aux mêmes usages. C'est précisément ce que les anciens appelloient phare. Tel étoit celui que Caligula éleva auprès de l'ancien *Gefforiacum*, & le phare du port d'Osie, élevé sur le modèle de celui d'Alexandrie, par l'empereur Claude, qui y employa trente mille hommes pendant onze ans.

(a) C'étoient de vraies lanternes, chacune portée sur trois ou quatre colonnes accouplées.

Louis-

Louis-le-Débonnaire ayant équipé deux flottes, l'une à Boulogne-sur-mer, & l'autre à l'embouchure de l'Escaut, comme nous l'apprend la Popelinière, dans son Amiral, éleva un phare pour la sûreté de la navigation; & Charles VI en éleva un autre à l'Ecluse en Flandres, & un autre à la Rochelle, qu'on appelle encore la lanterne de la Rochelle. Rabelais en parle dans sa description du pays lanternois. Le même prince en éleva encore un sur les frontières du Bourdelois & de la Saintonge. On a pu leur donner le nom de lanternes, comme au phare de la Rochelle, mais improprement.

Lanternon : celui du palais-royal, ouvrage du célèbre Oppénoir, est fort connu des curieux, & il a valu un brevet de la calotte à l'architecte, dont ce titre transmettra la gloire à la postérité la plus reculée.

Il y a encore des tribunes placées dans quelques endroits pour des personnes distinguées, & qui ne doivent pas être confondues avec le reste des assistans, ni avec le peuple, à qui l'on donne le nom de lanternes, à cause de leur forme. Telles sont celles qui sont placées dans la grand'chambre du palais à Paris, destinées pour le roi, la reine, ou des princes étrangers qui veulent avoir le spectacle de la

plus illustre compagnie du royaume , & le plaisir d'entendre plaider des avocats égaux aux Démofthène de la Grèce & aux Cicéron de Rome.

C'est en confondant les lanternes avec les flambeaux , qu'on donne aussi le nom de lanterne par excellence à des savans qui ont porté la lumière sur quelque art ou sur quelque science. Par exemple , Barthole est appelé la lanterne du droit , &c.

Lanternier se prend en différens sens ; 1^o. pour un homme qui fait des lanternes , en latin *laternarius* , en allemand *der laternmacher*. On sera sans doute ravi de trouver ici l'éloge des lanterniers , considérés comme un corps de métier important dans la société ; la communauté m'en fera peut-être quelque gré. Au reste , ce n'est point pour captiver sa bienveillance que je le place ici. J'agis en homme désintéressé , qui rend au mérite ce qui lui appartient , quelque part où il le trouve. On loue tous les jours des gens qui ne valent pas les lanterniers ; & tel petit auteur est loué par d'autres petits auteurs , dont tous les ouvrages rassemblés ne valent pas une lanterne. Voici l'éloge que j'ai annoncé. Il est l'ouvrage du très-docte & très-judicieux *Hartmanus Schopperus* , dont le livre parut en 1574 , orné

de figures d'un goût admirable. Le lanternier parle :

*Cornea Vulcanum quòd lamina claudit edacem ,
Lampas & in vento tuta furente manet :
Illud marte meo mihi gloriòs effe repertum ;
Hoc opus auctori, quisquis ès, adde mihi.
Illustrat quæ tota suis convivìa flammis ,
Dulcis & est trepidæ duxque comesque viæ.
Illa lanterna mihi de cornu facta recurvo ,
Inclusum gremio lumen ubiquè vomit ,
Per fora , per plateas radiantibus aurea flammis ;
Fertur , & in tenebris prævia monstrat iter.*

2°. Lanternier se dit d'une personne chargée, dans les grandes villes, du soin des lanternes du quartier. Cet emploi se confère chaque année aux bourgeois devant un magistrat de police, & se donne gratis. C'est dans ce sens que l'a entendu l'auteur de ces vers. Notez que c'est une chanson qu'on pourra donner notée dans une seconde édition.

Abaissez la lanterne ,
Monsieur le lanternier ;
Celui qui la gouverne ,
Il a grand mal au pied ;
Et celui qui l'allume ,
Il a gagné un rhume

A force de crier :

Abaissez la lanterne ,

Monfieur le lanternier. (a)

3°. Lanternier fe prend encore pour un homme qui débite de vieilles hiftoires apocryphes , quelques contes à dormir debout ,

(a) L'auteur , qui a dédaigné de nous donner ici le moindre éclairciflement , n'en a pas mieux fait. Je vais y fuppléer. Il eft vrai , comme il nous l'apprend , qu'un bourgeois de Paris eft chargé tous les ans du foin des lanternes de fon quartier ; mais comme ce bourgeois eft ordinairement un notable , il prend un commis qu'il charge du foin d'allumer la chandelle de chaque lanterne , & ce commis en prend un autre qui defcend & remonte les lanternes pour les mettre à la hauteur proportionnée où elles doivent être. Ces trois perfonnes font défignées dans les vers cités par notre favant difertateur. M. le lanternier , c'eft le notable ; celui qui la gouverne , c'eft le commis en fecond , & celui qui l'allume , c'eft le commis du commis. Il a gagné un rhume. On demandera peut-être , dans quelques centaines de fiècles quelle étoit cette efèce de rhume : pour tirer ici une pine du pied de la faculté , qui raifonneroit à perte de vue fur les caufes phyfiques de ces rhumes , je me contenterai de dire que ce fera fe tromper , fi l'on les prend pour des rhumes eccléfiatiques ; car jamais on ne charge les gens d'églife de pareilles commiffions ; elles fe donnent , comme on l'a dit , à d'honnêtes & de bons citoyens , faits pour foutenir les charges de l'état , payer le vingtième , &c.

&c. C'étoit en ce sens qu'un prélat l'entendoit de certain prédicateur, après qui tout le monde couroit. Le père André, disoit-il de lui, n'est qu'un lanternier. Le lanternier, qui avoit bec & ongles, se vengea : mes frères, dit-il, après avoir appris comme il étoit traité, je conviens que je ne suis qu'un pauvre lanternier ; mais ce qui manque à mes lumières, vous le trouvez dans l'illustre prélat qui vous gouverne ; c'est un fallot que tout le monde admire ; c'est le fallot des fallots. L'anecdote qui suit pourra encore servir d'explication à ce point de grammaire. Un docteur (a), pour soutenir ses opinions, citoit maint auteur grave. C'est ainsi, disoit-il, que pensoit Sanchez ; telle est l'opinion de Suarez, telle est celle de Vasquez : *ita censuit Sanchez, ita Suarez, ita Vasquez*. Un je ne fais quel bel-esprit (b) s'avisa d'ajouter, en s'en allant, *ita Lanternez*. Si l'on doute du fait, le célèbre Ménage est mon garant ; & c'est à lui que je le dois. J'y renvoie le lecteur, ne voulant point avoir d'affaire avec Vasquez, Suarez ni Sanchez, pas même avec Lanternez.

Enfin, je trouve dans une chanson, que je

(a) C'étoit le docteur le Moine, très-connu dans l'histoire de la Constitution & dans les Lettres Provinciales, & grand ami des jésuites.

(b) C'étoit Hennequin, qui n'aimoit pas les jésuites.

70 ESSAI SUR LES LANTERNES.

crois de la fin du dernier siècle, ou du commencement de celui-ci, la vertu des belles comparée à une lanterne allumée.

Comme une chandelle qui luit

Dans une lanterne la nuit,

Brille la vertu d'une belle.

L'Amour est un perfide enfant :

Il souffle, & la vertu souvent

S'éteint comme une chandelle.

Fin de l'Essai sur les Lanternes.



AVERTISSEMENT

D E

L'ÉDITEUR.

IL y a environ douze ans que vingt personnes de l'un & de l'autre sexe se réunirent & formèrent une petite société dont les séances se devoient tenir tous les dimanches après midi. La loi constante étoit que chaque membre de cette société, à laquelle on donna de concert le titre d'ACADÉMIE DE CES DAMES ET DE CES MESSIEURS, apporterait à l'assemblée, l'esquisse ou mémoire de ses idées & réflexions relatives aux sujets qu'il auroit médité dans le cours de la semaine. C'est donc une partie

des productions de cette Académie que l'on met au jour, & que l'on présente au Public. Si ce recueil a le don de lui plaire, je me propose de donner une suite à cette collection.

Je ne fais si le sieur Antoine-Martin Vadé, secrétaire de cette société particulière, étoit parent des Vadé, qui ont fait tant de bruit dans le monde littéraire depuis vingt-cinq ans, & s'il est allié à la famille de mademoiselle Vadé, qui vers le commencement de cette année a débuté avec quelque succès sur un de nos théâtres. Ce qu'il y a de certain, c'est que des événemens particuliers ayant séparé les membres de cette Académie, monsieur le secrétaire, homme d'un âge mûr, a été choisi par un seigneur de la première qualité pour être le gouverneur de son fils, & pour accompagner ce jeune adolescent dans ses voyages. Avant son

départ , monſieur Vadé m'a confié les manſcrits de la ſociété , avec la permiffion unanime que ces Dames & ces Meſſieurs lui avoient donnée d'en faire l'uſage qu'il jugeroit le plus convenable. Muni de ce titre , j'ai cru que le vrai moyen de bien mériter du public , étoit de me ſervir de la voie de l'impreſſion pour le rendre participant des loifirs ou récréations honnêtes & agréables des membres de cette Académie.

Dans le nombre des piéces dont on donne le recueil , il y en a quelques-unes qui n'ont point ce que l'on appelle *la forme académique* : ce ſont des réflexions détachées de différens mémoires , & que l'on a réunies ſous un titre indicatif & convenable aux ſujets qu'elles traitent. Je le répète donc : Si le public agréé cette collection , je ferai parvenir à ſa connoiſſance d'autres morceaux auſſi intéreſſans

que ceux-ci : mais je pense qu'il ne sera pas hors de propos de consulter auparavant le libraire sur le fort de ce premier recueil.





M É M O I R E S

HISTORIQUES ET GALANS

D E L ' A C A D É M I E

D E C E S D A M E S

E T D E C E S M E S S I E U R S .

L E T T R E D ' U N E A C A D É M I E

A S O N F O N D A T E U R .

Q U A N D Ulyffe partit pour le siege de Troie , il
laissa à Pénélope de quoi remplir le vide de son

A iij

absence. Quand Fabius alla ruiner Annibal, il confia à quelqu'un sa charrue & ses chevaux. Lorsque Caton d'Utique quitta Rome, il prêta sa femme à un jeune sénateur. Tout vous retrace les soins que l'on doit aux objets qui sont chers. N'avez-vous aucun reproche à vous faire ? Plus sensible au plaisir de procréer, qu'au soin d'élever & d'instruire, vous avez abandonné dès le berceau une Académie qui vous devoit sa naissance & ses premiers plaisirs. Il ne nous reste de vous qu'un nom fastueux, difficile à soutenir, & un souvenir humiliant de votre mérite, qui nous fait dire avec bien de la vérité, que vous nous avez frotté le cul de miel pour nous abandonner aux mouches.

Nous éprouvons bien, monsieur, par la diminution de notre fécondité, que la perte d'un membre nuit aux fonctions de tous les autres. Nos pièces manquent à tout moment, parce qu'après vous personne n'ose jouer les dames. Notre Léandre menace de déserter : notre enchanteur rit au lieu de jouer son rôle. Nous n'avons pas un seul monstre dans toute la compagnie, & sans notre Gille, qui est véritablement un héros, l'Académie n'auroit plus de récréation. Cependant si l'imagination nous sert mal quelquefois, nous ne manquons pas de mémoires. Nous vous aurions fait part de nos tra-

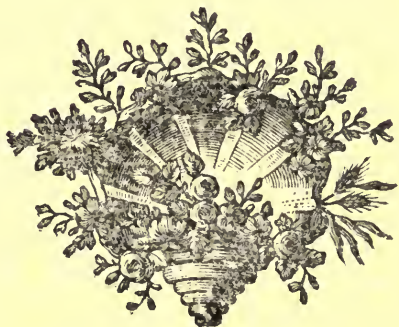
vaux académiques , si nous n'avions pas jugé qu'ils ne pouvoient être dignes de paroître devant vous , qu'après avoir obtenu l'honneur de votre suffrage.

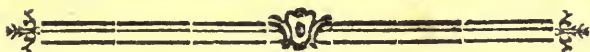
On a proposé de faire votre éloge , mais l'Académie a réclamé l'usage prudent de ne dire du bien que de ceux qui ne doivent plus revenir. C'est une méthode favorable à l'amour-propre, de ne rendre hommage au mérite que quand il ne tire plus à conséquence. Aucun de nous n'auroit appris sans être humilié , qu'il ne tenoit qu'à vous d'être très - plaisant en grec , pendant que nous avons bien de la peine à l'être en françois. Aucun n'approche de cette érudition profonde qui vous rend également familier Homère & Vadé, Euripide & Collé , Cicéron & les étrennes de la Saint-Jean.

Mais peut-être mépriserez-vous nos louanges , vous monsieur , qui nous laissez si loin dans la carrière académique : vous qui êtes déjà aux champs de Mars avant que nous ayions fini Février. Vous nous laissez la célébrité pour voler à la renommée : & vous aurez peut-être moins de peine à faire trembler les ennemis , que nous à nous faire aimer des Académiciennes. Ainsi donc nous nous bornerons à vous assurer collective-ment que nous avons pour vous du respect comme

MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE

fondateur , de l'amitié comme confrère , & de l'indulgence comme absent. Sans cela vous sentez bien que vous auriez tort , comme ça se pratique,





P A R A L L E L E

D E S

A C A D É M I E S

E T

DES LANTERNES.



M E S S I E U R S ,

LE projet de faire rire une Académie telle que la vôtre , seroit puérile & téméraire en même tems. Les grandes choses doivent être traitées avec dignité , & leur mérite ne paroît jamais mieux que par la comparaison. Pour vous entretenir de votre propre grandeur , je vous offre un parallele des Académies & des Lanternes.

La nature a créé les hommes bien imparfaits ; mais elle a voulu qu'ils trouvassent en eux-mêmes

des reffources contre leurs imperfections. Ils étoient foibles, ils ont augmenté leurs forces en les réunissant par la formation des sociétés. Ils étoient nuds, ils se font approprié les vêtemens des bêtes, avec tant d'adresse, que la plupart ne paroissent pas travestis.

Dans les ténèbres de l'ignorance, leur esprit s'égaroit. Ils ont rassemblé des hommes lumineux, & ces assemblées ont répandu la lumière. Dans les ténèbres de la nuit ils se trouvoient confondus avec tous les corps solides qui pouvoient les offenser impunément : ils ont inventé le grand art de dissiper l'obscurité.

Les deux chefs-d'œuvres de l'invention humaine sont les Académies & les Lanternes. Leur destination commune est d'éclairer l'univers ; leur défaut commun est de ne pas éclairer toujours. L'un & l'autre a besoin d'emprunter sa lumière : l'un & l'autre donne quelquefois un faux jour : l'un & l'autre exposé au grand jour, est pour l'ordinaire brillant au dehors, & creux au dedans.

Les aveugles ne sentent point le mérite des Lanternes : les fots ne connoissent pas le prix des Académies. Un petit vent souffle une Lanterne : un soupé trop long éteint un Académicien. Les étourdis cassent les Lanternes, les envieux déchirent les Académies.

Les plus grands monumens de la sagesse humaine périclissent par le tems. Le mois de Mai verra disparaître notre Académie comme les Lanternes : mais l'esprit académique ne doit pas mourir parmi nous. Notre société renaîtra avec de nouvelles graces, si malgré la fin de nos séances les Académiciens s'occupent à perfectionner l'art de plaire , & les Académiciennes à apprendre l'art d'aimer.





DISCOURS

SUR

LE SENTIMENT.

IL y a eu autrefois un homme qui s'appelloit Platon. Ce nom ne vous est peut-être pas inconnu : je crois qu'il vivoit sous le regne de l'empereur Charlemagne. Il a fondé une grande république, dont on parle souvent, quoiqu'elle n'ait jamais existé. Il a donné quelques préceptes sur l'amour, dont on se souvient, quoiqu'on ne les ait jamais pratiqués : ce qui prouve qu'il n'étoit pas absolument sans mérite. Peut-être même auroit-il eu plus de vogue, si, au lieu d'habiter une petite ville de province, il étoit venu débiter ses systêmes à la capitale, où les nouveautés & la mode exercent un empire bien plus despotique.

Il avoit fondé sa république sur la vertu : cela pouvoit s'appeller élever un édifice sur le fonds de son voisin. Il est à présumer que la vertu n'habite

pas en nous naturellement ; puisqu'on se donne tant de peine pour l'y placer par l'éducation. Il est vrai qu'elle est toujours à vos côtés, mesdames, comme une sentinelle armée de toutes pieces , qui vous crie sans cesse : Prenez garde à vous , l'ennemi approche , défendez - vous bien. Mais ce n'est pas elle qui vous défend. Il est donc bien essentiel que chacune de vous connoisse le caractère de sa sentinelle, il seroit même dangereux de s'y méprendre. Celle des femmes coquettes est ordinairement intrépide : rien ne lui paroît dangereux , elle n'avertit point & on y est pris. Celle des femmes prudes est sujette à des terreurs paniques : elle croit voir le danger par-tout, & en fuyant une ombre elle trouve un ridicule.

C'est encore peu de connoître sa garde , si l'on ignore par qui elle peut être attaquée. Tout le monde fait ce que c'est que l'amour : c'est l'ennemi le moins dangereux , il ne fait point se cacher ; on le voit venir d'une lieue. Il est entouré des soupirs , précédé des déclarations , accompagné de l'embarras ; & avant qu'il arrive jusqu'à vous, vous avez eu plus de tems qu'il n'en faut pour préparer la défense. Il est vrai qu'on n'est pas en sûreté pour cela : quelquefois il est opiniâtre ; il s'attache à son but , il ne quitte point prise. Quelque vertu qu'on ait , on n'en a pas assez pour en user toujours ,

& sur-tout si l'on a l'imprudence d'en user sans ménagement, on se voit réduite à la disette, & on est prise par famine.

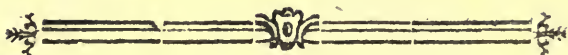
Le sentiment est bien plus à craindre, il fait se rendre invisible, il se met à l'affut pour vous surprendre, il change de forme pour échapper à votre attention, vous ne vous doutez pas qu'il est là. Vous laissez endormir votre garde; elle ne vous avertit point, & vous êtes toute étonnée de trouver l'ennemi dans la place. La garde s'éveille alors, elle crie au secours, elle fait bien du bruit; mais il n'est plus tems, & il faut attendre que fatigué d'occuper son poste, il déloge de lui-même.

Le sentiment est un peu Prothée; or il est bon d'avoir des marques auxquelles on puisse le reconnoître, afin de ne le pas prendre pour son ombre, ou son ombre pour lui. Les différentes places qu'il attaque sont bien utiles à distinguer pour parvenir à cette connoissance qu'on ne peut trop recommander. Car enfin, le sentiment est par-tout autour d'une jolie femme: il est dans les plis de sa robe, dans les boucles de ses cheveux, dans ses rubans, dans sa bague. S'il paroît attaquer la tête, ce n'est pas véritablement lui: c'est un caprice qui ne dure pas long-tems. S'il semble descendre jusqu'au cœur, ce peut n'être qu'une foiblesse, contre laquelle il est facile de s'armer. S'il descend encore... Oh!

c'est lui pour le coup , il a beau se cacher , on lui voit plus de la moitié du visage , on ne peut plus le méconnoître. On fait de grands projets de le combattre ; mais il est si doux qu'il vous désarme. Soit force , soit séduction , il impose à la vertu qu'il n'avertit pas si haut , quand il est armé contre elle. Il arrive souvent qu'il triomphe : & ce n'est pas comme cela que l'entendoit Platon.

Il seroit digne de vous , mesdames , de prendre un vol supérieur aux hommes de cette société. Ils n'ont institué qu'une Académie , mais méritons de fonder une république. Il faudra peut-être mitiger un peu les principes Platoniques : si nous bannissions l'amour par la porte , il reviendrait par la fenêtre. Si nous voulions faire abstraction des sens , nous n'aurions plus d'idées , ou bien Locke se trompe , ce qu'on ne peut penser. Nous prendrons donc de Platon le solide , & de nous-mêmes l'agréable. Dans notre république la vertu veillera sans cesse , & pourra même dormir sans danger. L'amour fera toujours honnête , & le sentiment , toujours céleste , ne descendra plus dorénavant dans la moyenne région.





L' H O N N E U R

D E S D A M E S.

L'OBJET que je vous présente est plus agréable que facile à bien remplir. Ce n'est pas qu'il ne puisse être considéré sous différens aspects : noble dans le grand, séduisant dans le petit ; mais rarement neuf & trop souvent rebattu , il est peut-être impossible, dans un siècle aussi éclairé que le nôtre, de le traiter d'une façon nouvelle.

Mon titre, assez indéterminé par lui-même, peut vous offrir, ou l'idée d'une vertu morale, ou celle d'un être purement métaphysique. S'il y avoit malheureusement parmi nous, ce que je ne crois pas, quelque matérialiste, il pourroit encore se former l'image d'un être sensible ; mais ce n'est pas-là ce que j'ai compté mettre sous vos yeux : je fais abstraction de la parfaite physique, pour ne considérer que la partie morale. Je me propose donc d'examiner historiquement quel a été, dans les différens siècles, l'état de l'HONNEUR DES DAMES, quelles

font

sont les causes naturelles qui ont produit quelques changemens dans cet état. Je me permettrai quelques réflexions sur l'état actuel.

Si l'honneur du beau sexe lui est cher, il ne l'est pas moins au nôtre. Dans tous les tems, de grands hommes en ont fait l'objet de leur attention : presque toujours ils l'ont attaqué ; quelques-uns se sont singularisés en le défendant. On peut présumer que ces derniers étoient des dépositaires auxquels des femmes, trop foibles pour défendre leur honneur, l'avoient donné à garder. Les uns le défendoient à grands coups de lance, d'autres y consacroient les talens oratoires. D'autres se servoient de méthodes qui leur étoient particulières. Hans - Carvel , par exemple, dont l'histoire nous a conservé le nom, étoit un des sages de cet ordre, qui a toujours été moins nombreux que celui des antagonistes. Il est certain que dans tous les siècles il y a eu des conspirations contre l'honneur des dames ; ce qui, si j'ose le dire ; prouve évidemment que son empire est tyrannique. Quoi qu'il en soit, cette espece de guerre civile a produit des prodiges de vertu ; & si les dames ont eu souvent le dessous, on ne peut sans injustice leur reprocher leur défaite, dont les causes physiques sont consignées dans les annales du genre humain.

Pour peu qu'on soit versé dans l'histoire, on

fait que jamais il n'y eut tant de dames vertueuses que dans les siècles où le monde étoit le plus peuplé. Si le beau sexe a eu quelques inomens de foiblesse, c'étoit dans des tems malheureux où l'univers avoit perdu par quelques fléaux une partie de ses habitans ; comme si la nature en faisant d'une main irritée de grandes plaies à une partie du genre humain, destinoit toujours d'une main bienfaisante une autre partie à les refermer.

Rome encore naissante étoit presque déserte : les Sabines prirent en bonne part leur enlèvement & ce qui s'ensuit. Elle étoit plus peuplée sous Tarquin, & Lucrece se tua pour un rien. Le nombre des citoyens fut altéré par les proscriptions, & leurs vertus par le luxe. Sous le regne d'Auguste, l'honneur des dames se vendoit : Horace dit qu'une dame romaine en demandoit cinq talens. Combien d'hommes du dix-huitième siècle ont eu pour un seul talent les honneurs de plus de cinq dames.

Un peuple innombrable habitoit les Espagnes, & les Gaules, dans ces siècles où de preux chevaliers, menant en croupe des demoiselles belles comme on n'en voit plus, ne pourfendoient que des géans. Ils savoient bien rompre des armures de fer, & n'auroient pas dénoué les rubans des jupes d'une infante. Les demoiselles suivantes venoient leur ôter leurs armes, & ils ne leur ôtoient rien. Les mœurs des

dames françoises furent de la dernière austérité jufqu'au onzième fiecle. Le favant moine Wartius en fait l'éloge dans un fragment que je n'ai ofé traduire : *Quo tempore*, dit-il, *virtus feminei sexûs ita invaluerat, ut in monasteriis noviciatum incipientes puellæ ipsos episcopos non facie ad faciem, sed conversò, tantùm pudoris causâ admitterent.*

Mais ces grands exemples de verrou devinrent plus rares après les croisades, où tant de beaux chrétiens périrent par la peste & par le fer des circoncis. On fait quelle admiration une pucelle causa à toute la France sous le regne de Charles VII : cela prouve combien elles étoient rares alors. A-peu près dans ce tems on découvrit les Indes occidentales. Les Portugais en ayant rapporté l'or & les diamans, *cum lue venerea*, les trésors du nouveau monde firent bien de l'impression sur l'honneur des dames.

En France, le tems des guerres civiles & des fureurs de la ligue fut peu favorable à l'amour platonique. On voyoit alors plus de Tarquins que de Céladons, & pas une Lucrece. Il paroît même certain que le viol étoit rarement nécessaire. Un poëte lyrique, témoin des malheurs de Paris lorsqu'Henri IV l'assiégeoit, nous apprend comment les choses se passoient, dans ces vers naïfs & ingénieux :

Oh ! le bon tems que c'étoit
 A Paris durant la famine !
 L'on jouoit tant qu'on vouloit
 Pour un boiffeau de farine.

On ne pensoit pas alors que sous le regne suivant il faudroit employer le fer pour obtenir la faveur la plus légère. Vous savez cependant comme moi, messieurs, que Louis XIII eut recours aux pincettes pour ravir un billet dans le sein d'une belle dame.

Le regne de Louis XIV fit une révolution qu'il étoit aisé de prévoir. La nation étoit affoiblie par des guerres, & accoutumée à des conquêtes. L'honneur des dames attaqué sans cesse, & n'ayant plus de chevaliers dans son parti, étoit réduit à ses propres forces, & par cela même souvent trop foible. Les unes se flattèrent de ne céder qu'au sentiment; d'autres persuadées que la défense étoit inutile, capitulèrent sans combat; d'autres enfin éclairées par les lumières du grand Colbert, qui voyoit toujours l'avantage public dans le bien particulier, firent de leur honneur une branche de commerce fort étendu; la circulation fut vive. Bientôt on s'en plaignit, des citoyens foibles ne pouvoient suffire à leurs conquêtes; des particuliers mal intentionnés foutenoient

qu'il y avoit de la fausse monnoie dans le commerce. On prit le parti barbare d'en gêner la liberté : on retenoit dans des châteaux les dames commerçantes : on faisoit garder rigoureusement leur honneur. Cependant la révolution se soutenoit , & ce genre d'effets publics, quoiqu'un peu décrié, eut toujours cours sous la régence ; mais le ministère pacifique du cardinal de Fleury fit cesser la cause & l'effet.

En rapprochant de notre tems l'histoire du tems passé , vous serez étonnés sans doute que de nos jours il soit si prodigieusement difficile & rare d'obtenir les faveurs des dames. J'ai donc cherché les principes de l'état actuel de leur honneur , & j'ai cru en découvrir trois , l'ignorance , la coquetterie & la métaphysique.

La plupart des dames lisent des romans , & négligent leur histoire. Profondément instruites des événemens qui ne font jamais arrivés , elles adoptent des modeles qui n'ont jamais existé , & faute de savoir ce qui a été & ce qui doit être , elles transportent à nos jours les mœurs gothiques du onzième siecle. J'ai quelque peine à blâmer celles qui veulent toujours plaire , toujours séduire , & rien de plus. Avec l'heureux talent d'attirer les hommes , comme le miel attire les mouches , que sert d'avoir l'art de les fixer ? Ce seroit borner ses conquêtes. Il est plaisant d'attraper plus de cent

hommes, en même tems : il seroit plus difficile d'en avoir moins de dix.

Quant aux dames métaphysiciennes , elles perdent l'usage de leurs sens, en analysant le sentiment, & troublent sans ressource l'harmonie préétablie : tout est perdu quand on met en raisonnement ce qui doit être en action. On ne s'instruit point sans consulter la nature, qui, toute muette qu'elle nous paroît, répond si bien quand on fait l'interroger.

Notre sexe , puisqu'il faut le dire , n'est pas absolument exempt de reproche : la plupart des hommes s'opposent trop mollement au renversement du bon ordre. Les plus belles défenses supposent toujours une attaque trop foible. Le vicomte de Turenne hésita autrefois d'attaquer les lignes d'Arras, parce qu'il manquoit de canon. Ne manque-t-il rien aux hommes de notre siècle, quand une dame leur paroît impénétrable ?

Quoi qu'il en soit , ces recherches historiques nous conduisent à une vérité importante que je ne puis dissimuler : c'est que l'honneur des dames, pris moralement, n'est point une qualité qui soit purement à elles, ni dépendante de leur volonté; mais seulement de ces causes physiques dont le concours enchaîne tous les événemens de l'univers, & que l'état, les progrès ou la chute de ces vertus pro-

digieuses que nous admirons si justement, pourroient être prédits sans le secours de la magie, & seulement en lisant la gazette avec intelligence.





DE L'AMOUR.

RIEN de plus naturel que l'Amour : l'auteur de la nature voulant que les hommes pussent eux-mêmes se reproduire, a placé dans les deux sexes le germe d'un sentiment essentiel & particulier qui se développe à un certain âge, & fait éprouver une sensibilité délicieuse, dès qu'il peut résulter de leur concours & de leur union des êtres semblables à eux. C'est-là sans doute le sixième sens physique que des philosophes de l'antiquité ont entrevu & imaginé devoir exister : c'est un sens naturel & distingué des cinq autres, que des physiciens modernes ont observé curieusement dans les corps organisés. Cette loi invariable de la nature, qui nous enchaîne à la société, & qui nous y ramène dès que nous en sommes éloignés, existe en nous-mêmes : nul être animé ne peut s'y soustraire, depuis l'insecte rampant que nos foibles yeux aperçoivent à-peine, jusqu'à l'homme superbe qui le foule aux pieds. Ce penchant invincible où l'instinct entraîne les animaux de toute espèce, n'est cepen-

dant dans les brutes qu'un desir momentané qui ne laisse aucune trace de l'objet qui l'a excité, dès que ce desir est satisfait. Jusqu'à ce que l'instant périodique l'ait fait renaître, ils ne paroissent agités d'aucun trouble ni d'aucune inquiétude, parce que le passé est perdu pour eux, & qu'ils ne sauroient prévoir un besoin qu'ils ne sentent pas dans le moment actuel. Voilà l'amour, proprement dit, tel que la nature l'inspire. Ce ne sont que des erreurs de notre imagination qui en ont formé la passion la plus redoutable. Mais ces mêmes erreurs n'ayant leurs principes que dans les sens, on doit considérer l'Amour comme une passion purement physique : c'est bien le moral à la vérité qui propage l'embrâsement; mais c'est le physique qui porte la première étincelle.

Un célèbre philosophe de nos jours examine dans son histoire naturelle pourquoi l'Amour, qui fait le bonheur de tous les êtres, fait le malheur de l'homme. Il répond que c'est qu'il n'y a dans cette passion que le physique de bon; & que le moral, c'est-à-dire, le sentiment qui l'accompagne, n'en vaut rien. Ce philosophe n'a pas prétendu que ce moral n'ajoute pas au plaisir physique; l'expérience seroit contre lui; ni que le moral de l'Amour ne soit qu'une illusion, ce qui est vrai, mais ne détruit pas la vivacité du plaisir : (& combien peu de plaisirs ont

un objet réel!) Il a voulu dire fans doute que ce moral est ce qui cause tous les maux de l'Amour, & en cela on ne fauroit trop être de son avis. Concluons seulement de-là que si des lumières supérieures à la raison ne nous promettoient pas une condition meilleure, nous aurions beaucoup à nous plaindre de la nature, qui en nous présentant d'une main le plus séduisant des plaisirs, semble nous en éloigner de l'autre par les écueils dont elle l'a environné, & qui nous a, pour ainsi dire, placés sur le bord d'un précipice, entre la douleur & la privation.

Si l'on ôtoit de l'Amour tout ce qui lui est étranger, & qu'on le dépouillât de tous les ornemens dont notre imagination l'a revêtu, en le réduisant à son état primitif, il ne seroit plus qu'une sensation agréable dont on auroit peu à redouter; mais on a voulu le déifier. L'auteur de notre être n'en avoit fait qu'un besoin, nous en avons fait une passion terrible; & pour le rendre indomptable, nous avons mis en usage tout ce que l'art peut inventer pour augmenter son pouvoir. Nous avons porté l'incendie dans tous les cœurs par la chaleur de nos images; & les feux dont nous brûlons ne doivent leur existence qu'à la volupté factice dont nous sommes enivrés. La nature bienfaisante nous avoit accordé des plaisirs sans alliage; en voulant

embellir ses dons, nous en avons défiguré les traits ; & ce qui n'étoit fait que pour le bonheur de l'espèce humaine, est devenu par nos soins son poison le plus dangereux.

La plupart des hommes ne sont malheureusement que trop sujets à cette passion : ils font passer dans leur ame cette ardeur brûlante , excitée & entretenue sans cesse dans la jeunesse par l'effervescence des sens. Ce feu qui la dévore par des desirs toujours renaissans , & qui s'embrâse par les moyens mêmes qui devoient l'éteindre : passion terrible que l'on reconnoît à ses excès, que la résistance irrite, & dont la jouissance ne fait qu'enflammer les desirs. Il semble que l'on peut regarder les délices de l'Amour comme l'une de ces ressources que l'homme emploie pour se dérober au *sentiment de son malheur*.

Quelques autres philosophes ont prétendu que l'Amour n'étoit autre chose que le desir que la beauté fait naître : ce desir s'éteint par la jouissance, & se rallume ensuite par la force du tempérament. Il change quelquefois , lorsque les sens sont frappés d'un objet plus beau : c'est pourquoi les poètes ont dit qu'on ne pouvoit aimer qu'un seul objet. Ils ont soutenu que l'on ne pouvoit aimer deux fois ; mais on seroit fort à plaindre si la jouissance qui suit le premier desir, éteignoit les facultés. D'une chose

simple & facile , ils en ont fait une chimère , de laquelle beaucoup de gens repaissent leur imagination.

Pour moi je pense bien différemment. Le desir de la jouissance est à la vérité l'un des effets de l'Amour ; mais il n'en est pas la cause. Ce que j'appelle Amour est un sentiment beaucoup plus délicat que l'amitié : il réfère tout à l'objet aimé : c'est pour ainsi dire , une union de deux ames. Si le desir naît quelquefois avec l'amour , il se cache presque toujours sous des apparences beaucoup plus flatteuses : le cœur alors jouit d'un plaisir qui lui semble mille fois plus délicat que l'effet d'un simple desir. L'ame est enivrée d'une espee de délire qui lui fait oublier son intérêt personnel ; l'amant sacrifie tout à l'objet qu'il aime : cette passion vient à bout de vaincre les plus fortes , & souvent on en a vu naître la vertu. La jouissance n'éteint point cet Amour , elle lui prête , au contraire , de nouvelles forces , & le desir satisfait produit de nouveaux feux. Si la jouissance n'éteint point ce sentiment , il n'est donc pas illusoire : il est vrai que bien peu de personnes sont susceptibles de la délicatesse de cette passion. Il faut un cœur capable de recevoir les impressions , & des organes disposés de manière à en goûter les sensations. Tous les hommes ont des desirs , mais tous les hommes n'aiment pas.

L'Amour, comme je le conçois, élève l'ame, en prouve l'existence, & nous rapproche, si j'ose le dire, de la divinité. Les femmes sont moins capables que les hommes de recevoir les impressions de cette aimable espece d'Amour : elles sont trop foibles pour aimer long-tems & fortement.

L'Amour est composé de ce besoin physique & sensible auquel le créateur attache la propagation de l'espece, & de ce lien universel du monde moral, qui nous porte à nous joindre à un objet déterminé pour former une petite société. Pour prouver cette vérité, on n'a qu'à examiner ce qui arrive à tout homme attentif dans une assemblée nombreuse de femmes. Il ne se décidera pas toujours pour la plus belle : le goût pour la beauté est cependant l'effet du besoin physique ; goût par conséquent qui marque, quand il est seul, de la sensualité, & peu de tact pour les vertus sociales. Il se décidera le plus souvent pour une femme en faveur de sa physionomie ou de ses graces. Or cette physionomie & ces graces sont les signes extérieurs des qualités & des mouvemens de l'ame. Nous nous déterminons par - conséquent pour les qualités du caractère, dont la conformité avec les nôtres, ou l'estime que nous en faisons, nous promettent le plus grand bonheur dans un commerce intime.

En voyant deux inconnus, dont l'un seroit plus

fenfible à l'esprit & aux grâces , & l'autre à la beauté ; je ferois prévenu en faveur du premier. La régularité des traits , l'éclat du teint , ne font point les marques d'une belle ame : une personne qui en est frappée uniquement fera fenfuelle , & peu faite pour parvenir à la vertu & aux talens. Celui qui estime , qui chérit les signes de la beauté de l'ame , me prouve par cette analogie des idées , sa disposition pour acquérir , ou son bonheur de posséder les qualités les plus estimables. Il faut mépriser toute personne qui ne se prend que par les yeux.

Une société naissante , dont la vie est assez précaire , n'est occupée que des premiers besoins : beaucoup de choses dont la propriété , par l'état incertain de cette société brute , ne peut être assurée , restent en commun. Ceux qui composent une société semblable , embarrassés de leur subsistance , sentent l'amour comme une partie de leurs besoins , & le satisfont aussi grossièrement que la faim & la soif. Leur vie ambulante les empêchant d'avoir quelque chose en propre , les femmes y seront presque communes. Les sauvages nous présentent le tableau d'une société naissante. Ils traitent l'Amour d'une manière conforme à leur état barbare : voir une femme pour la première fois & en avoir les faveurs , est la même chose pour un sauvage.

A mesure que la société se fortifie, qu'elle prend de la consistance, les mœurs s'adoucissent, l'esprit de propriété s'introduit. Il est aussi naturel de souhaiter en propre une belle femme, qu'une maison commode, un champ fertile. Les soins du nécessaire physique ne s'emparent plus de toutes les facultés de l'ame : on sent mieux les agrémens de la société, on connoît mieux les vertus sociales. Le physique de l'amour se joint à l'amitié, & cette passion prend une forme plus décente.

La forme du gouvernement décide à l'ordinaire des mœurs d'un peuple : elle doit ainsi déterminer la manière de traiter l'Amour. Dans les républiques dont la constitution repose sur la vertu, les mœurs sont simples & pures. L'attachement pour la patrie, le desir de la gloire, occupent toutes les facultés de ces ames républicaines, & ne laissent que peu d'activité aux autres passions. Les institutions civiles sont stables & respectées. L'amour, dans une république, gardera par-conséquent sa simplicité naturelle, simplicité que les siècles corrompus appellent grossièreté : les mariages seront plus assurés.

L'esclavage politique du despotisme entraîne nécessairement à sa suite l'esclavage civil & la servitude domestique. Parmi le peuple de ces nations malheureuses, une femme n'est que l'esclave de son mari. Les grands mettent dans leur sérail une femme,

comme nous mettons un oiseau rare dans une volière , le nombre de ces tristes victimes est une preuve de la grandeur de leur maître. Ces femmes, dont une mauvaise éducation énerve l'ame, détruit l'esprit & abaisse les sentimens , ne sauront inspirer un véritable attachement. Un maître dédaigneux les voit par ennui , par oisiveté , par l'habitude d'un plaisir grossier. Dans ces tristes pays on ne connoît que le besoin physique : la jalousie , suite naturelle de cet esclavage , bannit les femmes de la société.

C'est dans les monarchies que l'amour prend les formes les plus différentes. L'honneur , ce grand ressort de cette espece de gouvernement , garde sa nature dans les grandes ames , & reste ce qu'il doit être , l'amour de la vraie gloire. Dans les petites ames il dégénère en desir de petites distinctions , en variétés. Dans un état où chaque particulier tâche de s'élever , ceux dont les foibles talens ne peuvent aspirer aux grandes entreprises , en forment de proportionnées à leur foiblesse. Ne pouvant vaincre des ennemis , ils veulent triompher des préjugés des femmes. On attache une espece de gloire à ces conquêtes frivoles ; on cherche à étayer la conviction de son mérite par des suffrages dont les raisons devroient souvent humilier l'orgueil qui les accepte. Ces conquérans ridicules ne pouvant arriver aux grandes qualités , s'en vengeront en mettant en
crédit

crédit les petites, qui peuvent préparer & amener leurs minces triomphes. Voici la généalogie de la fatuité.

Peu de citoyens d'une monarchie font chargés des soins du gouvernement; peu sauront nourrir les grandes passions, l'ambition, l'amour de la vraie gloire. Ils s'abandonneront à celles qui font plus aisées à satisfaire : l'amour y jouera un grand rôle. L'oisiveté des hommes, la liberté des femmes, suite naturelle de cette forme du gouvernement, produiront un commerce entre les deux sexes. Les femmes qui se sentiront des talens, & qui ne pourront avoir des emplois, donneront dans l'intrigue; & auront une grande influence dans les affaires. Cette considération du sexe, jointe à la fatuité des hommes, enfantera une idée guindée de l'amour : les grands sentimens seront en honneur.

Une grande monarchie qui suppose de la puissance & des richesses, tombe dans un grand luxe, à mesure qu'elle augmente sa puissance & ses richesses. Si le luxe s'empare d'une nation, cette idée sublime de l'amour disparaîtra & fera place à une autre toute opposée. Il est de la nature du luxe de subsister par le changement continuel des goûts, & cette inquiétude des goûts mène à des fantaisies. Les ames amollies ne savent plus se fixer à rien, & font gloire de leur inconstance & de leur légèreté :

la fausse délicatesse ne se reposant sur aucun objet, les épuise tous, & ne trouvant plus à se satisfaire par ce qui existe, se forme des fantômes. Cette habitude d'inconstance & de faux goût s'étend sur la forme des passions. Un attachement solide devient ridicule : on court après le plaisir sans l'attraper. Au lieu de l'amour il se forme des liaisons fondées sur la vanité, & cette passion n'est plus que le travers d'une tête démontée.

Sous le regne de François premier, il se forma, des débris des mœurs barbares & gothiques, un monstre qu'on appelle Galanterie, & qui, combiné avec les effets du luxe dans les monarchies, produisit enfin notre manière d'envisager & de traiter l'Amour. Il ne faut point nous flatter : nos idées, nos mœurs sur cet article sont sans exception les plus déraisonnables de toutes celles qu'aucun siècle ait imaginées, & les plus éloignées de la nature. Les restes de l'idolâtrie pour les femmes, la corruption du goût, l'inconstance des modes en fait de mœurs, composent un mélange si arbitraire, qu'on n'y peut plus reconnoître une passion naturelle.

L'amour aujourd'hui n'est que le goût du plaisir, allié à la vanité. L'instinct pour la société ne touche point les âmes communes qui abondent en tout temps, & qui dans l'état actuel des choses sont





*Que vous êtes fou, quand on est fait
comme vous, doit-on payer ?*

affoiblies encore par l'exemple. On cherche les plaisirs & on ne les trouve point, parce que les plus grands ont leur source dans le cœur & dans les affections sociales. Ceux qui ne les cherchent que dans les sens, trouvent bientôt un vide en eux-mêmes, qui les rend inquiets & qui les engage à courir d'objet en objet. Cette inquiétude produit le libertinage à son tour, dérèglement qui ne devrait pas être moins avilissant, lorsqu'on s'y livre avec les femmes d'une certaine classe, qu'avec celles qui sont le rebut du peuple. Le mépris dont les femmes se couvrent par l'indécence de leurs mœurs, nourrit ce libertinage : il n'y a que les âmes basses qui puissent s'attacher à un objet méprisable. Les individus des deux sexes qui s'abandonnent grossièrement aux plaisirs, se préparent, après une jeunesse remplie d'épines, une vieillesse malheureuse. Il ne leur reste que le mépris du public, des regrets amers, un cœur épuisé & une santé altérée.

Le libertinage des sens ne détermine pas autant l'Amour d'aujourd'hui que celui d'une vanité mal placée ; car si les sens déterminoient le choix de l'objet aimé, on choisiroit toujours ce qui touche le plus ; mais il n'est pas du bel air de s'attacher à ce qui plaît : on choisit ce qui fait le plus de bruit, & dont la conquête promet à la vanité le plus de cette gloire méprisable qui flatte les cœurs corrom-

pus. On choisit des femmes qui, à force de s'avilir, sont parvenues à se faire un nom, & dont la réputation illustre rejailit sur leurs amans. Les femmes, semblables à ces sauvages qui n'estiment un homme qu'à mesure qu'il est couvert de cicatrices affreuses, n'aiment un homme qu'à proportion du nombre des femmes qu'il a déshonorées. On s'arrache des mains ces trophées ambulans des faveurs du sexe. Pour être homme à bonnes-fortunes, il ne faut ni mérite ni agrémens; il ne faut que s'afficher pour un illustre dans cette carrière.

Il ne suffit pas de faire une conquête bruyante, il faut encore les multiplier. Quelle abjection dans l'ame d'un homme! qui peut s'enorgueillir du mince avantage de subjuguier des femmes? Pourroit-il s'en faire un mérite, s'il réfléchissoit un moment sur les motifs ridicules qui déterminent le plus souvent le goût des femmes; s'il consultoit l'expérience qui nous prouve que les favoris du beau sexe sont à l'ordinaire le mépris du nôtre? Il est donné à peu d'hommes supérieurs de joindre les qualités aimables aux qualités solides & vraiment essentielles; & il est donné à peu de femmes de goûter ces hommes extraordinaires. Une femme qui pense, saura-t-elle satisfaire un amour-propre éclairé par ces conquêtes multipliées, si elle fait attention que des hommes méprisés prodiguent leur encens sans choix, sans

dessein , & qu'il fuffit d'être femme pour être l'objet de leurs emprefsemens ?

On n'estime que ce qui intéresse , & l'amour-propre met aisément cet intérêt dans des qualités ressemblantes à celles que nous reconnoissons en nous-mêmes. Le vulgaire du sexe n'estimera dans les hommes qu'un mérite analogue à celui des femmes. On doit accorder au sexe les qualités aimables , les agrémens de toute espece ; mais peut-on avouer , sans choquer cette belle moitié du genre humain , que son état , & sur-tout son éducation s'opposent à l'acquisition des qualités vraiment aimables & utiles à la société ? Un homme emprefié à plaire à toutes les femmes , négligera le vrai mérite , & ne fera cas que de ces qualités minutieuses qui lui promettent les faveurs de l'objet de son adoration. Combien voyons-nous de ces êtres amphibies , plus femmes que les femmes mêmes !

Il y a plus : les restes de ce culte étendu sur tout le sexe en général , entraînent à une dissipation mortelle aux talens. Pour se faire aimer , il faut parcourir le rituel des cérémonies galantes , qui , quoiqu'abrégé aujourd'hui , demande du tems ; & ce tems précieux & indispensable pour acquérir du mérite , est perdu dans le commerce de la plupart des femmes. Ce commerce jette dans les amusemens

frivoles & ennuyeux. Les femmes, pour charmer leur oisiveté & pour remplir le vide de leur vie, érigent en plaisirs tout ce qui peut satisfaire leurs petites ames, & ces plaisirs fins sont tous faits pour emporter les momens que les hommes devoient plutôt employer à se former aux qualités solides. Nous nous ennuyons délicieusement avec les femmes, parce qu'elles nous persuadent que nous avons du plaisir.

La galanterie d'usage dans le siècle où nous vivons, entraîne encore à sa suite un inconvénient très-désavantageux à la société. Un état ne peut être puissant & heureux que par le nombre d'un peuple bien constitué : la galanterie borne & gêne la population. Suivant notre religion & l'esprit de nos gouvernemens, l'augmentation des habitans d'un pays ne peut se faire sans inconvénient que par l'augmentation & la stabilité des mariages. La frivolité rend le mariage ridicule, & le grand luxe le rend onéreux. Des gens habitués à répandre leur inclination sur tout le sexe, ne sauront plus la fixer à un objet particulier. On craint de s'engager à un état exposé à tant d'inconvéniens : si les circonstances obligent au mariage, on y apporte un cœur épuisé ; il se forme des séparations tacites qui ne sont pas moins destructives que le célibat. Ne soyons point étonnés de voir une partie de l'Europe se

dépeupler, de voir la plupart des maisons illustres s'éteindre peu-à-peu. Sans parler de la débauche & de ses suites funestes, la galanterie est la cause principale de cette dépopulation.

Nos mœurs, à l'égard de l'Amour, sont très-défavorables au bonheur des particuliers & à celui du public. Nous nous éloignons de la nature, qui ne manque jamais de punir ceux qui sont sourds à sa voix. Au lieu de l'écouter quand elle nous appelle aux plaisirs réels, nous ne courons qu'après le vide de la vanité. Nous ne connoissons plus le plaisir, nous n'en goûtons que l'opinion : nous n'embrassons qu'un nuage. Si les femmes sentoient leurs intérêts, elles fauroient combien la modestie & la décence les embellit & augmente leurs charmes, combien ces aimables qualités aiguissent les plaisirs & ajoutent à la volupté. Elles fauroient combien, au contraire, la hardiesse & l'affectation des airs les enlaidit, dégoûte de leur commerce & altère leurs plaisirs. Les deux sexes sentiroient que leur bonheur demande des liaisons fondées sur quelque chose de plus solide que les suites d'un coup de foudre imaginaire ou d'un goût passager.

Le seul remède qui pourroit guérir radicalement les maux que les préjugés sur l'amour font à la société, ce remède unique seroit une meilleure éducation des femmes. Celle qu'on leur donne n'est

ournée que du côté des bagatelles : elle ne remplit que de riens des têtes faites pour quelque chose de mieux ; elle lâche la bride aux plus fortes passions. C'est un spectacle affligeant de voir combien d'excellentes qualités cette négligence laisse en friche. Une organisation délicate , une grande sensibilité , une imagination heureuse , des passions vives , donnent au sexe une disposition universelle à tous les talens & à toutes les vertus. Rend ns justice aux femmes : parmi celles que leur condition ou les circonstances mettent à portée d'une bonne éducation , ou qui sont assez bien-nées pour se la donner elles-mêmes , j'ai trouvé plus de talens & plus de vrai mérite que parmi les hommes ; & qui plus est , ces qualités estimables encore accompagnées de graces riantes , qui sont si naturelles au sexe , & auxquelles le nôtre ne parvient jamais.

Si ces heureuses dispositions étoient cultivées avec plus de soin , elles feroient le bonheur des deux sexes & celui de la société. Il faudroit que les femmes connussent peu leurs intérêts , si elles ne vouloient concourir à un changement si avantageux. Le tems pour être jeune & jolie , est bien court : cet âge , une fois passé , la femme qui n'a eu que sa beauté pour mérite , retourne à rien : n'étant plus soutenue par le frêle appui d'une passion ou de l'encens des hommes , elle sent un vide & un

ennui qui la précipitent dans la médifance ou dans une triste dévotion. Ayant au contraire un esprit cultivé & du mérite , elle trouve des reffources en elle-même : elle fe prépare par fes talens un empire fur les hommes , plus flatteur que celui de la beauté , & elle fera dans un âge plus avancé les délices de fes amis , comme elle faisoit celui de fes amans. Déjà dans la jeunefse fes lumières lui épargneront ces choix humilians , ces attachemens honteux qui déshonorent plus que la paffion même ; elle fera goûter un homme de mérite , dont le commerce promene fa curiosité dans des pays nouveaux , & nourrit agréablement la vivacité de fon esprit. L'ennui , ce cruel ennemi du fexe , difparoîtra : elle connoîtra les vrais plaifirs , dont les êtres frivoles ne voient que l'ombre. Elle ne fera plus réduite à choisir les hommes fur la foi de leur figure : elle fera à l'abri de ce foupçon aviliffant , qu'elle ne fait tirer d'un homme qu'un feul parti.

L'ignorance produit plus de vices que l'abus des lumières & des paffions. Pour observer fes devoirs , il faut les connoître & favoir distinguer les véritables des factices : il faut avoir des principes certains toujours préfens à l'esprit. L'habitude peut donner les apparences de la vertu , il n'y a que les connoiffances folides qui en puiffent donner la

réalité. Les femmes éclairées feront pénétrées de ce sentiment délicieux qui naît de la vertu, & qui peut uniquement nous rendre heureux. Elles ne tireront plus une gloire méprisable de leurs foiblesses, de l'inconstance de leurs goûts, de la légèreté de leur conduite : au lieu de s'abandonner aveuglément à leurs passions & à leurs fantaisies, elles sauront les régler & les dominer.

Par ce mérite, le sexe fera l'agrément & l'utilité de la société, dont il n'a fait jusqu'ici que le danger, ou tout au plus une vaine & souvent insipide décoration. Son commerce ne sera plus la source féconde de la fatuité & le canal qui la fait circuler dans tous les états. Les hommes portés naturellement à gagner ses bonnes grâces, ne feront plus obligés à s'abaisser & à s'avilir pour lui plaire. Les deux sexes, au lieu de se corrompre, se releveront mutuellement. Quel encouragement pour le mérite & les talens, que la persuasion que la beauté en fera la récompense ! Quel maître plus persuasif qu'une belle bouche qui enseigne des vérités avec tant de grâces, & qui mène à la vertu par un chemin semé de fleurs ! L'estime que les deux sexes s'inspireront fera une école continuelle d'urbanité & de politesse. Les femmes destinées aux rôles de mères de famille, ne feront plus, par leur frivolité, leur ignorance & leurs dérèglemens, le plus grand obstacle à la

réussite de l'éducation de leurs enfans; elles ne causeront plus la ruine des maisons par leurs fantaisies, leurs inconséquences & leurs amusemens coûteux.

L'amour prendra une nouvelle forme, celle que la nature avoue, qu'elle nous inspire pour faire notre bonheur & pour nous consoler des amertumes de la vie. Il ne sera pas un instinct cynique & grossier qui mene au libertinage, dégrade l'humanité & nous abaisse au rang des brutes; ni un être alambiqué fait pour notre tourment, ni un travers de l'imagination qui ne repose que sur le voile de la vanité. Il sera composé de tout ce qui peut remplir délicieusement la capacité entière de notre ame, de tout ce que le plaisir a de plus délicat; l'amitié, de plus tendre; la confiance, de plus satisfaisant; l'estime, de plus flatteur.

Cette forme de l'amour rendra l'état du mariage plus fixe, plus honorable, & remédiera par conséquent aux inconvéniens qui rejaillissent sur la société du mépris & de l'instabilité de cet état. Il est naturel de s'attacher à l'objet de son estime, & un attachement pareil ne peut être ridicule. L'union d'un homme de mérite & d'un être frivole est toujours monstrueuse & peu durable. Des qualités si opposées, & dont les parties intéressées font réciproquement peu de cas, n'inspirent que du dégoût; ou si la beauté arrache quelque goût passager, il ne peut

exister qu'un moment. Mais quelle société que celle où chaque instant fournit de nouvelles raisons de s'applaudir de son choix , où la gloire & l'approbation du public réfléchit continuellement sur deux personnes fortunées , qui se sont données à vie , où tous les desirs sont satisfaits sans cesse , & où l'Amour de la distinction n'a rien à chercher d'étranger à cette société ? Il restera peu à faire au législateur pour tourner le mariage au bien public , & pour le multiplier comme l'exige la population. .





D I F F É R E N C E

E N T R E

L' A M O U R

E T

LA RECONNOISSANCE.

LA générosité, sagement appliquée, supplée à tous les autres avantages extérieurs : elle procure tout, excepté l'amour de ceux que l'on oblige. On lui donnera de l'estime & tous les témoignages d'une affection réelle ; mais le sentiment actuel de l'amour est la production libre de l'esprit : la générosité ne peut l'acheter, les récompenses ne peuvent l'accroître, la libéralité ne peut le rendre durable. Cette même personne que vous avez obligée, n'est pas en état de contraindre son cœur languissant jusqu'à

le fixer sur l'objet qu'il devoit aimer, & mêler de la passion à sa gratitude.

Le partage d'une fortune, des faveurs essentielles peuvent inspirer du zèle pour le bienfaiteur, & graver dans une ame reconnoissante les sentimens de ses obligations : Voilà la gratitude, & la simple gratitude est tout ce qu'un cœur vrai peut donner à la bienfaisance. Mais la Reconnoissance & l'Amour sont des sensations presque contradictoires : l'Amour est souvent une passion involontaire, qui éclate sans notre aveu & quelquefois sans estime préalable. On aime des gens sans savoir pourquoi ; notre tendresse entre naturellement dans tous leurs intérêts ; nous pallions leurs défauts avec la même indulgence, & nous approuvons leurs vertus avec les mêmes transports que nous donnons à notre propre caractère. Tant que cette fièvre subsiste, elle nous plaît, elle fait nos délices, & nous ne l'abandonnons pas sans efforts. Amour pour amour, voilà tout le salaire qui fait l'objet de notre attente ou de nos desirs.

La gratitude, au contraire, ne tombe jamais que sur ceux qui ont d'abord entrepris de l'exciter : nous le considérons comme une dette, & c'est un fardeau jusqu'à ce qu'on ait reconnu l'obligation. Toute démonstration de gratitude est une circonstance humiliante, & il en est qui s'exposent avec plaisir à

toutes les moitifications de ce genre , en publiant les bienfaits qu'ils ont reçus , parce qu'ils s'imaginent que par-là ils invalident la dette à certains égards.

C'est pourquoi l'Amour est l'affection du cœur la plus facile & la plus agréable : la Reconnoissance est la plus humiliante. Nous ne pensons jamais à cet homme que nous aimons , sans triompher de notre choix ; au lieu que celui qui nous a liés seulement par des bienfaits , ne se présente pour l'ordinaire à notre esprit que comme un personnage fâcheux à qui nous avons vendu notre liberté. Aussi l'Amour & la Reconnoissance ne se trouvent guère dans le même cœur sans s'affoiblir mutuellement : il est aisé de donner l'un ou l'autre de ces sentimens à ceux que nous pratiquons ; mais il n'est pas possible de les réunir. En nous efforçant de les étendre , nous les diminuons : l'ame fait , pour ainsi dire , banqueroute par le trop grand fardeau de ses dettes : de nouveaux bienfaits ne font que réduire l'espérance de nous acquitter , & ferment toutes les avenues qui menent à la tendresse.

Ainsi , dans toutes nos liaisons avec la société , il est non-seulement généreux , mais encore sage de paroître insensible au prix de nos faveurs , & de les conférer de manière que le devoir de la reconnoissance semble aussi foible qu'il est possible : il faut surprendre l'Amour par stratagêmes , & non à force

ouverte. Paroiffons ignorer que nous obligeons ; que le cœur nous accorde ou nous refuse librement fes affections : car la contrainte peut , à la vérité , inspirer plus de reconnoiffance ; mais elle produira certainement le dégoût.

Si nous n'aspérons qu'à exciter la Reconnoiffance, il ne faut pas beaucoup d'art pour cela : une grace exige d'être reconnue , & nous fommes autorifés à réclamer nos droits. Mais il feroit alors plus prudent d'y renoncer & de prendre en échange un fentiment plus flatteur , s'il eft poffible. On ne tire guère d'avantages des proteftations réitérées de reconnoiffance ; mais elles coûtent beaucoup à celui de qui on les arrache : le créancier ne profite pas , & le débiteur ne paie qu'avec répugnance.

Il vaut donc mieux , convenons-en , avoir en ce monde des amis que des protégés reconnoiffans ; & comme l'amour & l'amitié font plus volontaires , ces deux engagements offrent un tribut plus durable que la reconnoiffance extorquée. Comme nous fouffrons avec peine le poids des grandes obligations , la gratitude une fois rejettée ne revient plus : le cœur qui eft affez bas pour condamner une démarche qui l'humilie , au lieu de fentir quelque trouble dans cette circonftance , triomphe de ce qu'il redevient libre , & s'applaudit en quelque forte de fa lâcheté.

La situation des amis mécontens est bien différente; leur séparation les agite réciproquement. Semblables à cet être divisé, célèbre dans la fable, leurs ames qui sympatisent, soupirent encore après leur première union, leurs joies sont imparfaites, leurs instans les plus agréables sont mêlés d'amertume : l'un & l'autre cherchent les moindres prétextes pour en venir à des éclaircissens qu'ils desirent; la plus légère démonstration, le plus petit événement les réconcilient. Mais au lieu d'insister sur cette morale, je vais en adoucir l'austérité par un conte qui en développera entièrement l'esprit.

Un joueur de violon & sa femme, qui avoient vécu, comme il arrive dans la plupart des familles, tantôt bons amis & tantôt moins bien, se chamaillèrent un jour, & la dispute se soutenoit de part & d'autre avec une chaleur convenable. La femme étoit bien sûre d'avoir raison, & le mari étoit résolu de ne pas céder. Que faire en pareil cas? La querelle ne fit que s'aigrir par les explications, & enfin ils portèrent la fureur jusqu'à s'engager par serment de ne jamais plus dormir dans le même lit. C'étoit le vœu le plus imprudent qu'on puisse imaginer, car dans le fond ils étoient toujours amis, & d'ailleurs il n'y avoit qu'un lit dans toute la maison. Cependant ils étoient déterminés à tenir parole, & en conséquence ils postèrent la nuit l'étui

de violon entre eux pour rompre tout commerce. Cette bouderie dura trois semaines, & la fatale barrière les séparoit toujours. Dans cet intervalle néanmoins ils se repentoient cordialement d'avoir juré ; leur ressentiment étoit à bout, & l'amour revenoit : ils auroient bien voulu que la fâcheuse machine ne s'opposât pas davantage à leur réunion, mais ils avoient tous deux trop de cœur pour commencer. Une nuit qu'ils étoient éveillés, & qu'ils frémissoient à côté de l'obstacle maudit qui les croisoit, le mari vint à éternuer : Dieu vous bénisse, dit la femme, selon la politesse ordinaire. Dites-vous cela de bon cœur ? répliqua l'époux. Oui, en conscience, mon pauvre Nicolas, s'écria celle-ci, je le dis de tout mon cœur. Si cela est, continua Nicolas, nous ferons donc aussi bien d'ôter l'étui du violon.





L E

P E T I T - M A I T R E

CONFUS ET RENVOYÉ.

ANECDOTE LANGUEDOCIENNE.

LE beau sexe en Languedoc a naturellement de l'esprit & de l'enjouement , & pour peu que ces qualités soient cultivées par une bonne éducation , on trouve dans les femmes de cette province une grande vivacité soutenue d'une sagesse à l'épreuve de toutes les ruses de la galanterie.

Cidalise , c'est le nom que nous donnerons à la belle qui est l'héroïne de cette histoire , Cidalise issue d'une famille illustre , devint l'unique héritière d'un bien considérable. Comme elle a beaucoup de discernement , elle a préféré un homme de sa qualité & de mérite , mais sans fortune , à un nombre d'autres très-riches. Elle l'a épousé , lui a acheté une charge considérable qui l'a mis au niveau des

premiers de cette province. Philandre, c'est ainsi que nous appellerons ce jeune gentilhomme, ayant le cœur noble, quoique d'ailleurs un peu volage, vécut avec Cidalise dans une grande union pendant quelque tems ; mais à-peine un an fut-il écoulé, qu'il se laissa emporter à son penchant ; de sorte qu'il donna une rivale à son épouse.

Mais auparavant que d'entrer dans les circonstances de l'infidélité de Philandre, il est bon de vous prévenir que cette jeune dame, aussi vertueuse qu'aimable, mais encore plus enjouée, demanda à son époux d'un ton badin, environ quinze jours après les noccs, s'il lui feroit aussi fidele qu'elle avoit résolu de l'être ? Cela n'est pas égal lui répondit Philandre qui entendoit raillerie : Non, il n'est pas juste qu'un homme borne sa tendresse à sa femme, mais une femme doit borner la sienne à son mari. Ils plaifantèrent long-tems, & pendant quelques jours, sur ce sujet ; ensuite ils conclurent une convention assez singulière, favoir : qu'ils s'entr'aimeroient tant que leur amour dureroit, & en même tems ils s'obligèrent à faire succéder à l'amour, l'estime, l'amitié, les égards ; en un mot, tout ce que promettent des époux après quelques mois de mariage, lorsqu'ils sont prêts de se haïr. Outre cela, ils se promirent une sincérité sans réserve, une confiance mutuelle & si exacte, qu'ils

ne se cacheroient aucun de leurs sentimens, sans excepter leurs infidélités si le cas arrivoit, c'est-à-dire, à l'égard du mari seul; car la femme, solidement vertueuse, promit de bonne-foi que ne pouvant répondre de la durée de son amour, elle répondoit du moins de la durée de son indifférence.

L'époux, d'aussi bonne-foi que sa tendre moitié, avoua qu'il n'en pouvoit promettre autant; & elle, plus raisonnable à cet égard qu'on ne pourroit se l'imaginer, n'exigea de lui qu'une seule chose. C'est le moins que vous puissiez faire pour moi, lui dit-elle, quand votre amour cessera, que de m'estimer assez pour me confier vos secrets; & je vous déclare que si vous me cachez jamais les moindres circonstances de vos aventures, je me tiens en conscience relevée du serment de fidélité que je vous ai fait & que je vous fais encore à présent. L'époux trouva cette menace très-équitable, & après avoir juré qu'il n'aimeroit qu'elle, il lui protesta que, si par malheur il devenoit parjure, il n'auroit point d'autre confidente que son épouse.

Telles furent leurs conventions, mais verbales, car ils n'avoient pas imaginé de les faire insérer dans leur contrat de mariage. Quelques mois de fidélité s'écoulèrent entre ces deux époux; mais celle du mari ne put résister long-tems aux

agrémens de certaine voisine , femme de peu de mérite , à sa beauté près. Le mari de celle-ci étoit si brutal , qu'il méritoit bien une femme coquette , & il possédoit effectivement ce trésor. Cette voisine ne put refuser au jeune marié une partie de campagne : Il ne s'agissoit pourtant que d'un soupé ; car ils étoient tous les deux mariés ; ainsi je n'ai garde d'entrer dans le secret de ce tête-à-tête. Quoi qu'il en soit , Philandre n'eut pas le courage de confier à sa femme cette nouvelle inclination : voici comme elle en fut instruite.

Un jeune fat , beau de visage , droit & guindé ; vrai petit-maître , & qui par-conséquent se croyoit très-sûr de plaire , se mit dans la tête qu'il étoit aimé de Cidalise , quoiqu'elle lui eût juré cent fois qu'il n'en étoit rien. Il commençoit à l'importuner ; tant qu'elle lui donna son congé d'une manière même assez brusque ; mais il ne voulut point l'accepter ni le prendre , parce que , lui disoit-il , cette vertu qui s'oppose à mon bonheur , doit céder à une raison sans réplique : c'est que votre mari vous trompe.

Cidalise lui en demanda des preuves convaincantes , moyennant quoi elle lui promit ce qu'elle n'avoit nulle envie de lui accorder. Pendant que ce jeune étourdi alléguoit des raisons & des preuves qu'il croyoit devoir la convaincre , un laquais de

cette voisine vint apporter une lettre à Philandre qui étoit parti dès le grand matin pour sa maison de campagne. Dès que Cidalife, qui connoissoit les livrées de cette dame, apperçut le laquais, elle lui détacha un des siens qui le gagna : deux beaux louis d'or firent tomber la lettre des mains du porteur, & on lui en promit deux autres pour aller dire à sa maîtresse qu'il avoit remis secrètement la lettre entre les mains de Philandre. Cela étoit nécessaire pour exécuter l'idée que cette lettre fit naître à Cidalife offensée. Entr'autres particularités voici ce que renfermoit cette lettre : « Mon cher, . . . » nous ne pouvons pas aller ce soir à la maison » de M. . . . Je vous prie de remettre le soupé à » demain au soir. »

Il y avoit encore dans cette missive bien d'autres traits sans équivoque, qui persuadèrent à Cidalife qu'elle avoit sa voisine pour rivale essentielle. Cette lettre enveloppoit aussi un billet qui ordonnoit au concierge qui devoit préparer le soupé à la maison de campagne, de laisser entrer trois dames & un homme. La dame voisine avoit renvoyé le billet à son amant afin d'en changer la date ; car ce repas mystérieux avoit été ordonné par un tiers dans une maison d'emprunt, & Philandre ne devoit s'y rendre que très-tard, au retour de son voyage.

Ces deux billets furent suffisans pour faire naître

à Cidalise que l'on vouloit tromper, l'idée dont on va voir la suite. Cette aimable personne qui, comme je l'ai dit, étoit fort joviale & avoit un esprit très-enjoué, pria deux de ses bonnes amies de venir avec elle à la campagne, & de vouloir bien l'y accompagner pour manger le soupé préparé aux dépens de son mari. Le jeune petit-maître arriva tout à-propos pour faire le quatrième porté par le billet. Enfin, dit-elle à ce fat lorsqu'elle le vit entrer, enfin vous m'avez persuadée, & je conviens qu'il est juste que celui qui m'a fait connoître l'infidélité de mon époux, m'aide à m'en venger : montez, ajouta-t-elle d'un ton amical, montez en carosse avec nous, je veux vous donner à soupé à la campagne.

Que l'on juge ici quelle fut la vanité du petit-maître, & combien il fut enorgueilli; car il étoit plus vain qu'amoureux, & vantoit sa bonne fortune auprès des dames : de sorte qu'il fut ravi d'avoir les deux autres femmes pour témoins de sa nouvelle conquête. Ils arrivèrent enfin tous quatre à la maison de campagne, où notre fat fut encore plus charmé de la fête magnifique & galante qu'il crut préparée exprès pour lui. Le concierge les reçut d'après le billet qui étoit de la main de celui qui avoit ordonné le festin.

Les dames usèrent de cette maison avec tant de

liberté, que le concierge n'eut aucun soupçon de son erreur, & qu'il y fut confirmé par leur ai ance & leur facilité à lui donner des ordres. Cidalise ordonna que l'on servît le soupé en attendant son époux, qui, presqu'à l'instant que ces dames se mettoient à table, arriva avec l'impatience d'un amant qui croit être attendu par sa maîtresse. Le concierge lui dit à son arrivée que les trois dames & son ami étoient à table, & qu'elles avoient fait servir malgré lui, qui vouloit qu'on l'attendît; mais Philandre, bien loin d'être fâché de cette espece d'impolitesse, fut au contraire charmé de ce que sa maîtresse en ufoit si librement, & cette liberté lui parut de si bon augure pour ses desirs, qu'il ne fit qu'un saut de la cour dans la salle : il courut enfin avec tant d'alégresse & de précipitation, qu'il se vit au milieu des trois dames avant de s'être apperçu qu'elles n'étoient point celles qu'il croyoit y trouver. Quelle surprise fut la sienne ! Il resta immobile dans un fauteuil sur lequel Cidalise le fit tomber auprès d'elle, pendant que ses deux autres amies retenoient sur un autre siege le petit homme à bonnes-fortunes, qui s'étoit mis en devoir de fuir à l'arrivée du mari.

On doit juger lequel fut le plus étourdi, de l'époux ou du galant : mettez-vous à la place de l'un & de l'autre, & décidez. Quand les dames

eurent terminé leurs éclats de rire , Cidalife rompit le silence la première. « Vous avez manqué à vos » engagements , ainfi qu'à nos conventions , dit- » elle à fon époux déconcerté : il ne tient pas à » monfieur que je n'exécute les miennes , & que » je ne vous paie de même monnoie. Vous m'a- » vez fait un myftère de vos nouvelles amours , » & fi monfieur n'avoit eu la bonté de m'en a- » vertir , vous feriez ici bien plus à votre aife que » vous n'y êtes. Ce feroit pourtant dommage » qu'une fête fi galamment préparée fe paflât trif- » tement ; vous avez ici deux partis à prendre , » optez : l'un , c'eft de nous laiffer avec monfieur » dans la joie , que vous troubleriez à coup sûr » par l'humeur où je vous vois ; l'autre parti , » c'eft de refter gaiement avec nous , en chaffant » d'ici celui que je n'y ai amené que pour le con- » fondre. »

Cette alternative fut propofée à Philandre d'un ton fi dégagé & d'une manière fi enjouée , fi douce & fi naturelle , que loin de foupçonner la vertu de fon époufe , il fut pénétré de regrets , & que toute fa tendrefle fe réveilla pour elle. Dès ce moment la honte & la confufion retombèrent fur le petit fat , que l'on reconduifit en le bernant , jufqu'à la porte de la maifon : & Philandre , qui étoit un homme très-à craindre pour lui , lui or-

donna , sous peine d'une volée de coups de canne s'il y manquoit , d'exercer son emploi de donneur d'avis , en allant de ce pas avertir la dame coquette, sa voisine , qu'il la prioit de ne plus compter sur lui. Cette commission lui fut donnée avec des menaces si sérieuses & si emportées , que le jeune étourdi s'en retourna toute la nuit dans la ville de.... où on le fit suivre par un valet à cheval , qui promit & se chargea de lui faire accomplir exactement cette pénitence dont Cidalise ne voulut rien rabattre.

Cette dame estimable , ainsi débarrassée de cet importun , & se flattant d'avoir regagné du moins pour un tems le cœur de son époux , lui fit avouer à table qu'il n'avoit aucun regret de sa maîtresse. Le souper se passa avec tant de joie , que l'on peut dire avec justice que , comme il n'est chère que d'avaricieux , il n'est de bonne fête qu'entre des époux sincèrement réconciliés.

Une femme d'honneur peut avouer sans honte
 Les surprises des sens que la raison surmonte :
 Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu ,
 Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.





VIEILLES PENSÉES

E T

R É F L E X I O N S

S U R

L' A M O U R ,

Ouvrage traduit du Gothique, pour l'instruction des Welches modernes.



L'AMOUR est le plus grand de tous les vainqueurs, celui auquel on se rend toujours de bonne grace, & qui fait mieux prendre les hommes par ce qui peut leur faire plaisir. Il change de toutes les formes dont il a besoin pour les gagner ou les soumettre. Ses souplesses & ses transformations sont infinies : il se fait voir aux uns par la volupté; aux

autres, par les richesses; & à d'autres seulement par les soins & l'occupation que donne une intrigue. Il se montre aux sages sous le masque & la figure de la vertu. Là, il s'entretient par les mêmes voies qu'il s'insinue, par les commerces de piété & les liaisons saintes; & c'est souvent sous des noms & des apparences si spécieuses, qu'il joue des rôles honteux qui déshonorent la vertu, & qui coûtent des larmes & de grandes austérités aux gens de bien.

Il est & il s'insinue par tous les contraires; par la douceur & par la fierté; par les mauvais traitemens & par les faveurs; par l'air modeste & par la coquetterie; par la débauche & par la vertu. Ce qui paroît lui être opposé est quelquefois lui; de-là vient qu'il sympathise avec quelques mouvemens de haine, & qu'il est quelquefois lui-même sans se connoître.

Ses inconstances comme ses attachemens ne peuvent se représenter. Il va, il vient, il se montre, il disparoît: toujours dans l'inquiétude & le mouvement, c'est l'agitation qui le fait vivre. Il s'accommode néanmoins du repos, pourvu qu'il ne soit pas de longue durée, du plaisir & de la douleur, de la jouissance & de la privation, des richesses & de l'indigence, de la laideur & de la beauté: il naît de tout, il naît de rien. Il vient

& il finit de lui-même, fans que l'on puisse donner aucune autre raison de sa naissance & de sa durée, que son caprice.

C'est dans l'ame, une passion de régner; dans l'esprit, une sympathie d'humeurs; dans le corps, un penchant naturel à la conservation de son espece; & dans les manières, une étude mystérieuse & concertée de complaisances & de soumissions qui aboutissent toutes par différentes voies à se rendre heureux, & à jouir de ce que l'on aime.

Egayons un peu notre style; la matière le permet & l'exige peut-être, car l'amour est pour un homme de sang-froid une chose très-réjouissante, mais il ne faut pas qu'il soit un des acteurs. Cette circonstance m'a souvent empêché d'en faire des railleries. Pour en railler de bonne grace, il faut le regarder en autrui & dans les sujets étrangers: Essayons.

En amour, les uns donnent, les autres reçoivent & les autres refusent; les uns rient, les autres pleurent; ceux-ci trompent, & ceux-là se flattent; les autres se disent des injures. Les uns courent, les autres sont courus; l'un attaque, l'autre se défend; celui-ci résiste, & l'autre presse, & si fort qu'il gagne enfin le dessus, & puis il disparoît.

L'on voit quelquefois jouer en un quart-d'heure toute cette comédie à un seul homme; mais il faut

que ce soit un habile comédien. Ceux qui ne vont pas si vite donnent plus de plaisirs aux spectateurs; mais ils y perdent assez souvent de grandes fortunes. D'autres, au contraire, reculent pour vouloir trop avancer; & il y en a de si emportés au commencement d'une intrigue, qu'ils perdent haleine à moitié chemin, & qu'ils manquent de force pour conclure.

Que dire de toutes ces différentes situations? Un homme qui mene bien une intrigue d'amour est un Prothée; il change de tant de figures, & en si peu de tems, que l'on ne fait dire laquelle lui est naturellement propre: les femmes doivent s'accuser de ne pouvoir la démêler, elles veulent par-tout de l'extraordinaire, & l'extraordinaire n'est pas toujours possible; il est encore moins dangereux de les tromper, que de rester au-dessous de leur goût.

Si quelqu'un se trouvoit n'avoir pas remarqué les grimaces de deux amans qui se sont donné rendez-vous, & qui se trouvent ce jour-là engagés dans une société à laquelle ils ont intérêt de cacher leurs sentimens; qu'il m'écoute, je vais les peindre. Le dernier qui entre ne manque jamais d'être décontenancé par l'assemblée qu'il rencontre. Il apperçoit celle qu'il aime, il n'ose la regarder en face, ni jeter les yeux de son côté; il en détourne la vue, ne la voit que du coin de l'œil, & se place d'une

manière oblique & contre le jour. La compagnie lui a ôté cet air gai avec lequel il étoit venu ; il s'efforce de le reprendre , gagne sur lui de parler , se mêle à la conversation , parle un certain tems , & devient muet l'instant d'après. Le voilà qui rêve , qui soupire , qui trépigne des pieds , & qui oublie qu'on le remarque. S'il se leve , c'est pour sortir en pestant contre l'assemblée , qui n'y fait que faire , & quelquefois contre sa maîtresse même , qui en fait autant de son côté. Le chagrin le prend , il sort , s'enferme , se couche sans manger , & ne dort point de toute la nuit , ou il s'éveille si matin , que c'est la faim plutôt que l'amour qui le réveille.

Il en est tout le contraire quand les amans ne sont pas tout-à-fait d'accord , & que les déclarations ne sont pas faites de part & d'autre. Celui qui veut plaire se placé en face de l'autre , cherche ses yeux , lui fait des mines , applaudit à tout ce qu'elle dit , loue sans cesse , & souvent sans raison , trouve que le jour baisse vite , ne sort que le dernier en regardant le seuil de la porte.

Si les deux premiers amans se retrouvent une autre fois en liberté de se dire tout ce qu'ils pensent , les injures commencent la conversation , qui finit par les baisers. Les protestations de tendresse & de fidélité succèdent aux noms d'ingrate & de perfide : l'on se broille & l'on se raccommode sur

un rien ; & de tout ce manège il n'y a que les raccommodemens qui plaisent & qui valent quelque chose.

Mais aujourd'hui l'on ne voit plus guère que les personnes d'une extrême jeunesse & sans expérience qui traitent l'amour avec tant de méthode : & si encore la plupart sont bien gâtés. Les novices ne mangeroient ni ne reposeroient que leurs maîtresses ne les eussent bien reçus ; & si le malheur vouloit qu'ils ne pussent se raccommoder avec elles, & leur parler avant la nuit, ils iroient la passer à se plaindre & à s'enrhumer sous leurs fenêtres : ces novices-là portent un vieux cœur dans un jeune corps.

Les gens du beau monde vivent plus commodément ; ils ne font l'amour ni pour mourir de faim, ni pour s'épuiser le cerveau, ni pour se morfondre. Ils en parlent brusquement comme ils le sentent, le cultivent autant qu'il leur fait plaisir ; & bien reçus ou mal traités, ils rient, boivent, mangent, dorment comme à l'ordinaire, & le plantent là dès qu'il les fatigue. Le corps & le cœur de ces gens-là, tout est à la mode.

J'ai cependant vu deux amans après s'être brouillés, très-embarrassés de leur contenance, sans un troisième qui avoit l'honnêteté de leur épargner la fausse honte des premiers, par un raccommodement qu'ils souhaitoient l'un & l'autre. J'en ai vu d'autres

qui n'attendoient que le moment d'être seuls, pour conclure de ne se revoir de leur vie.

Mais ne rions point des entremetteurs, j'en aurois besoin d'un bon ; le meilleur m'a manqué ; c'est d'avoir été aimé aussi sincèrement que j'aimois. Qu'y faire? . . . M'en consoler par un changement dont on me donne l'exemple.

L'amour fait lui seul ce que les entremetteurs font & ce qu'ils ne sauront jamais faire ; il donne aux amans brouillés le goût du raccommodement & l'envie de se revoir. Il les rapproche & les justifie ; ils ne fuient plus qu'en se rapprochant, & ne se rapprochent que pour s'aimer davantage. Il ne tient pas toujours à l'amour que cela ne soit ainsi ; mais tant d'autres intérêts se mêlent à ceux de l'amour, qu'un pauvre homme est tout surpris de voir que pour une passion il a souvent à répondre à cinq ou six autres.

Comme les intérêts des deux sexes sont opposés, quoique leurs inclinations soient souvent les mêmes, celui qui recule n'est pas toujours celui qui en a le plus d'envie ; & tel pour se faire cajoler en fait le semblant, qui seroit au désespoir qu'on l'initât, & qu'on n'eût pas l'honnêteté de le tromper : aussi est-on d'accord sur les conventions. Les femmes ont choisi le parti de se défendre, & laissé aux hommes celui de les attaquer ; ils auroient peut-être

trop résisté s'ils s'étoient défendus. Elles favent mieux quand elles doivent se rendre; si quelquefois elles s'y trompent, elles ont par provision de leur côté, un prétexte & des plaisirs.

Combien de gens croient devoir à leur mérite & à leurs empressements, les faveurs qu'ils reçoivent des femmes, pendant qu'elles se servent habilement de leurs soins pour leur dérober la connoissance de leur foiblesse ! Ainsi elles se procurent elles-mêmes avec quelque sorte de pudeur les plaisirs qu'elles veulent prendre. Les femmes dont les passions sont vives, laissent tout faire à l'amour-propre des hommes, quand elles se rendent : il prend toujours le soin de les justifier auprès d'eux & de les rendre moins coupables. Elles n'en viendroient pas si bien à bout avec toute l'adresse qu'elles ont à ménager leurs intérêts ; il est même avantageux pour elles que cela soit ainsi ; car si l'amour-propre des hommes les décrie en un sens, par la vanité qu'ils ont quelquefois de publier les faveurs qu'ils en reçoivent, il les dédommage considérablement en ce qu'il leur cache une partie de leur foiblesse. De quoi peuvent donc tant se flatter les indiscrets, si la nature a donné aux uns & aux autres le même penchant à l'amour ? Seroit-ce de ce qu'ils sont préférés ? Ne fait-on pas que l'amour est bizarre, & que les passions ont des momens où il

est presque impossible de leur résister ? Qu'un homme plutôt qu'un autre en profite, cela est heureux, & non pas glorieux. Tout bien examiné, nous trouverons, quand il nous plaira, que nous sommes encore la dupe des femmes dans les faveurs même qu'elles nous accordent.

Je devois mieux finir ou n'avoir rien dit. J'apperçois une troupe de femmes & de petits-mâtres qui viennent à moi me demander raison, celles-là, de la foiblesse que je leur attribue, ceux-ci, de la préférence que je leur enleve. Que répondre pour les accorder & me tirer d'embarras ? Les femmes donnent à l'amour & au mérite, aux colifichets & aux poupées : je ne fais rien de plus. Que chacun prenne là ce qui lui convient, & me laisse en repos.

Je voudrois qu'une sincère estime précédât toujours l'amour, & que cette estime eût son fondement dans le mérite & les bonnes qualités que l'on se connoîtroit l'un à l'autre ; que l'amour se bornât à chercher les occasions de s'obliger & de se procurer du plaisir, & qu'on ne songeât au mariage que pour être plus à portée de les trouver ; qu'alors les faveurs & les caresses fussent encore moins des marques d'amour, qu'une preuve que l'on est l'un à l'autre sans réserve : Voilà l'idée que je me fais du véritable amour ; mais de cet amour qui

n'existe plus qu'en idée, avec l'amour des personnes du siècle présent, quelle différence ! Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits ; tout le monde en parle & personne n'en a vu.

Corine, quoique dans la compagnie d'un de ses amans, fuit des yeux, avec une contenance triste, un homme qui passe, & qui l'a fort aimée ; elle tombe en syncope dès qu'elle le perd de vue. Se repentiroit-elle de lui avoir donné lieu de s'éloigner, & seroit-ce une preuve d'amour bien constant, que sa mélancolie ? La plupart des femmes qui tombent dans cet état, regrettent moins l'amant qu'elles n'ont plus, que la perte d'un homme de moins qui les aimoit. Tout est coquetterie chez les coquettes, & encore plus pour qui les craint : au bout du compte notre tempérament seul décide de nos passions & de notre goût. En amour, quand on n'a point de rival, on se fait des peines imaginaires qui nuisent & fatiguent davantage.

On peut aimer assez fortement une femme, par les bonnes qualités qu'on lui connoît, pour ne pouvoir la quitter malgré son ingratitude & les autres défauts que l'on découvre en elle.

L'indifférence, qui est de tous les états le plus insultant pour une femme que l'on a aimée, est souvent l'ouvrage de l'amour même. L'on a quel-

quefois tant aimé, qu'il ne reste rien dans le cœur pour aimer encore.

Les novices dans l'art d'aimer ne savent ni ménager leurs intérêts, ni connoître ce qui est à leur avantage. Un caprice prémédité, un mot échappé avec dessein, une froideur affectée, tombent sans qu'ils en profitent. Un rien les effraye & les met aux champs; il faut long-tems les mener par la lisière pour ne les point perdre. Quand ils commencent à marcher seuls, & qu'ils ont pris des forces, ils vont si loin qu'on ne peut les appercevoir & qu'ils n'en reviennent plus.

D'autres, au contraire, ont si bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils se croient aimés de toutes celles qu'ils voient, & de celles mêmes qu'ils n'ont jamais vues. Une fille a beau leur rompre en visière, les fuir, les maltraiter, se rire d'eux, & leur marquer de l'indifférence, ne s'apercevoir ni quand ils entrent ni quand ils sortent; tout leur est égal & leur semble une preuve d'amour. Aussi ingénieux à bien interpréter ce qui est contre eux, qu'accoutumés à exagérer les moindres honnêtetés qu'on leur fait, ils ne croient ni aux cruelles, ni aux mauvais traitemens; ils n'en ont point vues, ou ils ne font point faits pour eux. Vrais amans d'eux-mêmes, ils s'aiment seuls, & n'ont point de rivaux. Il est également dangereux aux femmes & aux filles de les

voir & de ne les point voir , de leur parler & de ne leur rien dire. Leur étoile doit les rendre ce qu'ils ne font pas , ce qu'ils ne fauroient espérer de devenir , & ce qu'ils deviennent à la fin.

Un homme qui a beaucoup aimé , & plus qu'il ne devoit , est celui qui ne fauroit croire de celle qu'il a aimée, le mal qu'elle lui a fait , & qui haït même ceux qui l'en informent; mais il faut l'avouer , il y a de si belles passions, qu'elles excusent toutes les folies qu'elles font faire.

On ne doit point jurer d'être fidele à certaines douleurs; il n'y a point de sermens qui fassent plus de parjures. Quelque affligé que l'on soit dans les premiers instans d'une disgrâce, le serment de n'en pas revenir, n'est que de bienséance; on s'en relève tôt ou tard. Cet état a ses privilèges comme la minorité, & la douleur a des perfides comme l'amour.

Les femmes ont tort de se plaindre que les hommes ne savent plus aimer, parce que l'on n'en voit plus mourir d'amour ou se poignarder. Je les prie de me dire quand un homme en devroit faire la folie. Sera - ce à la mort de sa maîtresse, ou quand elle le quitte pour un autre, ou lorsqu'elle est trop cruelle?

La mort d'une maîtresse remet un amant en liberté, son inconstance l'affranchit des devoirs de

l'amour; & s'il y avoit quelqu'un à poignarder, ce seroit assurément celui qui change : car quel mal a fait l'autre pour se tuer ? Il est plus naturel & plus équitable de punir le crime sur le coupable.

Un homme ne devra donc se tuer que lorsque sa maîtresse fera trop cruelle. J'avoue que les femmes qui se refusent absolument à toute la passion de leurs amans, peuvent quelquefois les mettre dans un si grand désespoir, qu'ils préfèrent la mort à une vie si fâcheuse; mais ce désespoir ne prend aux honnêtes gens que lorsqu'il n'y a plus lieu d'espérer; & il y a tout à espérer tant qu'elles vivent. Quand elles meurent, alors le desir meurt avec l'objet, l'on rentre dans son bon-sens, & l'on est quitte de mourir.

Après tout, un homme sincère, livré par choix à tous les mouvemens & aux délicatesses de son amour, est bien à plaindre. Quelles pertes ne fait-il pas ? Quels sacrifices, quels dévouemens de lui-même dans le tems où il est quelquefois de la plus grande conséquence pour lui de n'en point faire ! Combien de vertu, de générosité, de courage & de fermeté ne lui faut-il pas pour fournir aux soins de sa fortune & de son établissement, pour résister à la médisance & à l'envie, aux persécutions d'une famille & à ses propres craintes, aux froideurs, aux caprices, aux injustices mêmes d'une maîtresse

foible , irrésolue , souvent ingrate ! Son ingratitude est le plus grand de tous les maux. D'où je tire cette conséquence, que l'amour nous fait sentir toutes les passions l'une après l'autre ; & que si l'on a la force de résister à de véritables peines , les maux d'opinion , quoi qu'on en dise , doivent être les véritables maux , puisqu'une ingratitude souvent imaginaire dérouté un homme courageux & l'accable.

Je l'ai senti , & mon expérience m'a mis en droit de donner un conseil à tous ceux qui aiment. Ne sacrifiez rien à vos maîtresses ; ne vous brouillez pour elles , ni avec vos amis , ni avec vos protecteurs , & encore moins avec votre famille , d'où dépend quelquefois votre fortune , ou tout au moins un certain air riant qui vous tire de pair & vous met à couvert de mille disgraces qui peuvent vous travestir & vous donner un mauvais tour dans le monde. Aimez , mais ne quittez pas , comme l'on dit , le gros de l'arbre : il est dangereux d'avoir trop de générosité pour qui peut manquer de reconnoissance. Quand vous vous serez attiré bien des maux , que vous aurez souffert , patienté , sacrifié pour l'amour d'une maîtresse ; à son tour , elle vous sacrifiera à quelqu'autre , ou tout au moins à sa vanité ou à ses craintes. Je parle de vous , trop aimable Zéline , qui en avez usé de cette manière à mon

égard. Ne me fuyez plus, je ne me persuaderai pas que vous m'en aimiez davantage ; mes affaires se font raccommodées.

Il y a des filles qu'il faut étudier & apprendre par-cœur ; on y fait tous les jours de nouvelles découvertes : ce n'est pas une petite étude ni une science d'une heure. Un homme appliqué & qui ne se rebute point, peut en venir à bout & les entendre après quelque tems. Ce seroit trop de les deviner au premier abord ; on y perdrait le plaisir de la surprise & du spectacle. L'air, l'action, les regards, les manières, la physionomie, tout parle en elles ; mais c'est un langage abstrait, difficile, & qui donne le change : à tout cela il n'y a qu'une chose qui tienne, c'est de les épouser. Leur vie est une comédie régulière en trois actes, dont le premier se passe à se faire voir & à s'attacher un ou plusieurs hommes ; le second, à nouer une intrigue & à se marier ; le troisième, à faire enrager un mari & à s'en séparer.

Pourquoi dit-on qu'un sot en amour, persuade & va plus vite & plus loin qu'un homme d'esprit ? Ne seroit-ce pas que les femmes se défient naturellement de celui-ci, qui peut contrefaire le langage du cœur, & que se croyant toujours plus aimables & plus aimées qu'elles ne le sont, elles supposent au premier plus de sentimens qu'il n'en exprime ?

Certainement l'amour muet est celui qui ment le moins; mais, hasard pour hasard, j'aimerois mieux l'amour qui parle : du moins on a un prétexte pour se rendre. On s'entend dire de si jolies choses ! le moyen d'y résister ! Quelquefois elles ne sont pas vraies; mais qu'y faire ? On les croit telles, parce qu'on le souhaite. L'erreur a ses charmes ainsi que la vérité. Que seroit-ce de l'amour, s'il étoit toujours sincère ? Il est bon qu'il soit connu pour ce qu'il est, pour être moins dangereux. Quand on s'y trompe, on doit croire qu'il étoit nécessaire que l'on s'y trompât. La nature admet une infinité d'erreurs utiles au bonheur & aux plaisirs de notre vie.

La véritable constance en amour est celle qui tient contre le tems, l'indifférence & les faveurs; ces dernières ont plus enterré d'amours que les deux autres. Les hommes, pour rendre les femmes faciles, ont trouvé un moyen plus sûr & aussi puissant que l'amour. Ils ne se sont plus avisés de soupirer, dès qu'ils ont vu que l'or pouvoit couper court aux soupirs & à toutes les cérémonies que l'amour exige. Ils ont marchandé, & ils ont trouvé des faveurs à tous les prix. D'abord les femmes avoient surfait d'une si étrange façon, que personne n'étoit assez riche pour approcher d'elles; dans la suite elles en ont rabattu; alors les hommes, pour en

avoir à meilleur compte, ont mésoffert; quelques-unes même, sans garder tant de mesures, ont débité *gratis*.

C'est depuis ce tems-là que les hommes sont devenus hardis, entreprenans, & souvent heureux; de-là vient qu'avec très-peu, quelquefois même avec rien, ils sont pris au mot. C'est ce qui fait qu'il y a tant de petits amours d'aventure, qu'un même soleil voit naître & mourir.

Pour achever le portrait de ces femmes qui se livrent ainsi elles-mêmes en gros & en détail au public, la plupart sont aussi jalouses que si elles aimoient véritablement; &, à la honte de notre siècle & de nos mœurs, on court après elles avec plus de fureur qu'après celles qui ont de la vertu. Il faut l'avouer, l'or est l'écueil de tout le monde; c'est la pierre de touche de l'honneur, il en fait connoître le faux dans les hommes comme dans les femmes. Quelle idée enfin ne doit-on pas se faire du goût & du discernement des femmes dont je parle? Depuis qu'elles ont connu l'utile de l'amour, l'agréable sans lui ne peut plus rien faire auprès d'elles.

Rien ne me paroît plus insolent qu'un amant toujours content, ni si sot qu'une maîtresse toujours tendre. Il est bon de diversifier les choses, quand ce ne seroit que pour ne pas toujours parler le même

langage. Un amant qui se loue trop de sa maîtresse , fait soupçonner sa vertu quand il a du mérite. Une maîtresse trop tendre passe pour folle , & risque de faire un inconstant. L'amour admet plusieurs manières de se conserver ; les hommes se lassent d'entendre le même discours , ils ne veulent pas toujours être menés de la même main. De tems en tems une querelle , une petite absence , quelques jaloufies à la traverse , souvent des raccommodemens , font le plus grand bien du monde à l'amour ; toutes ces mines & ces grimaces ont plus entretenu de commerces que la fidélité & la bonne - foi : ce qui fait que la plupart des amans exagèrent de petits mécontentemens & de fausses douleurs , pour avoir de grands & de véritables plaisirs.

Les femmes usent la tendresse des hommes à les faire soupirer & à se résoudre. Elles les accusent d'ingratitude dans la fuite , & se plaignent d'eux quand elles se rendent : à qui en est la faute ? Ne protestent-ils pas chaque jour contre le tems qu'elles perdent ? Soit qu'elles en emploient trop à examiner si elles sont aimées , soit que le plaisir qu'elles y trouvent leur fasse oublier la reconnoissance qu'elles doivent , elles consomment en réflexions le meilleur tems , & laissent passer l'heure du berger. L'amour a ses accès comme la fièvre ; il faut prendre un amant dans ces instans-là , ou bien l'on n'y trouve

plus son compte. Mais le malheur veut que la nature ait disposé les choses de manière qu'une femme se voit presque toujours dans le fort de l'accès, lorsque l'amant en est dehors. De-là viennent les reproches qu'elle se fait d'aimer trop & de n'être jamais assez aimée; de-là, les injures, le nom d'ingrat & d'inconstant, les dégoûts & les repentirs qui les suivent: & si encore, malgré tout, il n'y a guère d'honnêtes femmes qui ne se lassent de leur métier.

L'estime est un grand acheminement à l'amour; mais l'amour n'est point toujours un sûr garant de l'estime. On peut aimer sans estimer ce que l'on aime; mais cet amour n'est pas de longue durée. L'on n'est guère aussi sans aimer ce que l'on estime une bonne fois, & l'on aime long-tems. Les grandes & véritables passions sont celles que nous ignorons souvent nous-mêmes au fond de notre cœur; mais il arrive que le tems, l'absence ou les engagements de l'objet que nous aimons, nous les découvrent.

Je demande lequel aime davantage, d'un homme qui est absolument aveugle sur tous les défauts de sa maîtresse, ou de celui qui les voit & qui ne peut s'empêcher de l'aimer. Celui qui les voit, les excuse certainement; ou bien, des défauts de sa maîtresse il se fait une si flatteuse compensation avec

ses bonnes qualités, qu'il la trouve toujours aimable. Celui qui ne les voit pas a aussi plus de mérite du côté de l'amour-propre de celle qu'il aime; il n'a point aussi à détruire en lui des sentimens dont l'impression pourroit le rendre inconstant. De ces deux amours, l'un me paroît plus sûr & plus à estimer; l'autre est plus flatteur & plus incertain. Le plus grand nombre des femmes s'en tiendroit au flatteur, & abandonneroit l'autre.

Une question délicate, difficile à décider pour un homme qui aime véritablement, est celle-ci : Y a-t-il plus de plaisir à aimer qu'à être aimé? Un amant délicat & reconnoissant seroit embarrassé de le dire. La plupart des femmes ressentent l'un & se laissent aller à l'autre.

Que l'on me permette encore une autre question : Quel est le plus surpris, de celui qui trouve sa maîtresse infidelle dans le tems qu'il s'en croit le plus aimé; ou de celui qui, sur le point de désespérer de l'être de sa vie, se trouve animé de la plus tendre de toutes les passions?

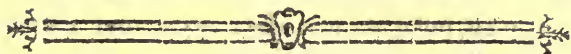
Ces deux états me paroissent également violens : il me semble néanmoins que l'amour-propre empêche bien que l'on ressente l'un autant que l'autre.

Il y a une sorte d'honneur fort importun à un certain âge; on a établi d'honnêtes voies pour s'en défaire, & ces voies sont de se marier. Les jeunes

filles & les habiles mères y songent de bonne heure; mais on ne trouve pas toujours fitôt un gendre ou un mari tel qu'on le veut : un pauvre cœur souffre & soupire pendant ce tems-là. Les filles qui s'ennuient d'attendre, *franchissent le bâton*, & se font des amusemens qui les décrient quand elles y ont trop de bonne-foi.

Mais puisque nous en sommes sur le mariage & les maris, voyons ce que nous en pourrons dire; la matière est ample, & l'on feroit plusieurs volumes si rien n'étoit omis : on ne fort pas aisément d'un sujet si fécond en incidens.





DU MARIAGE,

DE SES MOTIFS

ET

DE SES EFFETS.

UN homme d'une qualité distinguée étant dans l'opinion que l'amour est incompatible avec le mariage, a expliqué sa pensée dans les vers suivans :

Il n'est point d'amours sans desirs,

Il n'en est point sans espérance ;

C'est le prélude des plaisirs

Qu'on se fait d'une jouissance.

Sans un prélude si charmant

Il n'est point d'amour ni d'amans ;

Il n'est point d'amour qu'en idée.

Et celui qui trouva le premier le moyen

De réduire l'amour sous les loix d'hymenée,

A trouvé le secret de le réduire à rien.

F

Il n'est point de plus sûr moyen pour s'affranchir de l'esclavage de l'amour, que de se marier; mais le mariage est en même tems le plus faux de tous les sacrifices. Si l'on remarque avec attention tel homme qui se marie, ne diroit-on pas qu'il sacrifie publiquement une liberté qu'il fait état de rattrapper dans le tête-à-tête?

Qu'il y a de raisons qui déterminent au mariage! Mais se marier selon la raison, c'est toute autre chose, & ce qui est rare. La raison prête son nom à une infinité de mariages où elle n'a pas plus de part que le doge de Venise aux affaires de cette république; elle est même antipathique à quelques-uns, tant il s'y trouve d'extravagances.

Se marier par raison, selon le monde, c'est prendre une femme ou épouser un homme pour son bien; & quand il peut fournir à la vanité & à l'ambition, l'on s'engage à une infinité de dépenses que la raison n'ordonne pas & ne fait pas faire.

Parlez-moi des premiers jours d'un mariage pour la boinbance & les plaisirs; c'est à qui se manifesterà le plus généreux & le plus magnifique. Les deux époux n'expriment leur joie que par leur dépense: équipages, habits, présens, festins, promenades, rien ne coûte à qui mange le bien de ses créanciers. Est-on de la fête? on partage les plaisirs de la noce; & le lendemain, que la plus forte dot

ne fuffit quelquefois pas pour payer les créanciers, la noce eft finie.

- Se marier felon la raifon, c'eft toute autre chofe; c'eft fe choifir, avec difcernement & fans intérêt, une perfonne fage qui vous choiffiffe de même; mais la raifon fe mêle de fi peu de chofe dans le monde, que c'eft un hafard quand elle s'occupe à former une fociété où elle fouffre tant d'entorfes. Le moyen que cela n'arrive! on ne s'amufe pas à comprendre la différence d'une femme à une femme, ce n'eft plus le foin que des petites gens; on ne fonge qu'au plus & au moins de bien: voilà le feul & véritable efprit des mariages d'aujourd'hui, & comment fe gouvernent le grand monde & la bourgeoisie. On fe fent de l'inclination pour la fortune d'une femme, c'eft plus qu'il n'en faut pour la prendre.

Comme la plupart de ceux qui fe marient ne confultent pas la raifon en fe mariant, la raifon les laiffe faire. Ils la cherchent inutilement pendant le mariage, & ne la retrouvent fouvent que lorsque la mort ou quelque'autre affaire vient leur rendre le bon office de les féparer. Le mariage eft un ban pour la raifon, d'où la mort & les féparations feulemeut ont quelquefois le droit de la rappeler. Auffi ne voit-on guère que la nature prenne foin de raffembler deux perfonnes raifonnables & bien

afforties. Quand le mari est raisonnable, la femme l'emporte sur la raison ; & quand la raison est du côté de la femme, elle est si foible qu'elle est souvent battue par le mari.

Tel homme se marie parce que l'on se marie, tel autre parce qu'on veut le marier ; celui-ci parce qu'il ne fait que faire, celui-là parce qu'on veut qu'il fasse quelque chose, & qu'il ne fait faire que des enfans. Cet autre pour en avoir, épouse une femme qui lui en donne plus qu'il n'en veut ; celle-là épouse un homme pour mettre à couvert ceux qu'elle a eus.

L'un se marie pour rétablir ses affaires, & l'autre pour s'en donner. Telle qui se marie pour désobliger des collatéraux, prend sur elle les chagrins qu'elle veut leur faire, & elle épouse ordinairement un homme par un dépit qui lui dure toute la vie. Tout homme aussi qui prend une femme pour avoir du repos, s'ennuiera de se reposer, comme il s'est ennuyé d'agir ou d'être seul.

Le mariage est la fin de tout enchantement & de toute tranquillité. Il y a des gens qui en ont tant, qu'ils ont besoin de se marier pour trouver la vie plus courte. Il y en a d'autres à qui le mariage fait trouver la vie bien longue ; mais ceux-là vivent trop bien ou trop mal avec leurs femmes, & il est bon de varier les choses : car dans cet état même

c'est la diversité qui plaît. L'ennuyeuse chose que d'être toujours avec la même personne ! contraire l'une à l'autre , ou bien toujours de même avis , de même goût , de même humeur ; car cela est égal. Encore une fois , la vie un peu diversifiée est plus agréable , elle ennuie moins.

On peut dire en un sens que le mariage est la fin du travestissement & de la comédie que l'on a jouée avant que de se marier. Que de plaisirs disparaissent en un seul jour ! On s'en souvient , on se les raconte ; c'est tout ce qui en reste , & peut-être aussi ce qui rend la condition des gens mariés plus malheureuse.

L'amour dans un jeune-homme est une passion de bienfiance , quelquefois de nécessité , que l'âge autorise & fait excuser. Dans un vieillard, c'est une folie toujours inutile , que l'âge rend plus insupportable , & dont tout le monde condamne d'autant plus le ridicule , qu'il sied mal à une bouche où les dents commencent à être rares , de dire : Je vous aime. Les passions sont une bonne chose en elles-mêmes , & dans leur tems : elles ne sont à blâmer qu'hors de leur saison , & par l'usage que l'on en fait.

C'est souvent faire sa fortune aux dépens de son repos & de sa santé , que d'épouser un homme vieux , parce qu'il est riche. Imaginez-vous un

vieillard qui sue , qui touffe , qui crache , qui se mouche , qui renifle , qui put tout en vie , & qui est jaloux sans être propre à autre chose. Le beau ragôût pour une jeune femme ! Je vais, par ce tableau , dégoûter des vieillards , quantité de jeunes filles sans patrimoine. Mais il faut tout dire : Il y a des hommes de trente ans , qui sont tout aussi vieux , & assez souvent plus incommodes ; avec eux , il y a moins de ressources pour celles qui les épousent , elles ne peuvent espérer de devenir sitôt veuves.

Je voulus me mêler un jour de mettre bien ensemble un mari & une femme qui querelloient. Quelle entreprise ! dira-t-on peut-être ? J'avoue qu'elle étoit difficile ; aussi n'en vins-je pas à bout. Je commençai par m'établir juge entr'eux ; tantôt je prenois le parti de l'époux , tantôt celui de la femme , pour tâcher de les adoucir par cette alternative. Quelqu'un voyant que je ne gagnerois rien par ce ménagement , me dit : « Vous ne faites pas » bien de prendre les deux partis ; l'on ne doit » prendre que celui de la raison. Ah ! quel parti » prendroit-on ? lui dis-je ; il y en a si peu dans le » monde ! Il est bon de prendre les deux partis , » de peur qu'elle échappe. On les prendroit quel- » quefois tous deux , sans pouvoir la rencontrer » entre un mari & une femme , qui ont besoin

» d'un tiers pour bien vivre : mais un tiers est sou-
 » vent cause du désordre. »

En amour, combien est-on de tems à se dire que l'on ne s'aime point & qu'on ne veut plus se voir, avant que d'en venir effectivement là ? Dans le mariage, c'est tout le contraire ; on en vient là dès les premiers jours, & souvent sans le dire.

Il y a en amour, il faut l'avouer, sur-tout en fait d'établissement, de petites froideurs pardonnable, qui viennent moins du sujet que l'on aime, que des causes étrangères qui l'agitent. On peut être tourmenté de manière, par les uns & par les autres, que l'on ne sache plus soi-même ce que l'on fait.

On n'est détrompé de l'amour que dans le mariage. Dès qu'on en vient là, l'amour disparaît ; ce n'est plus son climat ni un lieu qui lui convienne. Il en est à-peu-près de l'amour que l'on voit apparaître encore après le premier mois du mariage, comme des voyageurs qui passent la ligne ; plusieurs y vont, peu en reviennent. Ceux qui sont assez robustes pour résister, sont infatigables & durent long-tems. L'amour est une erreur du cœur humain, mais aussi c'est la plus douce qu'il puisse ressentir ; il est toujours triste & cruel d'en être désabusé.

Où sont-ils ces connoisseurs, ces habiles physionomistes qui découvrent & savent distinguer le

caractère du cœur & de l'esprit, par les traits du visage ? qu'ils m'apprennent à quel coin est marquée une maîtresse, ou une femme fidelle qui tienne bon contre les tendresses, les assiduités & les présens.

Je ne fais si les hommes ne sont pas trompés avec les femmes, dans les plaisirs mêmes qu'ils s'en promettent davantage en les épousant. Les choses où il entre plus d'imagination que de solidité, ne sont pas faites pour être examinées de si près, & les plaisirs sont de cette nature; il ne faut les effleurer qu'en passant. Une possession aussi complète que le permet le mariage, affadit l'ame, & ne lui laisse rien à desirer. Elle fait d'ailleurs trop bien connoître les choses que la passion avoit fait envisager comme un grand bien; & cette connoissance gâte tout. D'elle naissent les dégoûts, les infidélités, les séparations publiques, les divorces secrets, les affronts que les hommes se font, & qu'ils savent si bien se rendre les uns aux autres.

En vérité, il faut être, de part & d'autre, bien hardi pour se marier comme on se marie. On ne songe qu'à ses affaires, & presque pas à la personne que l'on épouse; on ne la retrouve toujours que trop. On marchandé une femme comme une étoffe; elle est d'abord d'un grand prix, & puis on mécompte. On pousse l'enchère autant qu'il est possible;

on diminue d'un côté, de l'autre on augmente. Enfin, quand les prix sont réglés, & que la marchandise est livrée, tel qui croit avoir la pièce entière, trouve qu'on en a levé bien des échantillons.

Le dirai-je ? Lisimon jouit de sa femme comme les fleuristes jouissent de leur parterre & de leurs fleurs : l'art & la nature se joignent ensemble pour leur donner du plaisir; mais le plaisir qu'elles leur procurent, elles le donnent à tout le monde : je n'ajouterai rien à cette peinture. C'est être cruel en amitié que de tout dire; il y a des silences nécessaires. Ce n'est pas une faute d'avoir un secret pour ses amis, & ç'en est toujours une de leur apprendre des choses qui peuvent troubler le repos dont ils jouissent. Il y a moins de mérite de savoir parler & savoir se taire, que dans l'usage que l'on fait de ces deux maximes.

Pour une fille, être mariée, c'est être établie; pour un homme, c'est avoir une femme qui aide à son établissement ou qui le ruine. Un homme établi, c'est un homme en charge qui fait sa fortune ou qui exerce un emploi fixe; qui vit quelquefois seul dans son ménage, & qui est à la tête d'un nombreux domestique dont il est le maître. Les mères courent après les hommes établis pour marier leurs filles; & les garçons courent après

les femmes mariées ou après les veuves , pour s'établir.

Autrefois que les femmes n'enchérissoient pas sur le luxe & la vanité les unes des autres, on voyoit les hommes désintéressés en les épousant. On ne s'informoit point du bien qu'elles avoient, mais de leur sagesse & de leur vertu. Les belles filles, sans patrimoine, trouvoient alors un mari par leur beauté, & c'étoit la plus riche dot qu'elles pussent apporter aux hommes; ils en étoient plus jaloux que de leur bien. Le désintéressement de ceux-ci alloit même, en les épousant, jusqu'à craindre qu'elles ne fussent trop riches. Un poète de ce tems-là en a dit la raison de cette manière.

Femme riche n'est point ma femme :

Voulez-vous savoir pourquoi ?

C'est qu'au lieu d'être madame,

Elle seroit monsieur pour moi.

Aujourd'hui que tout est changé, que les femmes se font mises sur un pied à ruiner leurs maris par leurs dépenses, les hommes tiennent un autre langage; ils disent tous :

Femme riche fera ma femme,

Voulez-vous savoir pourquoi ?

C'est que pour fournir à madame ,
 Monsieur doit avoir de quoi.

Autrement le ménage va de travers : les amans viennent le peupler , & quelquefois ils y mettent la guerre par leur imprudence.

Si c'est pour paroître plus agréables aux yeux de leurs maris , que les femmes se décorent , ne leur plairoient-elles pas infiniment davantage avec des habits simples , & en ménageant le bien qu'ils leur amassent ? Il y a des maris qui pourroient enrichir leurs maîtresses avec les épargnes de leurs femmes , si celles-ci s'avisent d'en faire : mais presque toutes entendent trop bien leurs intérêts. La simplicité n'est pas de leur goût ; elles ne la croient pas avantageuse à leur beauté , parce qu'elles n'en ont pas assez pour la soutenir , & qu'elles veulent être regardées & considérées. Quand les charmes & les agrémens viennent à manquer , le luxe supplée à leur défaut , & il attire sur elles les yeux de tout le monde. Une semblable coquetterie n'est pas toujours sans conséquence , de sorte qu'il arrive quelquefois qu'un pauvre mari paie la noce que d'autres font ; & cela donne occasion à bien des guerres.

Rien n'est plus ordinaire aux filles & aux femmes que de s'imaginer qu'il leur seroit aisé de s'avancer & de faire leur fortune , si elles étoient à la place

de leurs amans ou de leurs maris. Elles leur font quantité de reproches dans cette idée , elles les tourmentent , les inquiètent & les mettent souvent hors d'état de s'avancer , par le chagrin qu'elles leur donnent , & le découragement qu'elles leur font naître.

Une femme qui se reproche de n'avoir point su profiter de sa jeunesse , fait quelquefois en elle-même de si beaux projets d'un second établissement , qu'elle fait déjà ce qu'elle aura de rente , qui feront ses parens , & ce qu'elle pourra mettre à un équipage qui lui manque. Ne craignez rien de ma discrétion , Dorine , je ne veux pas vous guérir de votre erreur. L'on fait dans la vie de si beaux songes , que c'est souvent perdre tout son bonheur que de s'appercevoir que ce sont des songes. Si je vous défabusois , vous m'appelleriez peut-être en jugement , comme fit autrefois ce fou d'Athènes , à l'égard de ce médecin qui l'avoit guéri de l'imagination d'être riche.

Les femmes ne croiront pas ce que je vais leur dire ; il n'en fera pas moins vrai. La plupart sont cause que leurs maris ne leur rendent pas toute la justice qui leur est due ; elles s'estiment si fort au-dessus d'eux , quand ils ont la bonne-foi de convenir de ce qu'elles valent , qu'elles leur ôtent l'envie d'être une autre fois aussi sincères. Mais il est également dangereux de les louer & de ne les

point louer ; quand on ne les loue point , elles ne se croient pas aimées , elles prétendent au contraire qu'elles sont haïes ; quand on les loue , si leur première idée est de croire qu'on les flatte , la seconde qui est un mouvement de l'amour-propre , gagne le dessus & détruit la première. Dans le premier cas , elles sont aimables , reconnoissantes , pleines de tendresse & de sentimens ; dans le second , elles s'imaginent être des esprits du premier ordre & des femmes extraordinaires , que leurs maris ne méritoient pas. Leur amour-propre a un retour si violent sur leur reconnoissance , qu'elles deviennent les tyrans de la plupart de ceux mêmes de qui elles auroient le plus lieu de se louer.

Si certains hommes se laissoient conduire par leurs femmes , qu'ils voulussent les écouter & prendre leur avis sur leurs affaires , qu'ils aimassent la vérité & à être repris , qu'ils fissent ce qu'elles n'osent souvent leur dire , qu'elle fortune ne feroient-ils pas ? Mais les préventions & la coutume ont tout emporté sur la raison ; parce qu'on les croit incapables de toute chose , on leur cache tout , jusqu'aux fautes que l'on fait & qu'elles ressentent. Si d'autres hommes se laissoient aussi conduire par leurs femmes , ils iroient si loin qu'on ne les verroit plus.

Quelques femmes entrent dans le mariage comme dans un état qu'elles doivent prendre pour se mettre

en liberté & se procurer les plaisirs dont elles ont envie. Les enfans ne sont regardés que comme les hafards que l'on y court. Lorsqu'elles en ont, elles les exilent si loin & de si bonne heure, qu'elles oublieroient volontiers qu'elles en ont eu, sans les mois de la nourrice & les petits ustensiles nécessaires à ces jeunes orphelins, pourqui des étrangères adoptent les sentimens & les tendresses de la nature qui manquent aux mères. Celles-là soignent, nourrissent, élèvent ces enfans & se font appeller mères jusqu'à ce qu'ils soient en âge d'en reconnoître d'autres, qu'ils n'ont jamais vues, & auxquelles ils pourroient demander leur nom.

S'il faut beaucoup de raison pour rester dans le célibat, ne déguisons rien, il en faut bien davantage quand on se marie. Il en faut tout au moins pour deux, pour soi & pour la personne que l'on épouse; & souvent toute la raison des deux époux ne feroit pas une personne raisonnable.

La paix & la guerre naissent de leur contraire, & se produisent l'une & l'autre; il n'y a que dans le mariage où la paix a rarement produit la guerre: en récompense il s'y fait bien des guerres utiles. La plupart des maris disgraciés de la fortune, font la guerre à leurs femmes pour avoir leur bien; & les femmes, pour mieux vivre avec leurs amans, en font une autre à leurs maris qui ne les accommode

guère mieux. Lorsque l'indigence, qui est le tison de la discorde, n'allume pas la guerre dans le ménage, les galanteries de la femme, sa mauvaise humeur, son orgueil, sa prodigalité ou son avarice, quelquefois les amoureux & la dissipation du mari la font naître. Il y a aussi des ménages où l'abondance est cause de la guerre. Si l'on y avoit moins de toutes les choses nécessaires à la vie, on auroit moins le tems de se faire la guerre & de se battre. Après tout, lorsque l'un de ces sujets vient à manquer, le diable qui est aux écoutes & qui profite de tout, y met bon ordre.

Comment un mari & une femme feroient-ils unis ! aucun d'eux ne veut céder, & toujours l'un veut l'emporter sur l'autre. On ne se pardonne rien, on s'abandonne à toutes ses humeurs : le moyen que l'on s'accorde & qu'on n'ait la guerre ! Un rien souvent l'allume & la termineroit ; mais c'est sur ce dernier rien que l'on se rend difficile & qu'on s'entête. La guerre a coutume de finir avec les entêtemens, & les entêtemens avec la vie.

Après une femme, rien ne me semble plus à craindre dans le mariage que les enfans. Sérieusement, y a-t-il quelque chose qui doive faire tant de peine à un honnête homme en se mariant, que la crainte d'avoir des enfans mal-nés, & qui ne se portent pas au bien ? Dépend-il de lui d'en avoir qui naissent avec

d'heureuses inclinations & de la vertu ? Pour la femme , on peut se la choisir ; mais si peu de gens s'en donnent le tems , que c'est encore un hasard quand ils rencontrent bien. Quelles douceurs , au contraire , ne goûte-t-on pas avec une femme aimable & des enfans bien-nés ! Quels services , quelles consolations n'en reçoit-on point ! C'est un paradis anticipé , pour lequel il y en a beaucoup qui sont appellés ; mais peu d'élus ont l'avantage d'y parvenir. Les satisfactions que reçoit un père des nobles inclinations de ses enfans , ne peuvent être comparées qu'aux déplaisirs qu'il éprouve quand ils se portent au mal ; mais on voit aussi quelquefois des enfans qui ont les inclinations si nobles , que , pour s'élever , ils mettent leurs pères sous les pieds.

Presque toujours il arrive que les maris font tout ce qu'il faut pour se faire haïr de leurs femmes ; & cependant ils veulent en être aimés , ils aiment d'autres femmes , & ils ont la tyrannie d'exiger que leurs épouses soient fidelles : n'y a-t-il pas en cela de l'injustice ? C'est tout ce qu'ils pourroient prétendre s'ils quittoient leurs maîtresses & se rendoient plus agréables par une conduite honnête & des manières engageantes.

La plupart des hommes semblent persuadés que la chasteté n'est pas une vertu qu'ils soient dans l'obligation

l'obligation de pratiquer; ils en abandonnent volontiers l'exercice à leurs épouses, & croiroient déroger à la prééminence qu'ils se font attribuée, s'ils observoient les préceptes qu'ils leur donnent. N'est-ce pas une coutume bien digne de blâme, de voir que les hommes prennent tant de licence sans en accorder une seule aux dames? On diroit, à voir leur tyrannie, que le mariage n'ait été institué que pour donner des geoliers aux femmes. Il y a certainement en cela de l'ingratitude aussi bien que de l'injustice, à prétendre une fidélité que l'on ne veut pas rendre, sur-tout lorsque l'on est également dans l'obligation de l'observer. Les hommes, par une prétention aussi déraisonnable, autorisent leurs femmes à les imiter, & leur en fournissent des prétextes par leur conduite.

D'un autre côté, n'est-ce pas une opinion bien injuste, quoique générale, de croire que l'honneur d'un homme doit dépendre de la conduite de sa femme? Qu'il fasse ce qu'il voudra, peut-il éviter le ridicule, si elle a résolu de lui en donner? Celui qui est inquiet & qui se plaint, trouve-t-il quelque consolation parmi ses parens & ses amis? Ce qui lui arrive, c'est de les réjouir. Si quelqu'un est assez imprudent pour porter sa plainte devant les tribunaux, comment est-il écouté? Les juges les plus sérieux ont beaucoup de peine à conserver leur

gravité. Pour les avocats qui se chargent de pareilles causes, comment les traitent-ils? N'en font-ils pas ordinairement une piece comique qu'ils ornent des traits de la plus piquante plaisanterie, pour réjouir les auditeurs? Et en trouve-t-on quelqu'un qui pense à exciter la compassion des Juges, qui souvent ne sont guère disposés à venger les affronts que prétendent avoir reçu ces malheureux époux qui viennent implorer & solliciter leur justice?

L'auteur des causes célèbres a inséré dans son recueil le procès qu'eut le fameux Eustache Le Noble, contre l'épicier avec la femme duquel il avoit une intrigue amoureuse : la partie n'étoit pas égale. L'épicier se ruina en écritures, qu'il payoit très-cher ; Le Noble composoit les siennes & se les faisoit bien payer par les libraires. Les rieurs, rarement disposés en faveur d'un pauvre mari qui se plaint, étoient tous pour Le Noble qui les réjouissoit par ses factums. Il fut pourtant banni de Paris, il n'en sortit pas pour cela : seulement il s'y tint plus caché qu'il ne faisoit avant l'arrêt. Il composa, à l'occasion de ce bannissement, des vers qui n'ont pas été imprimés dans la collection que l'on a faite de ses ouvrages. Les voici :

Quel affreux désert feras-tu,
Pauvre Paris? Tu vas devenir Rome,

Si Thémis de tes murs bannit tout galant homme,

Dès qu'il aura fait un cocu.

Grands porteurs de bonnets à cornes,

A ce zele mettez des bornes,

Ou vous dépeuplerez cette auguste cité.

Connoissez l'intérêt de l'état & du maître ;

Punissez qui détruit , protégez qui fait naître

Des sujets à sa majesté.

Mais je vois d'où vient la tempête :

Chacun craint pour son atelier ,

Et l'on dit qu'en jugeant vous vous frottiez la tête

Contre celle de l'épicier.

Il faut avouer que le plus fâcheux de tous les animaux, c'est sans doute un mari jaloux ; la raison semble bannie de chez lui. C'est l'enfer d'une femme vertueuse qu'un époux qui joint l'injustice à la jalousie, comme la galanterie d'une femme est le tourment d'un homme raisonnable. Cette passion, triste & cruelle en même tems, est la plus impertinente & la plus dangereuse de toutes les folies ; elle porte naturellement les hommes à observer leurs femmes : quel fruit tirent-ils de la certitude de leur mauvaise conduite ? conduite qu'ils ont eux-mêmes suscitée par des soupçons injurieux & par l'indécence de leurs perquisitions. S'ils veulent les en faire punir suivant la rigueur des loix, le bel avantage que de se faire dé-

clarer publiquement cocu ! Si la passion les emporte, rien assurément n'est plus ridicule que de tuer un homme ou de se faire tuer pour le dérèglement d'une femme. Si enfin on ne cherche qu'à être assuré de ce prétendu déshonneur, sans tomber dans les deux extrémités dont je viens de parler : hé ! pourquoi chercher à languir dans le chagrin que l'on a ordinairement de l'infidélité d'une ingrate ? Ce sont des dissensions continuelles, qui rendent d'autant plus malheureux, qu'il arrive assez souvent que l'amour se réveille, & que l'on en conserve encore trop pour sa femme, malgré son inconduite ; car peu d'hommes sont capables de dire : J'avois de l'amitié pour ma femme, elle s'en est rendue indigne, je l'honore à-présent de mon indifférence.

Je crois néanmoins qu'il seroit plus avantageux d'aimer sa femme sans la favoriser infidelle, que de la mépriser quand on en est convaincu. L'un est une passion agréable & légitime ; l'autre coûte & n'est pas permise. Ce raisonnement conduit à prouver la folie qu'il y a d'observer la conduite d'une épouse que l'on aime tendrement. Mais quand le malheur que l'on craint se manifeste, accompagné d'une évidence incontestable, quel remède y employer ? Les loix, encore imparfaites à cet égard, me paroissent insuffisantes. Dans un siècle tel que le nôtre, où toutes les lumières se réunissent pour combiner

& instituer des réformes sur divers objets, il faut espérer que le ministère adoptera une partie des propositions que l'on a faites depuis une quinzaine d'années pour soulager les hommes des inconvéniens attachés au lien conjugal.

L'expédient dont s'est servi un censeur public de l'antiquité, étoit-il ou feroit-il l'unique moyen de s'opposer au ridicule dont on couvre les pauvres époux déshonorés, dit-on, par les dérèglemens de leurs femmes? Cet ancien traita l'amant de sa femme comme le meilleur de ses amis, il le logea chez lui; ce qui fit taire ceux qui auparavant en avoient parlé d'une manière à le couvrir d'un ridicule qui s'est injustement perpétué jusqu'au siècle où nous vivons.

Caton traita une pareille affaire plus cavalièrement. Sa femme ne lui étant plus nécessaire, il apprit qu'un de ses amis la desiroit passionnément, & il jugea qu'il étoit raisonnable de céder à un autre ce qu'il estimoit un grand bien, & qui n'étoit pour lui qu'un bien médiocre. Cette conduite ne lui attira aucun ridicule; mais César voulut lui en donner, parce qu'il avoit repris cette femme après la mort de celui à qui il l'avoit cédée, disant qu'il l'avoit reprise par avarice, parce qu'elle étoit devenue riche; & Caton s'excusoit en disant que toutes les heures de sa vie étant dévouées au service de la

république, il avoit besoin de quelque personne qui prît soin d'élever ses enfans, & qu'il n'en pouvoit trouver de plus affectionnée que leur mère.

Mais César lui-même ne fit-il rire personne? car les rieurs sur cette matière n'épargnent pas plus les héros que les autres hommes. Ayant appris qu'un jeune-homme déguisé en fille avoit passé plusieurs jours dans l'appartement de sa femme, & que le bruit s'en étoit malheureusement répandu dans Rome, il dit qu'il ne croyoit pas ce que l'on disoit dans la ville, & que la femme de César ne devoit pas même être soupçonnée : néanmoins le remède qu'il y trouva, fut le divorce.

Tel fut l'expédient dont se servit l'homme du monde le plus soigneux de sa gloire, & dont on se sert encore aujourd'hui à son exemple, mais avec moins d'éclat qu'il n'en fit. Cette affaire, dans le fond, n'arrivoit à César de si peu de conséquence, qu'elle ne l'empêcha pas de recevoir au nombre de ses plus intimes amis celui qui avoit été le favori de sa femme. N'étoit-il pas sujet au même défaut qu'elle? ne couroit-il pas de galanterie en galanterie? Ne peut-on faire aux maris les mêmes reproches qu'ils se croient autorisés à faire à leurs épouses? Pourquoi donc les loix ne sont-elles pas également justes pour l'un & l'autre sexe? Mais les femmes, dira-t-on, sont plus à blâmer à cause des

conséquences. On ne veut pas faire réflexion qu'elles ne peuvent faire tous les maux dont on les accuse, que les hommes ne soient leurs complices : ils sont donc pareillement à blâmer ; & si la faute est égale, la peine ne devoit-elle pas l'être ? L'antiquité nous fournit un exemple qui devoit être la regle de nos jugemens.

Une femme ayant appris que son mari infidèle étoit à sa maison de campagne avec une femme qu'il aimoit, s'arma d'un poignard, & elle en fit prendre à des domestiques qu'elle avoit su gagner ; elle partit ensuite avec la résolution de poignarder son mari & celle qui étoit cause de son crime. Après avoir exécuté son projet, elle courut à la ville où se tenoit le roi, & lui demanda s'il n'eût pas fait grace à un mari qui ayant trouvé sa femme entre les bras de son amant, les eût tués tous deux. Le prince répondit que c'étoit une action gracieuse, & qu'on avoit recours à lui en pareilles occasions.

» Je vous supplie donc, lui dit-elle, de me faire
 » expédier ma grace ; car ayant su que mon mari
 » étoit à sa maison de campagne avec une personne
 » qui lui faisoit manquer à la fidélité qu'il me doit,
 » je m'y suis transportée, & je les ai tués tous
 » deux. » Le roi, engagé par sa propre déclaration, ne pouvoit refuser de faire grace pour une action qu'il avoit trouvée rémissible. La loi présente,

ou plutôt l'usage n'est donc pas égal ; c'est de quoi pourtant les hommes prévenus de leur prétendu droit de supériorité ne voudront jamais convenir.

Je vais ajouter à cet exemple celui d'une femme surprise en adultère, qui plaida sa cause avec autant de génie que de fermeté, & qui la gagna. Dans la ville de Prato l'on fit publier un édit aussi blâmable que cruel, qui, sans nulle exception, condamnoit au feu toutes les femmes qui seroient convaincues d'adultère. Une des principales femmes de la ville, nommée madame Philippe, belle & d'un cœur fort tendre, fut surprise par son mari avec un jeune gentilhomme qu'elle aimoit passionnément. Le mari, jaloux & vindicatif comme un Italien, fut tenté de les tuer sur le champ, & il l'auroit sans doute fait, s'il n'eût fait réflexion que le jeune-homme n'étoit pas d'humeur à le souffrir sans lui faire au moins partager le péril. Ainsi modérant son premier mouvement, il se contenta de se servir de la loi pour assurer sa vengeance sans s'exposer. Il se déterminâ donc à faire appeller sa femme en justice, & à l'accuser de mauvaise conduite. La dame, qui avoit beaucoup de courage, résolut de s'y présenter, & de mourir plutôt en avouant la vérité, que de traîner une vie malheureuse dans la société de son mari, entre les mains duquel on auroit pu la remettre si elle avoit défavoué la passion

qu'elle avoit pour son amant. Elle se rendit devant les juges , accompagnée de plusieurs de ses parens & de ses amis , qui lui conseilloyent de nier le fait ; mais elle , sans s'étonner , se présenta avec un visage assuré , & répondit d'une voix ferme aux demandes que lui firent les juges. » Il est vrai , leur dit-elle , » que mon mari m'a trouvée avec un jeune gentil- » homme que j'aime : je fais la rigueur de l'édit » contre les femmes ; mais vous ne pouvez ignorer » que les loix , pour être justes , doivent être im- » partiales & infituées avec le consentement des » personnes pour & contre qui elles sont promul- » guées. Cependant celle dont il s'agit n'a point ce » caractère d'impartialité ni ces conditions d'équité » mutuelle qui devoient la faire établir ; cette loi » condamne à un supplice cruel les femmes qui » manquent de fidélité à leurs maris , & elle ne » condamne à aucunes peines les maris qui en man- » quent à leurs femmes. Le mariage est un traité » dont les conditions doivent être réciproques : les » femmes sont vos compagnes , & vous les traitez » en esclaves , en leur imposant des loix sans leur » consentement , & même sans les avoir appellées » pour défendre leurs droits. Si elles avoient été » consultées & entendues avant que de faire cette » loi barbare , elles auroient représenté la tyrannie » qu'il y a de vouloir les contraindre à s'abstenir

» de ces mêmes plaisirs , dont les hommes prennent
» fans scrupule la jouissance dans toutes les occa-
» sions qui se présentent à eux , quoiqu'ils en aient
» d'ordinaire moins de besoin. Quel tort, dans le
» fond , ai-je fait à mon époux que voici ? Je
» demande qu'il soit interrogé , pour dire si je lui
» ai jamais refusé de satisfaire à ses desirs , & s'il
» a réciproquement satisfait à tous les miens. Et
» nonobstant des traitemens si opposés , il a l'in-
» justice de trouver à redire que je dispose de son
» superflu. » Ce discours fit rire toute l'assemblée ,
qui s'écria que madame Philippe avoit raison , &
qu'il falloit la rendre libre. La force de ses raisons ,
jointes à sa beauté & à son courage , mirent les
juges dans ses intérêts ; de sorte qu'après avoir si
bien plaidé sa cause & celle de son sexe , elle fut
non-seulement exemptée de la rigueur de la loi ,
mais elle la fit encore réformer pour l'avenir. C'est
de-là sans doute que vient l'impunité qui est à pré-
sent si bien établie pour les criminelles de cette
espece.





SECONDE PARTIE

D'UN MÉMOIRE

*Dont la première est égarée. (*)*



PARMI les nations civilisées, on peut considérer les femmes comme un autre peuple dont on recherche la bienveillance. Ce peuple est foible & volage de son naturel; mais on s'en accommode, & quelquefois mieux que s'il étoit plus fort & plus constant. Sa foiblesse fait des victorieux qui ne l'auroient jamais été par leur mérite, & sa légèreté fait des affranchis qui n'attendoient qu'un prétexte pour manquer de foi.

Il y a certaines prétentions sur lesquelles il ne se rend jamais; il y est sévère & inexorable. On ne

(*) Dans celle-ci se trouve un projet favorable à l'humanité, appuyé sur les raisonnemens de la nature & du bon-sens.

les lui refuse pas impunément, & il est presque toujours le tyran de ceux qui les lui accordent. Il est en possession d'y être dupé, mais il le veut être, & il ne quitte point la partie qu'il ne l'ait perdue.

Sa domination est dure & honteuse à la plûpart de ceux qui y languissent. Il n'y a pour l'éviter ou pour l'adoucir que la fuite, ou l'art de le soumettre lui-même; mais la plupart des amans & des maris n'en ont ni la force ni le courage, & ils sont si foibles, qu'à cela près qu'ils n'accouchent point, on les prendroit pour les femmes, & celles-ci pour les maris.

Il y a encore cela de particulier parmi ce peuple, qu'il perd son crédit en vieillissant, & qu'il devient moins puissant à mesure qu'il avance en âge; ce qui fait que pour lui, les années ont plus de douze mois, & qu'il reste long-tems sur la vingtième.

Il est bizarre & capricieux, mais on étudie son humeur, & on le prend dans ses bons momens; car pour les autres, on les souffre, parce qu'on ne peut les empêcher, & qu'il seroit même quelquefois plus dangereux d'essayer à les vaincre.

On le croit incapable des charges de l'état, mais on le consulte sur le choix de celui qui doit les remplir, & il tombe ordinairement sur qui il veut.

Il a des loix, des maximes & des usages parti-

culiers ; & quoique ses intérêts soient différens de ceux des hommes, il fait les assortir & faire enforte que chacun y trouve son compte, & il n'est jamais le dernier compté.

C'est aussi par-là qu'il se soutient & qu'il s'accrédite ; car outre qu'il est toujours divisé avec lui-même pour les mêmes intérêts qui lui font prendre part à ceux des hommes, on ne plaint que médiocrement (si l'on fait tant que de les plaindre) celles qui se sont rendues malheureuses par trop de générosité. Mais la plupart d'entre elles ont l'esprit si juste ou si abstrait qu'elles ne voient presque jamais l'occasion d'être généreuses.

Quelques-unes le sont par un sentiment véritablement noble ; mais, ce sont de ces ames supérieures & du premier ordre, si rares dans leur espèce, qu'elles sont à couvert de la médifance. Elle est fort en usage parmi les autres ; car sans la médifance, les modes nouvelles & l'amour, comme elles ne sont pas élevées à parler des sciences & d'affaires, elles n'auroient pas grand'chose à dire ; mais elles ont du penchant à parler, & tout le monde en souffre.

Le jeu est venu faire diversion à la médifance ; & quelques-unes, pour s'empêcher de médire, se sont avisées de jouer le bien de tout le monde. L'amour quelquefois, mais rarement, a réparé les

débris du jeu. La dévotion a profité de ceux de l'amour, & dieu de ce que les hommes n'ont pas voulu : de sorte qu'une femme, après avoir passé par ces différens états, peut être, (suivant l'opinion d'un ancien) comparée à ces vieux châteaux ruinés où il ne niche plus que des oiseaux de mauvais augure, qui sont les pensées de la mort.

On découvre encore parmi ce peuple trois sortes de gouvernemens, à-peu-près les mêmes que ceux entre lesquels on divise la terre. On appelle ces gouvernemens la monarchie, l'aristocratie & la démocratie. Dans le premier, un homme seul gouverne une ou plusieurs femmes qui l'écoutent & lui sont fidelles, & c'est le plus petit de tous ces gouvernemens.

Dans le second, quelques femmes laissent chez elles, à des hommes choisis, la même puissance, & la liberté de s'y relayer pour leur argent. Ce sont de ces heureuses coquettes qui, dans la belle saison, vont au colifée, & l'hiver aux spectacles faire leur récolte de toute l'année, & se précautionner contre l'arrière-saison.

Le dernier de ces gouvernemens, le démocratique, est le plus vil & le plus peuplé. Les femmes y sont sous la domination de tout le monde, & se laissent aller au premier venu. Je les compare à ces

torrens qui changent très-souvent de lit , & que les hafards groffiffent dans leur course.

Un honnête homme , un homme fensé ne peut ne pas déplorer le fort des nations où ce dernier genre de gouvernement fe trouve établi & toléré. Des fophiftes , ou plutôt des raisonneurs impudens ont prétendu que l'existence des femmes *vulgivagues* étoit utile & néceffaire pour le maintien de l'ordre politique & la tranquillité des citoyens. Pour moi , je penfe qu'il y auroit plus d'avantage à chaffer de nos cités ces especes de commerçantes , qu'à les fouffrir ; & tous les raisonnemens que l'on fe propofe de faire valoir en faveur des proftitutes , font de véritables héréfies en morale , & des fophifmes que la faine politique ne devoit pas approuver ni adopter. Les auteurs de *Vénus la populaire* , du *Code de Cythère* & du *Pornographe* , me paroiffent plutôt de mauvais citoyens que de bons politiques : je les comparerois volontiers à des empoifonneurs , qui voulant affocier à leur déshonneur des malheureux qui le partagent , ont projeté de faire circuler dans les veines de leurs compatriotes le venin dont ils fe font abreuvés témérairement dans des sources impures. Quand bien même les générations n'en feroient pas offenfées ni diminuées , les opinions qui vifent à faire établir ou tolérer les lieux de prostitution , font défavorables aux bonnes mœurs

& aux engagements les plus sacrés de la patrie.

Soutenir la nécessité du vice seroit un sophisme réservé à des siècles corrompus ; le protéger paroîtroit une conséquence juste de ce faux principe. Le vice peut-il être nécessaire ? Peut-on souffrir qu'il soit public, & qu'il devienne général pour empêcher un mal particulier ? C'est une question dont la solution démontrera la fausseté du principe que je combats.

S'il n'est pas possible que les hommes soient vertueux, il faudra souffrir le dérèglement de leurs passions ; alors il n'y aura plus de crimes, & les peines que l'on voudroit imposer seroient injustes, puisqu'on ne pourroit se soustraire à leur rigueur. Mais l'établissement des loix, en prouvant l'existence des crimes, démontre la possibilité de la vertu. Le désordre ne peut naître que de l'ordre, ou, pour mieux m'exprimer, il n'existe que parce qu'il est une violation du bon ordre ; s'il est donc possible d'être vertueux, cette possibilité accordée particulièrement peut s'étendre généralement, parce qu'il est certain que tous les hommes ont la même liberté & les mêmes facultés de faire le bien & d'éviter le mal. Ces principes une fois reçus, il sera très-facile d'en tirer les conséquences.

Nous vivons dans un climat tempéré, où le sang circulant avec tranquillité, n'est point sujet à ces effervescences

effervescences que l'on éprouve au midi. Le climat étant le même pour tous les habitans, le tempérament est aussi le même en général. Quelques philosophes ont prétendu que les loix devoient être relatives au climat qu'habitoient les peuples qu'on vouloit gouverner; en conséquence ils ont cru que la pluralité des femmes permise dans l'Asie, étoit une loi qui s'accordoit avec le tempérament chaud de ces peuples, & qu'elle avoit pris source dans la nature. Des preuves physiques pourroient détruire ce raisonnement sur l'existence d'un effet dont on cherchoit la cause. Il seroit facile de démontrer par des faits que la pluralité des femmes n'est pas plus essentielle en Asie qu'ailleurs. L'usage de cette permission prouve qu'elle n'est que voluptueuse & nullement essentielle, puisque le tempérament des femmes est, par proportion, beaucoup plus fort que celui des hommes, & que ceux qui ont les ferrails les moins nombreux ont toujours beaucoup moins de desirs que de moyens de se satisfaire. On pourroit ajouter que la prédilection naît du défaut de desirs, & qu'elle est ordinaire dans tous les ferrails, où la plupart des femmes n'y sont que pour faire nombre, & plutôt pour marquer le luxe & la richesse de leur maître, que pour servir à ses plaisirs.

S'il est prouvé qu'une seule femme peut suffire

aux Afiatiques, dont la constitution est plus forte que la nôtre, des François en auroient donc trop d'une ? Cette allégation de la force du tempérament étant détruite, ce qu'on appelle passion irrésistible sera donc très-facile à vaincre ; & la continence, loin de nuire, deviendra une vertu essentielle à la conservation. Or si la continence est non-seulement possible, mais utile, comment le libertinage pourra-t-il être nécessaire ?

Il y a une maxime reçue, qui dit que l'occasion seule détermine souvent l'action : il est certain que la facilité que l'on trouve dans les grandes villes pour le libertinage, est la seule cause du nombre infini de gens qui s'y livrent. A ne considérer ce principe que moralement, l'existence des femmes publiques révolte autant la nature que l'humanité, & la tolérance qu'on a pour ces êtres méprisables ne fauroit s'excuser. Mais si on l'examine politiquement, il est aussi aisé de se convaincre de sa fausseté. Toute politique qui ne peut s'accorder avec la morale, est fautive & vaine ; parce que les effets qui en résultent, troublent l'ordre, & que le principal but de la politique doit être de la maintenir. Rien n'est moins moral que le libertinage ; c'est au sein de la débauche que naissent tous les vices : la politique qui la tolère est donc fautive.

C'est un principe reçu que l'on doit souffrir un

désordre foible , pour en empêcher un plus grand. Ce principe , à ce qu'on prétend , rend raison de la tolérance du libertinage ; mais il est très-délicat : on doit examiner très-scrupuleusement l'application qu'on en fait. D'abord il faudroit que les deux maux existassent , pour pouvoir en faire le choix , & ensuite il faudroit calculer les influences de leurs effets. Si ces maux n'existent point ensemble , on ne peut ni calculer , ni comparer : la tolérance d'un mal actuel & réel pour en empêcher un qui n'existe que dans l'idée & qui est incertain , ne sauroit se justifier , puisqu'on ne peut pas lui appliquer le principe , comme je viens de le prouver. C'est donc vainement qu'on alléguera que l'existence des femmes publiques est un rempart pour la tranquillité & la pudeur des femmes honnêtes. Il est impossible de juger l'effet avant de le connoître , & ce n'est qu'après avoir calculé les inconvéniens , que l'on peut juger lequel est le moindre. C'est d'après cette connoissance qu'on peut chercher des moyens pour affoiblir & même anéantir le mal occasionné par la destruction d'un plus grand. En supposant qu'on détruisît la source du libertinage , on trouveroit facilement des moyens de pourvoir à la sûreté de l'honneur des femmes. D'ailleurs , cette révolution causeroit elle-même un changement dans les mœurs. Combien de gens ne se persuadent-ils pas que le

libertinage est autorisé & permis, par la seule raison de sa tolérance ! & ceux-là mêmes s'en abstiendroient sitôt qu'il seroit défendu, soit par vertu, soit par crainte de la sévérité des loix.

Il est étonnant que la politique ait pu considérer comme nécessaire une des causes les plus funestes aux états. Les effets de la débauche sont non-seulement de corrompre le cœur de ceux qui s'y livrent, mais d'occasionner encore un appauvrissement général dans l'espece des hommes : ils arrêtent les progrès de la population, ils en ôtent le desir & les facultés, & mettent la condition humaine au-dessous de celle des plus vils animaux. Le célibat, si contraire au vœu de la nature, devient alors un état aussi nécessaire que désiré, & la foule de ceux qui s'y livrent n'est malheureusement que trop nombreuse.

Les vaines objections que l'on oppose à cette importante révolution ne méritent point d'être mises en parallèle avec les maux affreux qu'elle détruiroit. Il y en a qu'on ne sauroit réfuter sans gémir de leur abomination; il y en a d'autres moins graves & plus spécieuses qui ne sont pas plus fondées : telle est celle de prétendre que les lieux publics de débauche sont nécessaires pour les étrangers. On seroit bien malheureux si l'hospitalité devoit entraîner après elle la perte des mœurs de celui qui l'a fait. Si les

étrangers ne viennent ici que parce qu'ils y trouvent la facilité de contenter leurs passions déréglées, ce n'est point un motif glorieux pour la nation. Rien, au contraire, ne lui acquerroit tant de gloire que d'avoir des mœurs qui pussent servir d'exemple au reste de l'univers : on verroit alors les peuples qui nous environnent, s'empressez à l'envi d'imiter nos modèles de sagesse. Ces tems sont éloignés, mais leur possibilité permet de les desirer, & l'avantage qui en résulteroit seroit si grand, que l'idée seule comble de joie le cœur d'un honnête homme.





L E T T R E

*Trouvée au Palais Royal , & lue dans
notre assemblée du premier Mai dernier.*

Tu as beau te plaindre de ton exil, mon cher chevalier, pour moi, je t'en félicite. Tu te divertis à la campagne, du moins il ne tient qu'à toi; & pendant ce tems-là tout est ici dans une confusion épouvantable. Le croiras-tu! le gouvernement impose silence à tous ceux qui prêchent une morale sévère, & il veut que nous la suivions. Tu ne saurois avoir oublié notre bon ami Villebeau. Il n'y eut jamais un plus habile & plus agréable Mercure-galant dans toute la France. Sa maison étoit magnifiquement meublée; les plaisirs s'y étoient donné rendez-vous. Nous y pouvions choisir entre la lingère & la présidente, ou entre la marchande & la comtesse: c'étoit-là, en un mot, où se faisoient les parties fines les plus délicieuses. Tout cela n'est plus: les révérendes supérieures de l'ordre de Cythère l'ont dénoncé comme un homme empié-

tant sur leurs privilèges exclusifs, & le pauvre diable a été coffré. Ce qu'il y a de drôle dans son défaitre, c'est qu'on a trouvé parmi ses papiers le rôle des honnêtes dames, demoiselles, couturières, filles-de-chambre & autres qui avoient pris parti dans son régiment, avec des signalemens fort curieux. Juge quelle est aujourd'hui la consternation d'un nombre de nos jolies femmes!

Si cette liste tombe entre les mains de quelque jeune conseiller, il ne manquera pas d'en prendre une copie; il manquera tout aussi peu de la communiquer à quelque poulette dont il sollicite les bonnes grâces; celle-ci en fera part à un amant favorisé; ce dernier permettra à quelques amis de la transcrire. C'est ainsi qu'en moins de quinze jours les copies en circuleront de poche en poche, & révéleront en secret nos mystères à tout Paris. Je ris d'avance quand j'y songe: le discret avocat N. . . . apprendra que sa maîtresse n'étoit fière que pour lui seul. C. . . . rougira en apprenant que sa prude étoit dans nos orgies la vivacité, la pétulance même. Plus d'un juge, graves & sévères, y verront que nous les avons condamnés en dernier ressort à porter toute leur vie le panache de Vulcain. On rira de voir des dévotes en titre d'office figurer très-joliment parmi nos Laïs & nos Messalines. Il semble que chacun prévoie aussi bien que

moi la publication de ces divertissantes anecdotes ; tant je remarque d'inquiétudes sur la plupart des visages de Paris. Ce sont des yeux éteints, des airs mornes ; je ne fais quoi de gêné qui se voit & que l'on ne sauroit peindre, mais qui te feroit mourir de rire. On diroit des criminels dont le trouble & la frayeur éclatent au travers de la fausse fermeté qu'ils affectent.

Dès la première édition qui paroîtra de cette histoire scandaleuse, j'aurai soin de t'en envoyer un exemplaire. J'allois fermer ma lettre, mais le baron de Couranville est arrivé. « Il y a bien des nou-
» velles, m'a-t-il dit pour tout compliment : vîte
» une chaise. Mon homme assis : Quelle fichue
» liste ! s'est-il écrié, sans doute pour reprendre
» haleine. Villebeau, comme un autre Mitridate,
» savoit les noms de celles qui servoient sous ses
» enseignes, & il les connoissoit toutes à fond.
» Qu'avoit-il affaire de son sot registre ? Quoiqu'il
» n'en paroisse aucune copie, je fais pour ma
» part une vingtaine de mariages fort raisonnables
» qui alloient se faire, & qui ont été rompus par
» la crainte mal fondée qui a faisi les galans, de
» trouver les noms de leurs futures inscrits ailleurs
» que sur le livre de la paroisse. Plusieurs ne disent
» encore rien, mais leur embarras parle pour eux ;
» d'autres alleguent des difficultés survenues ino-

» pinément, & demandent un long terme pour
 » conclure. Tu ne le croirois peut-être pas d'un
 » vieux pécheur comme moi; mais, je te le jure,
 » ce chien de catalogue me fait une vraie peine,
 » par rapport à de braves jeunes-gens qu'il a fé-
 » parés ou que peut-être il séparera, & qui au-
 » roient été heureux ensemble. D'ailleurs, tandis
 » qu'il sera caché dans la poussière des greffes, la
 » fatyre en fabriquera je ne fais combien de pos-
 » tiches qui suffiront pour noircir mal-à-propos
 » un bon quart de Paris, & pour chagriner infi-
 » niment l'autre. »

Qui auroit pu s'empêcher de rire à un sermon si grave d'un tel orateur? J'ai éclaté, mais il m'a interrompu en me remettant un papier. Il n'est pas question de plaisanter, a-t-il ajouté avec un air sérieux, qui m'a rappelé ce vieux fou que Pétrone associe à deux débauchés fieffés : « Tiens, lis cette
 » liste, tu verras d'abord qu'elle ne contient pas
 » un mot de vérité; je viens pourtant de la rece-
 » voir comme authentique. »

Il m'a dit adieu en la laissant : je pourrai te la faire copier; mais je rougirois d'être moins vertueux que Couranville qui m'a ordonné de la supprimer. D'ailleurs tu n'aurois aucun plaisir à lire tant de mensonges. Je suis, comme tu le fais, tout à toi, &c.

Après lecture faite de cette lettre , un de nos associés nous dit qu'il avoit reçu d'Angleterre une missive à-peu-près du même genre , & de laquelle il nous feroit part à la première séance qui se tiendroit ensuite. Quand elle fut prononcée , nous jugeâmes qu'elle méritoit d'être insérée dans nos archives. La voici :

Mon cher ami , je me promenois dernièrement au parc Saint-James, quand je trouvai un petit rouleau de papier ; la façon exacte avec laquelle il étoit plié , me fit soupçonner qu'il pouvoit être de quelque conséquence. Je le ramasse , je l'ouvre , j'y porte avidement les yeux ; jugez de ma surprise en lisant ce titre en caractères distinctifs : *Catalogue des filles en service qui sont maintenant enceintes , & que je dois délivrer , avec le tems fixe où elles auront besoin de mon ministère.* La singularité du titre piqua ma curiosité , je ne balançai pas à la satisfaire ; mais la kirielle étoit un peu longue. N'importe , la malignité y trouvoit son compte : & quel homme prétend déroger à ses droits ? Je lus donc ce tableau d'un bout à l'autre , & si je n'eus pas le plaisir de connoître toutes les personnes dont il contenoit les noms , du moins je me donnai l'amusement d'en tirer la somme totale , qui , par une addition facile d'une à une , se trouva monter au nombre de cent-nonante.

Celle qui avoit dirigé ce catalogue étoit fans doute une matrône scrupuleuse, car elle avoit eu soin de mettre en seconde ligne parallele, les noms, qualités & demeures des zélés citoyens qui ont concouru avec ces filles à l'augmentation inespérée des habitans de Londres. Je tairai le nom de cette femme trop exacte, cela pourroit nuire à sa fortune; car qui ne doit trembler de s'en servir? Bien des demoiselles ont recours à son ministère, qui craindroient la perte d'un mémorial de cette espece: la tranquillité des maris même y est intéressée, car ce catalogue mentionne des anecdotes dans lesquelles la réputation de quelques femmes est compromise. Quand nous ne nous serions pas imposé la loi de ne nommer personne, tout ici me forceroit de dérober au public le nom de celles dont le hafard m'a fourni le registre.

Mon esprit, fatisfait malignement de sa découverte, étoit résolu de la réserver pour lui seul; mais mon cœur naturellement compatissant s'y est opposé. Il m'a représenté l'inquiétude de celle qui avoit fait cette perte, l'alarme qu'elle pouvoit jeter parmi les personnes qui y étoient intéressées; & ces représentations ont été faites d'un ton si touchant, que je me suis laissé persuader: ainsi tout le monde fera tranquille, puisque ce papier restera dans le fond de mon cabinet. La matrône ne fera point

connue, l'honneur des filles restera couvert, & l'avantage ou l'embarras des amans fera également un mystère pour tout autre que pour moi.

Un rigoriste sévère voudroit voir afficher un pareil papier : cela inspireroit aux autres de la retenue, diroit-il; la honte qui fuit le vice porte à la vertu. J'en conviens avec lui, mais en cette occasion le remede feroit pire que le mal. Car que de pères en courroux, que de maris irrités, en voyant les noms de leurs filles ou de leurs femmes! Que de ménages troublés par l'exposition du catalogue des amans! Ah! qu'il l'avoue lui-même ce juge impitoyable, il n'en faudroit pas davantage pour bouleverser la société; & l'idée d'un semblable tintamâre m'épouvante. Content de faire du bien, je ne veux point faire de mal. Que celui donc qui se croit indiqué dans ledit catalogue, soit tranquille, & je promets d'avance que s'il m'en parvient de cette nature quelques-uns plus intéressans, je ne les publierai pas davantage, sans me dispenser cependant de faire connoître que tout le monde peut compter sur ma discrétion.

La discrétion est une belle vertu, on doit l'avouer : mais, diront les dames, ne la prêchez pas tant; car si l'on connoissoit bien les avantages de cette vertu, & qu'en conséquence, chacun la pratiquât, vous manqueriez souvent de matière pour

orner vos tablettes & divertir vos amis. Mais je leur répondrois : Vous vous trompez, mesdames ; nous aurons beau prêcher , il y aura toujours de ces faits qui ne peuvent manquer de faire éclat tôt ou tard , & dès-lors ils viendront à notre aide : tel est le fort du vice , il se dévoile toujours.

Qu'une jolie femme, par exemple, s'échappe des bras d'un seigneur de son pays pour venir en celui-ci jouir tranquillement des douceurs de l'amour dans les bras d'un des officiers de son premier amant, elle a beau se couvrir du voile du mariage, elle n'abusera qu'un tems. Les fonds manqueront un jour, la zizanie se mettra dans le ménage, & les querelles domestiques éclaireront le public, en lui découvrant, même malgré eux, ce qu'ils avoient tant d'intérêt de dérober à sa connoissance.

Un homme & une femme, dans cette position, se rendirent dernièrement dans cette ville. Pleins de leurs premiers feux, ils ne songèrent d'abord qu'à les satisfaire; ils prirent une des premières auberges de la ville; la dépense fut réglée, non sur la bourse, mais sur les charmes de la beauté qui venoit d'arriver. L'illusion tomba bientôt, & la raison se fit entendre; mais que ses accens étoient aigrés & ses argumens cruels! Beaucoup de dépense, point d'argent; beaucoup de besoins, point de ressources: que faire dans cette situation?

Les larmes, la désolation de part & d'autre furent le prélude des reproches de l'amante & du désespoir de l'amant. Enfin, sur les conseils d'un ami peu scrupuleux, on se détermine à tirer parti des charmes de la belle. C'étoit le seul meuble du ménage dont on pouvoit disposer & profiter. Il falloit se produire, nouvel embarras. Il restoit encore quelques meubles, on les met en gage : ils produisent peu, & ce produit seroit insuffisant pour subvenir aux besoins; il faut les faire profiter. Le théâtre paroît une banque favorable; on s'y rend. Le joli visage se montre dans une loge, il est inconnu, il est aimable, il est lorgné, & bientôt il est désiré.

Peu de jours après on apprend l'effet qu'il a produit, par les diverses tentatives de différentes personnes pour obtenir le privilege de le voir & de l'admirer de plus près. Lettres sont envoyées à cette fin, mais elles sont refusées; c'est le manège d'usage. Cependant la faim presse, & l'on s'humanise; on reçoit une visite, l'amant nouveau y paroît magnifique. Quel attrait! Néanmoins les premiers liens ont encore quelque force, on veut voir le dernier sans perdre le premier. Celui-ci est représenté à celui-là sous le titre de mari incommode & jaloux. Sa conduite le démontre tel; il fait paroître de l'humeur, il parle d'un ton impérieux, il semble toujours aux écoutes. L'aspirant de fraîche date dénoue les cor-

dons de sa bourse, & le prétendu mari s'apprivoise.

Rien ne dévoiloit encore le mystère, quand les créanciers qui pressent, obligent le mari à plus de complaisance, & la femme à réfléchir plus solidement. Elle expose ses besoins, mais quoique d'un poids trop lourd, elle a néanmoins le rare bonheur de trouver un homme généreux qui veut l'arracher à une misère inévitable, dans la personne de cet amant magnifique, qui ne donnoit assurément pas sans vue d'intérêt. Elle reçoit quelque secours, elle part & apprend au public étonné que les liens de ce mariage tant préconisé n'étoient que les nœuds légers d'un amour imprudent.

Que pensez-vous, cher ami, de ma découverte & des réflexions que j'y ai ajoutées? Faites-moi part de celles que ma lettre a pu vous suggérer. Je les attends avec impatience, & je suis aujourd'hui comme auparavant, votre, &c.





É L O G E .

D E

LA MÉDISANCE,

E T

SES AVANTAGES

DANS LA SOCIÉTÉ.

A S S E Z souvent on s'accorde à blâmer des choses dans lesquelles, à les envisager d'un certain côté, il n'est pas difficile de trouver une utilité réelle. Quelques savans ont prouvé cette vérité; les uns, en prenant la défense de l'ivresse; d'autres, l'apologie du luxe, celle du jeu; celui-ci a fait l'éloge de la goutte; Cardan a fait celui de Néron; Erasme celui de la folie, M. C. . . . de C. . . . a publié l'éloge

l'éloge de rien. Aujourd'hui j'entreprends de confirmer la vérité de cette espece de paradoxe, en prononçant & soumettant à vos lumières un discours en faveur de la médifance. Un noble motif m'anime dans cette entreprise ; je prétends remplir le devoir d'un bon patriote, en justifiant un usage dans lequel ma patrie se distingue, dit-on, avec éclat. Néanmoins, depuis le séjour que j'ai fait en plusieurs endroits, & sur-tout dans une des plus grandes villes de l'Europe, je suis obligé de reconnoître que nous n'avons pas de quoi nous vanter à cet égard, & que la médifance regne ailleurs, pour le moins, autant que chez nous. C'est une déclaration que l'équité exige de moi, étant bien aise de rendre à chacun ce qui lui appartient.

De plus encore, je veux donner en particulier au beau sexe une preuve de ma considération & de mon tendre dévouement. Oui, c'est principalement en votre faveur que j'écris, aimable moitié du genre humain. La vivacité des passions, une charmante légèreté d'esprit & une merveilleuse facilité d'expression sont de précieux avantages que vous avez sur les hommes, & au moyen desquels vous brillez particulièrement dans la médifance. En vain quelques hommes jaloux veulent décrier ce louable usage que vous faites de vos talens : la plupart l'admirent dans le fond de leur cœur ; ils

s'efforcent d'en atteindre la finesse & de vous imiter;

Je connois même sur ce point

Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

Mais quelles que puissent être les raisons secrètes de tant d'hommes, & même de plusieurs femmes infidèles à leur sexe, qui condamnent de bouche la médifance, j'espère les réduire au silence aujourd'hui, en leur démontrant, par les plus solides raisons, que la médifance est en effet autant avantageuse, qu'on la dit communément nuisible & condamnable.

Je prévois qu'une infinité de personnes, fort honnêtes-gens, regarderont d'abord cette proposition comme une erreur beaucoup plus dangereuse que ne l'est un simple paradoxe. Quoi! diront-ils, on prétend pouvoir justifier un vice reconnu comme tel de tous les moralistes, & condamné si sévèrement dans l'écriture! Mais je les prie de se donner un moment de patience. Quant aux moralistes, on fait que leurs décisions ne sont pas infaillibles: & pour ce qui est de l'écriture, il faut bien que ces passages qui semblent condamner la médifance, soient susceptibles d'un autre sens; autrement, quelle apparence y a-t-il que tant de chrétiens qui regardent l'écriture comme la regle de leur foi & de leur

conduite , & sur-tout que tant de femmes , dont la conscience est ordinairement plus tendre & l'ame plus timide que celle des hommes , osassent violer des préceptes si respectables pour eux , sans le moindre scrupule , & s'en faire même un jeu & un amusement ? Quand on regarde comme un crime une action dont il est si aisé de s'abstenir , & à laquelle on n'est point porté par l'impétuosité d'une passion aveugle , on ne s'y livre pas si tranquillement. Je n'examinerai point si nous sommes toujours bons critiques quand il s'agit d'expliquer une loi qui peut intéresser nos penchans , & s'il est bien sûr , dans ce cas-là , de s'en fier uniquement à soi-même ; ce n'est point-là mon affaire : je me borne à raisonner simplement sur la nature de la chose. Entrons en matière.

La médifance est doublement utile ; elle l'est aux personnes qui l'emploient , & à celles qui en font les objets.

Premièrement , la médifance , selon ses ennemis mêmes , a sa source dans l'envie ; & celle-ci a malheureusement une liaison intime & secrète avec la bile. Dès que l'envie ne peut point se satisfaire & prendre l'effor , elle répand la bile sur toute la superficie du corps , mais principalement sur le visage ; de sorte que la couleur jaune passe communément pour la livrée de cette passion. La médifance prévient

cé funeste accident ; par elle , les feux rongeurs de l'envie s'évaporent , & elle préserve ainsi une belle de ces fermentations si désastreuses pour le teint. Le beau plaisir que nous aurions , en voulant l'interdire , de voir une partie de nos femmes teintes de safran , & nos poètes galans réduits à oublier les lys & les roses , pour n'emprunter désormais leurs comparaisons que du fouci & de la jonquille !

C'est une maxime constante de l'équité , que , si quelqu'un est privé d'un avantage , il ne faut pas lui envier ce qui peut l'en dédommager. Il y a deux moyens de s'attirer quelques considérations dans le monde : le premier & le plus précieux sans doute , est de se faire aimer ; le second est de se faire craindre. Cela étant ainsi , les personnes qui sont assez heureuses pour posséder le premier de ces deux moyens , seroient fort condamnables , sans contredit , si elles vouloient encore employer le second. Aussi ne voyons-nous point que des dames véritablement aimables s'amuse à se rendre redoutables par la malignité de leur langue. Contentes de se voir recherchées & caressées dans les compagnies , elle ne songent qu'à jouir tranquillement de leur bonheur sans inquiéter personne ; leur satisfaction intérieure répand sur tous leurs discours les graces & la douceur : mais celles qui sont privées de ce doux avantage seront-elles donc obligées de renoncer à toute

ambition , de se voir tranquillement abandonnées de leurs compagnes & négligées des cavaliers? Ne leur fera-t-il pas permis de recourir à la maxime des tyrans , & de dire avec eux : *Oderint , dum metuant*; qu'ils ne haïssent , pourvu qu'ils ne craignent! Ne pourront-elles se servir , au besoin , d'une langue qu'elles tiennent de la nature , & forcer , par ses traits redoutables , l'un & l'autre sexe à leur marquer quelques égards , si par leur caractère , leur esprit & leur figure , elles ne peuvent les y porter de plein-gré? Certainement il y auroit de la cruauté & même de l'injustice à le leur refuser; & l'on doit plutôt admirer la modestie avec laquelle elles veulent bien se contenter du même sort dont jouit le mauvais esprit , à qui certains peuples orientaux rendent une espece de culte pour qu'il ne leur fasse point de mal.

Venons maintenant à ceux qui sont les objets de la médifance , & montrons combien elle peut leur être utile. 1°. La médifance , proprement ainsi nommée , je veux dire , un discours dans lequel on étale au juste , & suivant la vérité , les défauts du prochain , est sans doute très-propre à corriger les personnes qu'elle attaque. Nous sommes tous jaloux de l'estime du public , mais le plus souvent nous nous connoissons très-mal nous-mêmes , & nous nous croyons dignes de cette estime , dans le tems

qu'il nous manque encore bien des choses pour la mériter. Que peut-il donc nous arriver de plus avantageux, que de voir nos défauts censurés par une infinité de gens, & dépeints au naturel ? Ces censures sont assaisonnées bien souvent d'un sel piquant, d'autant plus propre à faire une vive impression, & à produire en nous la ferme résolution d'éviter soigneusement tout ce qui peut nous exposer à des traits si mortifiants.

Dans le fond, tous ces livres que l'on écrit contre la corruption du siècle, que sont-ils autre chose, sinon des tissus de médisance ? il est vrai que ces médisances sont conçues en termes généraux, & qu'ainsi elles n'offensent point & ne nuisent à personne. Mais, par la même raison elles sont peu utiles ; j'oserois même avancer qu'elles ne le sont jamais, car elles ne corrigent qui que ce soit. Il n'en est pas ainsi des discours de ceux que l'on traite de médifans ; ces correcteurs charitables ont grand soin, dans leurs tableaux, de désigner chaque personne par son nom, afin qu'elle ne puisse s'y méconnoître, & qu'elle n'en perde point le fruit. Ils travaillent pour ce noble but avec un zèle infatigable, & il est aisé de remarquer combien ils y trouvent de plaisir. Je fais qu'un motif aussi louable leur est contesté ; mais ceux qui pourroient avoir là-dessus quelques doutes n'ont, pour s'édifier, qu'à

prêter un instant une oreille attentive aux paroles d'une femme en train de médire ; & à remarquer la tournure de ses discours.

» Hélas ! c'est dommage , dira-t-elle , cette
 » jeune personne se perd : je publie à regret ses
 » défauts & le dérèglement de ses démarches ;
 » mais il seroit à souhaiter qu'elle fût ce que le
 » monde pense de sa conduite , & quelque per-
 » sonne charitable devoit se charger de l'en aver-
 » tir. »

Il est vrai qu'elle ne prend point sur elle ce soin officieux ; au contraire, la jeune personne vient-elle à paroître ? notre causeuse change de ton, & lui parle d'un air tout-à-fait opposé : c'est un ménagement que la bonne ame ne peut encore s'empêcher de garder pour la politesse mondaine. Mais elle trouve un prompt remède, elle prend soin de répandre ses médisances en tant de lieux, qu'il est comme impossible qu'il n'en revienne enfin quelque chose aux oreilles de celle qui s'y trouve intéressée.

Je ne doute point que l'on ne doive attribuer à cette médisance salutaire l'avantage considérable que les petites villes ont ordinairement sur les grandes, quant à la pureté des mœurs. Dans Londres, dans Paris, chacun vit à sa mode, sans redouter la censure de personne, sans craindre même que l'on

s'informe de sa conduite. Il n'en est pas ainsi dans nos petites villes; il semble que la nature nous ait institués réciproquement les gouverneurs & les observateurs les uns des autres.

Nous nous informons avec un soin admirable de toutes les démarches de notre prochain, pour les censurer sans ménagement; & notre zele va si loin, que nous négligeons le soin de notre propre conduite, pour donner toute notre attention à celle d'autrui.

Les femmes, sur-tout, par une institution que l'on ne fauroit assez louer, se sont fait un amusement de ce devoir, afin d'être plus sûres de n'y point manquer. Voyez-les dans leurs assemblées; elles quittent souvent le jeu, & quelquefois tout autre plaisir, pour se donner entièrement à l'utile médifance, particulièrement si elles ne sont plus dans la première jeunesse; de sorte que l'on doit regarder aujourd'hui une compagnie de femmes comme un sénat vénérable dans lequel on prend les plus justes mesures pour la réformation des mœurs.

Il est une autre espece de médifance que j'appellerai outrée: c'est celle qui ne s'embarrasse pas trop des regles exactes de la vérité, & qui ne se fait pas une affaire d'en passer un peu les limites. Je suis bien aise de vous faire observer que, pour ménager les oreilles sensibles & délicates de nos dames, je

m'abstiens du nom propre & significatif de cette médifance outrée : le terme est d'une expression qui peint fortement l'idée qu'il faut en concevoir; mais un homme qui fait un peu son monde doit quelque chose au beau sexe.

L'utilité de cette espece de médifance est très-considerable ; je bornerai mes réflexions à un seul cas. Elle est d'un usage admirable pour faire connoître à ceux qui manquent d'expérience, le péril qui se trouve bien souvent dans une démarche très-innocente en foi.

Une jeune demoiselle, par exemple, s'est livrée sans crainte à une partie de plaisir ; son cœur simple & sans malice ne lui découvroit aucun mal dans cet amusement. Mais qu'une de nos langues charitables fasse le récit de cette partie, la jeune beauté sera bientôt désabusée. Elle croit n'avoir fait, & même n'avoir pu faire autre chose que danser, rire & se réjouir ; mais dans peu elle verra le récit de ses amusemens chargé de mille circonstances auxquelles elle n'auroit jamais pensé.

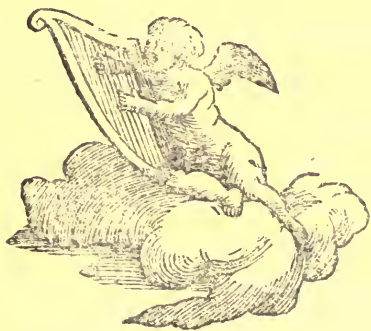
» Un tendre amant a profité de la bonne humeur
 » que la danse & la musique inspiroient à la belle :
 » on trouve bien, dans une grande assemblée, le
 » moment favorable de se dérober à la foule ; &
 » ce n'est pas pour rien que le bal a été poussé
 » si avant dans la nuit.»

Elle sentira, convenons-en, la fausseté de cette histoire; mais elle doit la regarder comme une preuve évidente que ces actions qu'on lui impute, sont autant de dangers auxquels elle s'étoit imprudemment exposée. Car, enfin, il est très-vraisemblable que la médifante parle en conséquence de ce qu'elle éprouve dans son propre cœur. Elle sent bien que si elle s'étoit trouyée à pareille fête elle auroit profité de l'occasion pour faire une course au-delà des bornes que l'on assigne aux plaisirs permis.

Tel est le jugement qu'une médifante nous donne lieu de porter sur son compte; elle ne l'ignore pas sans doute, mais elle ne se fait aucune peine d'exposer sa propre réputation pour rendre service à ses jeunes sœurs.

Ce trait généreux est le plus bel éloge que l'on puisse faire de la médifance & de ses sectateurs: ainsi je bornerai là mon discours, & j'espère de la reconnoissance de toutes les personnes qui ont des talens distingués pour cet art tant suivi, quoique blâmé, que si jamais je viens à être connu, elles daigneront épargner ma foiblesse, & me départir leur baume salutaire avec précaution & par petites doses; car j'avoue que, tout admirateur que je sois de la médifance, je ne puis encore trop bien me familiariser avec elle. Elle me cause des nausées

quand elle est préparée trop grossièrement ; & si l'on pousse la subtilité jusqu'à la rendre du dernier numéro dont j'ai parlé , elle n'a aucune prise sur mon tempérament.



A V E R T I S S E M E N T

Sur la petite piece qui suit.

Monsieur l'abbé de *** ayant été chargé de prononcer un discours dans la première assemblée qui devoit suivre celle où il reçut cette invitation, son indolence naturelle ne lui a point permis de travailler sur aucun sujet; mais il a cru devoir nous en dédommager par la lecture de l'apologie du babil des femmes, qui se trouve dans un ouvrage de métaphysique fort abstrait, & qui, par la profondeur des raisonnemens que l'on y lit, n'est guère à la portée du plus grand nombre des lecteurs. Cette piece nous ayant paru ne pas déparer nos archives, nous l'avons fait insérer dans ce recueil, & nous espérons que le public nous fera gré de cette attention.



A P O L O G I E

D U B A B I L

D E S

F E M M E S.



JE me trouvai hier dans une compagnie nombreuse, mêlée d'hommes & de femmes; je laissois la multitude babiller, & je m'entretenois librement avec un Anglois que j'avois vu ailleurs. Il y avoit près d'une demi-heure que nous raisonnions ensemble du bien & du mal. Il prétendoit, lui, qu'il y avoit beaucoup plus de vice, & de misère parmi les hommes, que de vertu & de bonheur réel. Moi, je tâchois de lui faire observer que la balance étoit par-tout égale; mais j'avois toutes les peines du monde à le détacher de certaines idées noires, qui étoient dans lui autant l'effet du climat que de la réflexion. Nous parlions l'un & l'autre avec assez

de tranquillité pour qu'on ne fît aucune attention à nous : cependant le hafard ou la curiosité voulut qu'une dame nous interrompît, & nous dît d'un ton obligeant : Messieurs les philosophes, de quoi parlez-vous-là ? Pourquoi nous envier vos bonnes réflexions ?

L'Anglois faifit cette occasion de me plaifanter publiquement fur la fingularité de mon sentiment ; & j'avoue qu'il lui donna un tour original. » Ce » systême n'est pas tout-à-fait neuf, reprit la » même femme, mais je fais une difficulté qui le » détruit pleinement. Quoiqu'elle ne foit ni à mon » avantage, ni à la gloire de mon sexe, si on me » le permet, je la proposerai de bonne-foi, fans » l'aggraver ni l'affoiblir. Je me flatte que l'ex- » position fimple en démontrera l'impossibilité. »

Cela piqua la curiosité de la compagnie ; chacun voulut favoir ce que c'étoit. D'abord l'on m'adressa la parole & l'on me demanda si j'acceptois le défi. Je n'avois garde de le refuser, persuadé de mon opinion & de l'envie de la faire valoir. « Mesdames ; » ajoutai-je, si je me trompe, je fuis excusable ; » c'est l'observation de la nature humaine perfec- » tionnée par la société, qui m'a induit en erreur ; » j'ai toujours vu le bien & le mal se suivre de » près, & résulter de toutes les effences. »

» Eh bien, monsieur, répliqua mon antagoniste

» pleine-d'esprit & de graces, il s'agit de l'imper-
» tinent babil de quelques femmes ; de ce per-
» sifflage affommant d'une seule langue, qui, par
» sa volubilité constante, tient fermées tant d'au-
» très bouches qui ont un droit égal de s'ouvrir ;
» de cette confusion importune de vingt autres, qui
» parlent sans cesse & toutes ensemble, pour ne
» rien dire ; de cette démangeaison de caqueter, qui
» fait dire tant de sottises, qui trahit les secrets les
» plus sacrés, qui déchire les voisins, calomnie les
» honnêtes-gens, seme la discorde entre les amis,
» fomente les querelles, divise les familles, & qui
» est si souvent le fléau des maris. Par quels avan-
» tages ce vice peut-il dédommager la société des
» maux qu'il y produit ? Vous serez bien habile,
» monsieur, si avec toute la sagacité que je vous
» connois, vous pouvez y découvrir seulement un
» degré de bien contre cent degrés de mal. Au
» reste, il n'est pas ici question de l'usage de la
» parole, qui, s'il est raisonnable & modéré, est
» sans doute aussi utile chez les femmes que chez
» les hommes ; mais il s'agit de cet étrange abus
» que nous en faisons, tel que je viens de le pein-
» dre. Prouvez-nous que cette intempérance de la
» langue est aussi utile au genre humain qu'elle lui
» est visiblement & en effet dommageable : Voilà
» votre tâche. »

Je ne fais si l'intention de ma belle parleuse étoit de mortifier quelques personnes du cercle ; je vis au moins quelques visages s'obscurcir , ce qui me fit espérer que l'on m'écouteroit volontiers. Je lus dans tous les yeux qu'on étoit très-disposé à entendre l'apologie d'un vice que l'on chériffoit assez pour souhaiter qu'il fût raisonnable ; cela m'encouragea à parler ainsi :

« MESDAMES , jamais je n'ai entrepris de cause
 » avec plus de plaisir , tant par rapport au sexe
 » aimable qu'elle intéresse , que par la foule de
 » bonnes raisons qui se présentent à mon esprit en
 » sa faveur. Il est incontestable que la nature a
 » avantaagé les femmes du côté de la langue , &
 » qu'au lieu de multiplier en elles cet organe , ce
 » qu'elle pouvoit avec autant de facilité qu'elle a
 » doublé ceux de la vue & de l'ouïe , elle lui a
 » donné une volubilité merveilleuse. Accoutumé
 » à réfléchir sur-tout , j'ai recherché sur quoi ce
 » privilege étoit fondé ; je n'ai pas eu de peine à
 » l'appercevoir. Les femmes , destinées à peupler la
 » société , sont chargées de notre enfance ; c'est dans
 » leur compagnie seule que nous passons nos pre-
 » mières années. A mesure que notre corps s'ac-
 » croît , elles doivent tâcher d'aider notre esprit à
 » se développer de même , c'est-à-dire , à acquérir
 des

» des idées ; car on conçoit que la sphère de
 » l'esprit ne s'aggrandit que par le nombre des
 » idées , & que nous n'acquérons des idées que
 » par l'exercice de nos sens , sur-tout par ceux de
 » la vue & de l'ouïe. Me contesterez-vous à-pré-
 » sent que le babil des nourrices & des gouver-
 » nantes d'enfans n'exerce nos jeunes oreilles , &
 » ne grave dans notre cerveau débile beaucoup de
 » traces idéales qui ne s'y imprimeroient pas sans
 » ce secours ? C'est pour nous apprendre à penser
 » de bonne heure , pour exciter notre imagination
 » enfantine , que la nature prévoyante a donné tant
 » de caquet aux femmes.

» Voyez la différence des deux enfans , dont
 » l'un aura été élevé par une jeune fille , vive &
 » d'une langue infatigable ; & l'autre par un pédant
 » taciturne qui n'a jamais ri. Le premier pétille
 » d'esprit & de gentillesse ; son petit jargon est
 » plein de faillies ; il parle de tout ce qui concerne
 » son âge , & il a une facilité singulière à ap-
 » prendre. Le second est presque stupide ; il a un
 » air embarrassé dans le monde , & ne fait pas dire
 » un mot.

« La nature qui a destiné les femmes à nourrir
 » leurs enfans , à les élever , à former leur esprit ,
 » au moins dans le plus bas-âge ; par la même
 » raison qu'elle a rempli leurs mammelles de lait ,

» a dû leur donner cette volubilité de langue, si
» propre à aider notre imbécillité, à promener
» notre imagination naissante d'objets en objets, à
» nous faciliter l'exercice de la faculté de penser, à
» nous familiariser de bonne heure avec tout ce qui
» nous environne. Oui, mesdames, si vous parliez
» moins, nous penserions peu, nous penserions
» plus difficilement, nous penserions plus tard. En
» vérité, la vie est assez courte pour que, dès le
» commencement de notre carrière, on ne néglige
» rien de ce qui doit contribuer aux progrès de
» nos connoissances.

« Nés au sein de la société, où le langage naturel
» des gestes est presque inconnu, il est de toute
» nécessité d'apprendre à parler, afin d'indiquer
» nos besoins, nos desirs & nos fantaisies. L'ex-
» pression naïve des cris n'est à la mode que chez
» les sauvages : on fait tout pour nous contraindre
» à les étouffer; nouvelle obligation de savoir vite
» nous exprimer par des articulations forcées. Si
» donc les mêmes sons frappent sans cesse nos
» oreilles, nous serons plus portés à les imiter &
» à y attacher les significations que nous suggère la
» présence des objets. Ces premières expressions,
» les plus nécessaires pour l'usage, sont les plus
» communes, & justement celles qui font l'entretien
» ordinaire des femmes & des jeunes filles que l'on

» met auprès de nous. C'est à bon droit que la
 » nature a voulu que les conversations des femmes
 » roulassent toujours sur les mêmes objets, les plus
 » simples & les plus ordinaires. Son dessein est de
 » nous apprendre à les connoître & à les nommer
 » dans le besoin.

» Supposons que les femmes eussent le même
 » goût pour des sujets plus relevés, plus compli-
 » qués, moins communs; dès-lors leur entretien
 » ne seroit plus proportionné à la foiblesse des
 » enfans, dont le cerveau tendre n'est pas capable
 » d'un travail pénible. Il faut que la simplicité des
 » idées qu'on lui offre pour l'exercer, convienne
 » à la délicatesse des organes; que la présence des
 » objets en rende la perception plus facile; sans
 » quoi, loin d'aider l'esprit, on le frapperoit d'une
 » stupeur lourde, propre à engourdir les plus heu-
 » reuses dispositions.

» Je conviens qu'il nous faut oublier dans la
 » suite les contes dont notre enfance a été bercée,
 » & changer entièrement de façon de penser; mais
 » le tems amene peu-à-peu cette substitution d'i-
 » dées. Nos premières conceptions, toutes frivoles
 » qu'elles étoient, nous ont pourtant accoutumés
 » à penser: leur frivolité étoit nécessaire, parce
 » que nous étions alors incapables de nous occuper
 » de quelque chose de mieux. Forcés de commencer

» par ce qu'il y a de plus simple , nous aurions
 » aujourd'hui une grande difficulté de penser sen-
 » sément , si dès notre bas-âge nous n'avions pas
 » raisonné & pensé en enfans. L'esprit se déve-
 » loppe comme le tempérament ; le corps s'or-
 » ganise successivement , il passe par plusieurs états
 » avant d'être tout-à-fait formé. L'entendement a
 » aussi son tems d'imbécillité , pendant lequel il
 » faut le traiter doucement , & n'exiger de lui que
 » des opérations puérides. La nature y a pourvu
 » en donnant aux femmes avec qui nous passons
 » nos sept à huit premières années , un goût décidé
 » pour la bagatelle , une facilité prodigieuse à
 » parler long-tems sur des riens , un penchant na-
 » turel pour les redites ; comme si elle avoit craint
 » qu'elles ne chargeassent nos têtes foibles d'une
 » trop grande multitude d'idées. »

Vous concluez donc , dirent quelques personnes
 de l'assemblée , que le babil des femmes apprend à
 parler & à penser à toute l'espece ? « Sans doute ,
 » repris-je , & je soutiens de plus , pour l'honneur
 » du beau sexe , que la société retire d'un autre
 » côté un agrément infini de ce défaut prétendu.
 » Presque toutes les femmes ont de la voix ;
 » une voix claire , douce , flexible , propre à la
 » musique ; une voix qui nous charme , qui fait
 » les délices des sociétés particulières & l'amu-

» sement de la nation entière , au concert & à
 » l'opéra. »

Voulez - vous me persuader , dit l'Anglois en
 raillant , que si les femmes parloient moins , elles
 ne chanteroient pas 'si bien ? « Cela est évident ,
 » répliquai-je ; je vous en fais juge. Je conçois la
 » voix , avec un physicien moderne , comme un
 » instrument à cordes. L'air échappé des poumons
 » qui le soufflent , pince les fibres tendineuses de
 « la glotte , & en tire des sons en les faisant fré-
 » mir. De la flexibilité de ces fibres ou cordes
 » vocales , de leur agilité , de la précision de leurs
 » vibrations , dépendent tous les agrémens du
 » chant , la netteté des sons , la légèreté du rossi-
 » gnolage , la délicatesse d'une modulation , le
 » brillant d'une cadence perlée.

» D'abord les femmes ont l'organe de la voix
 » d'une sensibilité extrême. L'air , qui par le mou-
 » vement continuel d'inspiration & d'expiration ,
 » fort des poumons ou y entre par le canal de la
 » glotte , la sollicite sans cesse à se faire entendre :
 » ainsi la démangeaison qu'elles ont de parler est
 » une nécessité naturelle dont les hommes sont
 » exempts , vu que chez eux les filamens de la
 » glotte , plus grossiers , sont plus difficiles à ébran-
 » ler. Aussi il s'en faut bien qu'ils aient autant de
 » disposition , pour le chant , que les femmes ; ils

» n'acquiescent une voix féminine que par une opé-
 » ration qui leur ôte un sexe sans leur donner
 » l'autre.

» Le caquet continuel des femmes entretient la
 » souplesse de l'organe ; la volubilité de la langue
 » dispose la voix à la vivacité des roulemens , à
 » ces inflexions variées au gré des passions qui
 » agitent l'ame , à cette mélodie qui peint tous les
 » objets de la nature , depuis les éclats du tonnerre
 » jusqu'au charme assoupissant du sommeil. C'est
 » donc à leur babil & à leur persifflage qu'elles
 » doivent la beauté de leur voix , & nous le plaisir
 » qu'elle nous procure. Je mets en fait que , non-
 » seulement le babil des femmes embellit leur voix ,
 » mais qu'il seroit presque capable d'en donner à
 » celles qui en manqueroient , par la raison que la
 » fréquence des vibrations des fibrilles vocales les
 » rendroit souples & agiles , leur ôteroit bientôt
 » la dureté & la roideur qui font la voix fausse.
 » Condamnez le sexe à la taciturnité , sa voix se
 » rouillera comme un instrument dont on ne fait
 » aucun usage.

» Il ne faut pas s'imaginer qu'une heure d'exer-
 » cice par jour , pendant deux ou trois ans avec
 » un maître à chanter , suffise pour former ou en-
 » tretenir la voix. Non , la subtilité de cet organe
 » exige une action plus continue ; & comme on

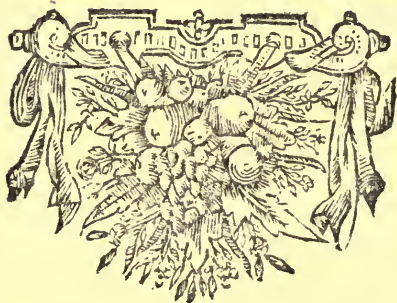
» ne peut pas toujours chanter, outre que la bien-
 » féance ne le permet pas, le chant est un tra-
 » vail fatigant pour la poitrine ; il faut y suppléer
 » par la conversation, en caquettant sans cesse ;
 » exercice doux & plaifant, tel qu'il le faut pour
 » faire vibrer les fibres vocales, & les tenir tou-
 » jours en mouvement, fans les fatiguer. Les
 » femmes peuvent toujours parler : c'est une sage
 » disposition que la coutume qui leur assigne en
 » partage des occupations compatibles avec celle-
 » là. »

On auroit grand tort, dit la dame qui déclamoit si bien contre son sexe, de se plaindre de la frivolité de nos entretiens. Ignore-t-on que nous ne sommes intarissables que sur des riens. Si nous ne voulions parler que sciences, arts, politique & religion, nous aurions bientôt débité tout ce que nous savons : parlant sans connoissance de cause, nous choquerions sans cesse le bon-sens sur les matières les plus importantes ; qu'on en juge par celles de nous qui ont la fureur du bel esprit.

Madame, continuai-je, je n'aurois pas osé m'expliquer si clairement, & je n'ajouterais rien à votre réflexion.

O l'heureux babil ! le don ineffimable qui prépare les plaisirs délicieux que donne le charme

d'une belle voix! Le précieux talent, auquel les plus grands hommes sont redevables du premier usage qu'ils ont fait de la faculté de penser & de celle de s'exprimer!





L' O R I G I N E

D E S

N A V E T T E S.

Nous ne sommes plus dans le siècle de la science; cela m'afflige, & ne m'étonne pas : il est plus aisé de dire vingt bons-mots que de faire une découverte. Je l'ai bien éprouvé par tout ce qu'il m'en a coûté pour devenir savant : l'on me fauroit quelque gré si l'on voyoit les volumes immenses que j'ai parcourus pour découvrir l'origine des Navettes. Je ne l'ai trouvé dans aucun ; le hasard me l'a procuré en feuilletant un manuscrit chinois dans la bibliothèque d'Avignon ; en voici une traduction fidelle & complete.

C'étoit au tems des étrennes, tems abusif où la tromperie fait son trafic, où la fausseté court les rues & donne ses premiers à-compte. Il n'y avoit aucune maison dans Tunquin, où l'on ne trouvât des amis lourds, des vers plats, & des magots de

porcelaine, bien moins magots que ceux qui les avoient donnés. Je ne parle pas des parens; les coufins du jour de l'an font bien plus importuns que les coufins du mois de mai.

La ville étoit remplie de femmes fenfibles qui attendoient, pour quitter leurs amans, qu'elles en euffent reçu les étrennes. L'amour fe vendoit chez les jouaillers, & fa valeur courante fuivoit celle des diamans.

L'amour pur, l'amour vrai étoit dans un afyle champêtre, à deux lieues de Tunquin. Il habitoit avec la princeffe Zirzis & le prince Myrza. Zirzis étoit devenue veuve trois mois après fon mariage; ils lui avoient parus longs. Cet hymen qui s'étoit fait au préjudice de l'amour, avoit tourné à fon profit; il rendoit Zirzis maîtrefle de fes actions. C'est une grande facilité pour ne pas rester long-tems maîtrefle de fon cœur.

Myrza étoit fon plus proche voifin; il ne dépendoit que de lui. Il étoit joli, il étoit riche, il étoit prince: voilà bien des dangers dont il fit des perfections.

Il fentit combien un prince court de rifques, étant livré à lui-même; il étoit fans parens qui puffent le conduire. Quand il en auroit eu, c'est un foible fecours: l'autorité qu'ils ont, détruit prefque toujours la confiance qu'on leur doit. Myrza

méritoit des amis : mais qu'est-ce que les amis d'un prince ? Souvent des flatteurs , & leurs talens font des pieges.

Tout homme indépendant n'a d'autres moyens que l'amour pour s'éclairer & pour s'instruire : c'est le parti que prit Myrza fans s'en douter lui-même. Il vit Zirzis & l'admira.

Elle se tenoit toujours à la campagne , elle se connoissoit. Elle avoit une beauté modeste , un esprit simple , une raison douce , une ame tendre ; qu'auroit-elle fait à la ville ?

Elle reçut les visites de Myrza , elle étudia son caractère ; elle vit que ce n'étoit encore ni un sot ni un fat , mais qu'il ne tiendrait qu'à la femme qu'il auroit , qu'il devînt l'un ou l'autre.

Elle résolut de ne point l'avoir , & d'en faire un homme aimable. Voilà deux choses bien difficiles : le succès de l'une des deux doit suffire pour contenter une femme sensée.

Zirzis convint avec Myrza qu'ils se verroient souvent ; mais à condition que tous leurs entretiens ne rouleroit que sur la raison & l'amitié , & que jamais ils n'y feroient entrer les mots de beauté ni d'amour.

J'y consens , répondit Myrza ; le mot de beauté ne sortira pas de ma bouche , mais je dirai souvent : Belle Zirzis. A l'égard du mot d'amour , je vous

avoue qu'il ne me fera pas difficile de ne le point prononcer, c'est un sentiment que je redoute. Je ne veux connoître que l'amitié; c'est un ami que je cherche; je crois l'avoir trouvé en vous, charmante Zirzis; vous me donnerez des conseils, ils se graveront dans mon cœur. Mes perfections, si j'en acquiers, deviendront votre ouvrage; elles m'en feront plus chères. La différence de notre sexe ne servira qu'à jeter des nuances plus douces sur notre amitié, elle en deviendra plus intéressante. Permettez, belle Zirzis, permettez, poursuivit-il avec transport, que je serre & que je baise vos mains pour vous marquer toute ma reconnaissance.

Zirzis étoit enchantée de voir dans le prince une amitié si vive. Tandis qu'ils s'occupoient à se jurer ainsi une renonciation totale à l'amour, on vint lui annoncer qu'un jeune marchand demandoit s'ils vouloient faire quelque emplette. On le fit entrer: il étala bien des fanfreluches, bien des colifichets qui séduisoient les yeux & n'étoient bons à rien.

Pourquoi tant de choses inutiles? dit Zirzis. C'est ce qui me fait vivre, répartit le marchand: les jeunes-gens en donnent bien davantage que des choses qui leur sont nécessaires. Il semble qu'ils se fassent un plaisir d'acheter leur portrait. Tenez, poursuivit-il, voici un bijou qui deviendra bien à la mode: on appelle cela une navette, c'est la

première qui paroît. Je l'aime d'autant plus, dit Zirzis, qu'elle est toute simple; elle n'est que de bois. Il est vrai qu'il est bien poli & bien beau: comment appelez-vous ce bois-là? C'est du myrthe, répondit le jeune marchand d'un ton tout ingénu; il jetta cependant de certains regards malins sur la princesse, qui la firent rougir.

C'est une galanterie trop médiocre, reprit Myrza, pour que vous ne me permettiez pas de vous la faire. Quel en est le prix? Je la donnerai pour rien à la princesse, répliqua le marchand, acceptez-la de grace, je ne vous fais que crédit; un tems viendra où vous me le paierez bien: je vais seulement vous en montrer l'usage. Vous aurez l'attention d'avoir toujours de la soie gris-de-lin, pareille à cet écheveau. Lorsque vous serez seule, & même dans le monde, vous formerez un petit nœud comme celui-ci, toutes les fois que vous songerez à la personne pour laquelle vous avez le plus d'amitié. Vous serez bien aise à son retour, de lui prouver par la quantité de nœuds que vous aurez faits, combien de fois vous y avez pensé: vous m'avouerez que c'est un amusement bien innocent. Zirzis prit la navette, essaya de s'en servir, & réussit très-bien.

A-présent, dit le marchand, il est juste que je donne aussi les étrennes à ce joli prince: daignez

accepter cette plume avec ces petites tablettes. Vous avez, fans doute, auffi bien que la princeffe, de l'amitié pour quelqu'un; quand vous ferez abfent, vous écrirez toutes les remarques que cette bonne amitié-là vous aura fait faire. Adieu, leur dit-il: dans un an je vous donne rendez-vous à pareil jour dans la ville de Tunquin.

A-peine fut-il parti, que Myrza alla à la chaffe, & Zirzis refta feule. Elle voulut prendre l'air dans les jardins, elle entendit un roffignol, elle s'arrêta, tomba dans la rêverie, & fit des nœuds. Elle pourfuivit fa promenade, elle apperçut deux papillons qui fe tournoient, fe careffoient & fe joignoient; ce fpectacle l'amufa, elle fit des nœuds. A quelques pas de-là elle découvrit deux tourterelles dont les deux becs fe touchoient; cette rencontre l'occupa, elle fit des nœuds.

En revenant, elle remarqua des fleurs doucement agitées par les careffes de zéphir, elle fit des nœuds. Elle rentra pour ordonner le foupé. A chaque plat qu'elle commandoit, elle ne manquoit pas de dire: Il me femble que le prince aime ce ragoût-là. Ce que c'eft que l'amitié! elle fit encore des nœuds.

Myrza, de retour, trouva la navette faite. Zirzis le questionna fur fa chaffe; elle étoit moins bonne que de coutume. Il avoit perdu prefque tout fon tems à écrire fur fes tablettes; c'étoit des obfervations

qu'il avoit mises en vers. Cela m'empêchera de les rapporter : ce n'est pas que je n'aie beaucoup de respect pour des vers de prince, mais je craindrois que cela ne fit longueur.

Ils passèrent leur soirée à dire du mal de l'amour : ils convinrent que pour avoir ce plaisir-là, il seroit permis de le nommer. L'amour rioit de leurs injures ; tout ce que demande ce dieu, c'est que l'on parle de lui.

Zirzis employoit ses journées à faire des nœuds, & Myrza à écrire sur ses tablettes. Il étoit attentif, dès que la princesse étoit éveillée, à lui apporter les fleurs qu'elle aimoit le mieux ; elle avoit la même attention à les placer près de son cœur ; elle en mêloit aussi dans sa coëffure. Des fleurs que l'on tient d'une main chère, valent bien mieux que des diamans.

Venoit-il des visites du voisinage ? Zirzis, quoique polie, paroïssoit ennuyée, & cet ennui trop marqué, les abrégeoit toujours. Zirzis ne se plaisoit qu'avec Myrza ; ils étoient trop heureux lorsqu'ils se trouvoient seuls pour déclamer contre les amans.

Tandis qu'ils passoient leur vie dans cette espece d'indifférence, le jeune marchand vint les chercher pour les mener à Tunquin. Pourquoi sortir d'ici ? dit Zirzis ; nous y sommes si bien ! Cependant, répartit le marchand, la saison est bien avancée ;

les soirées font si longues ! Ah ! répondit Zirzis ; c'est le plus beau tems de l'année ; Myrza n'est pas si long-tems à la chasse.

Ce sentiment d'amitié, reprit le jeune marchand, m'affure que vous avez fait une grande quantité de nœuds. Je n'ai pas cessé un instant, répondit-elle ingénument. Et les tablettes de Myrza ? Il n'y a plus de blanc du tout, reprit-il : tenez, examinez. Le marchand les prit & les parcourut : Il y a, dit-il, dans ces vers-là, plus de sentiment que de poésie ; mais n'importe : j'approuve qu'un prince fasse des vers médiocres pour se mettre en état de connoître les bons, & de protéger ceux qui les font. Je voudrois à-présent, poursuivit-il, voir tous les nœuds qu'a fait Zirzis. On les apporta, ils ne pouvoient pas tenir dans la salle. Allons dans le jardin, dit le jeune-homme, nous ne manquerons point d'espace ; l'étalage de ce travail pourra faire un spectacle assez intéressant.

On se transporta dans le bosquet le plus vaste ; le marchand mit la main sur les nœuds. Je vais, dit-il, vous montrer à quoi cela sert. Dans l'instant, l'air qui étoit froid, s'adoucit ; une chaleur tempérée parut sortir de la terre. Les oiseaux se crurent au printems, & se firent l'amour. Les arbres même furent émaillés de fleurs, & leurs rameaux se rapprochèrent.

Que

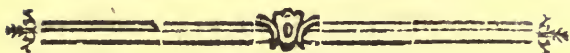
Que veulent dire ces prodiges ? s'écrièrent Zirzis & Myrza. Ils veulent dire , répondit le jeune-homme , qu'il n'y a aucun jour d'hyver pour les gens qui s'aiment de bonne-foi. Zirzis & Myrza se regardèrent , mais leur surprise augmenta bien davantage , lorsqu'ils virent tous les nœuds se dévider , s'étendre , & former un rézeau qui les enveloppa tous deux.

Le jeune marchand parut à leurs yeux avec un flambeau, un carquois, mais point d'ailes. La piété, le respect & le zele de Baucis & de Philémon firent moins d'impression sur leurs cœurs, lorsqu'ils s'aperçurent que leur hôte étoit un dieu. Qui êtes-vous donc ? dit Zirzis en tremblant. L'amitié, répondit l'amour. L'amitié ! reprit Zirzis. Oui, répartit ce dieu, voilà à-peu-près comme elle est faite, lorsqu'elle regne entre homme & femme. Vous êtes certains d'être amis ; voilà comme on se rend digne d'être amans. A-présent devenez époux, augmentez votre bonheur en affermissant de plus en plus cette gaze qui vous environne ; il ne faut qu'un rien pour la déchirer, je ne vous quitterai pas, & je choisis vos deux cœurs pour asyle.

Zirzis & Myrza s'unirent, & par amitié passèrent la nuit ensemble : ils furent heureux pendant toute leur vie. Le tableau d'une si belle union blessa la vue du plus grand nombre. La navette de bois parut

platte & ignoble aux yeux de la fotte vanité qui en fabriqua d'or : la mode les adopta & leur donna la vogue. Depuis ce tems , elles ont pris le dessus ; la navette de myrthe n'ose plus former des nœuds qu'en cachette , pour unir deux cœurs vrais entre mille : c'est la navette de l'amour ou du sentiment qui se fixe au bonheur particulier. La navette d'or tourne seule en public pour lier tout le monde & n'attacher personne : c'est la navette du ridicule, qui circule sans cesse pour l'amusement général.





LES J'AI VU,

P O E M E

DE M. LE BRUN. (*)

Sous le signe de la Balance

Lucine avoit marqué le jour de ma naissance:
Dans un siècle où régnoient l'abondance & la paix,
Heureux dès le berceau, je reçus la lumière,
Douce faveur des dieux; & déjà ma carrière
A fourni six lustres complets.

(*) Le savant M. Le Brun, connu dans la république des lettres par plusieurs ouvrages, avoit composé en 1711, cette pièce de poésie, qui n'a d'abord paru qu'en manuscrit. Comme elle est belle & ne devoit pas être abrégée par un extrait; que d'ailleurs le public a toujours fait beaucoup de cas de tout ce que cette excellente plume a produit: ces considérations & la vénération particulière que j'ai pour cet auteur, m'ont déterminé à publier cette pièce en entier, d'après une copie de sa main.

Depuis ce tems, j'ai vu mille & mille injustices,
 J'ai vu peu de vertus, j'ai vu beaucoup de vices,
 J'ai vu beaucoup d'affreux & peu de beaux objets.

A nos soupirs j'ai vu le ciel être inflexible;
 Les mortels endurcis méconnoître les dieux,
 La discorde infernale armer le bras terrible
 Et des usurpateurs & des ambitieux.

J'ai vu Mars, affamé de meurtre & de carnage,
 Faire couler par-tout & du sang & des pleurs;
 Et pour mieux assouvir les transports de sa rage,
 Envenimer les traits dont il perçoit les cœurs.

J'ai vu des sujets infidèles,

Fanatiques séditieux :

J'ai vu combattre ces rebelles

Contre les rois, contre les dieux :

J'ai vu leurs vains projets dissipés comme un songe,
 Et ces nouveaux Titans reconnoître un vainqueur.

J'ai vu la vérité confondre le mensonge,

Et la religion triompher de l'erreur.

J'ai vu la pudeur exilée,

Le mérite sans protecteur,

La plus sainte foi violée,

Et le bon droit sans défenseur.

J'ai vu la chicane odieuse

Fournir des armes aux plaideurs;

Et l'ingratitude orgueilleuse

Méconnoître les bienfaiteurs.

J'ai vu des juges mercenaires

Exiger d'injustes salaires ;

J'ai vu des prélats obstinés

L'un contre l'autre déchaînés ,

D'hypocrites abbés courir aux bénéfices

D'un empressement sans égal ;

Et par de lâches artifices

Feindre le bien & pratiquer le mal.

J'ai vu des officiers timides ,

Faux braves & vrais fanfarons ,

Au conseil parler en Alcides ,

Aux combats agir en poltrons.

J'ai vu des courtisans avec effronterie ,

D'un encens idolâtre empoisonner les rois ,

Et des grands aveuglés , n'écouter que la voix

Ou de l'ambition ou de la flatterie.

J'ai vu s'exécuter les plus sanglans projets.

J'ai vu d'une Phryné la cruauté perfide ,

Porter sur son époux une main parricide ,

Et sur un échafaut expier ses forfaits.

J'ai vu sur un théâtre une actrice charmante

Aimer un jeune acteur avec fidélité ,

Et d'une fiction faire une vérité :

J'ai vu mourir l'amant sans l'amour de l'amante.

Aux ouvrages bons ou mauvais

On ne rend pas toujours justice :

J'ai vu dépendre leur succès

Rarement du bon goût, & souvent du caprice:
 J'ai vu courir en foule aux jeux des arlequins;
 J'ai vu favoriser leurs bouffonnes grimaces,

Approuver à des baladins,

Et négliger Cinna, le Cid & les Horaces;

J'ai vu des oiseaux croassans

Vouloir du rossignol imiter les accens,

Et de petits auteurs sur de grandes échasses;

J'ai vu, non sans étonnement,

J'ai vu de stériles poètes

S'enorgueillir insolemment

De pieces qu'ils n'avoient point faites.

O tems! ô siecle! ô mœurs! J'ai vu des hommes nés

De la race la plus obscure,

Enrichis tout-à-coup par une énorme usure,

Dans de superbes chars pompeusement traînés:

J'ai vu, je me ferois un crime de le taire,

J'ai vu des partisans en princes travestis,

Pour avoir osé prendre un essor téméraire;

Rentrer dans le néant dont ils étoient sortis:

J'ai vu la courtisane Flore

Se marier à quarante ans,

Et donner, pour sa dot, à l'époux qu'elle adore,

Les dépouilles de ses amans.

J'ai vu, j'ai vu ramper aux pieds de leurs maîtresses

Des héros dont la gloire avoit comblé les vœux;

Et des philosophes fameux,

Susceptibles de nos foiblesses.

J'ai vu le monde renversé ,

J'ai vu l'innocence opprimée ,

J'ai vu la vertu diffamée

Et le crime récompensé.

J'ai vu renouveler les amours de Socrate :

Dans les prédicateurs j'ai vu des ignorans ;

Et dans les enfans d'Hypocrate ,

J'ai vu des bourreaux , des tyrans.

J'ai vu des roturiers , vils enfans de la terre ,

Unir leur sang impur au sang des demi-dieux :

Des Phaétons présomptueux

Renversés de leurs chars par un coup de tonnerre.

J'ai vu des Icares nouveaux

Au fort le plus fatal en butte ;

J'ai vu leur audace & leur chute ,

Et de pompeux débris leur servir de tombeaux.

J'ai vu sur les humides plaines ,

L'avarice braver avec empressement

Des flots impétueux le fier soulèvement ,

Et des vents en courroux les brûlantes haleines.

J'ai vu de cruels publicains

Acheter de vastes domaines

Et s'ériger en souverains.

J'ai vu par des bourgeois , sans crainte & sans obstacle ,

Des plus grands potentats les intérêts réglés.

J'ai vu , quel burlesque spectacle !

Ces nouvellistes rassemblés

Dans les jardins publics dont ils font leurs écoles,
Débiter tous les jours des menfonges frivoles,

Avec autant de gravité

Que les Zenons sous le portique

Annonçoient autrefois à la troupe stoïque

Les dogmes de la vérité.

J'ai vu des marchands, des notaires,

Impitoyables ufuriers,

Infideles dépositaires

Et frauduleux banqueroutiers.

J'ai vu des docteurs fans science,

Des maris fans autorité,

Des magistrats fans conscience,

Et des dévots fans charité.

J'ai vu le juge Idas dormir à l'audience ;

L'avocat Dorimon déclamer fans succès,

Le procureur Frontin réduire à l'indigence

Des plaideurs acharnés à poursuivre un procès.

Dans des cercles nombreux j'ai vu des précieuses

Affecter de grands mots & de grands sentimens,

Remplir tous leurs discours de phrases ennuyeuses,

Et parler comme des romans.

J'ai vu des femmes de tout âge

Mendier un tendre regard,

Et cacher les défauts d'un difforme visage,

Sous le masque imposteur du fard.

J'ai vu Life chercher à plaire ,
 Quoique déjà sur le retour ;
 Quoique bientôt sexagénaire ,
 Vouloir inspirer de l'amour.
 J'ai vu des Phedres & des Mirrhes
 Aimer d'un cœur incestueux
 Des Hyppolites , des Cynires ,
 Et nourrir ces coupables feux.
 J'ai vu des Junons , des Médées ,
 D'un dépit jaloux possédées.
 Des Laïs , des Pasiphaés.
 J'ai vu des Jafons , des Thésées ,
 Des Arianes abusées ,
 Des Flores & des Danaés.
 Le dirai-je ? J'ai vu des femmes
 Faire renaître dans Paris
 Le culte & la mollesse infâme
 De Lampsaque & de Sibaris.
 J'ai vu le luxe asiatique
 Enerver le cœur des Gaulois:
 Je l'ai vu s'introduire en tyran domestique ,
 De chez les grands chez les bourgeois.
 J'ai vu les jalouses chimères
 De ces Zoïles renaissans ,
 Qui , pour dégrader les Homères ,
 Tentent des efforts impuissans.
 J'ai vu plus d'un joueur avide ,

De son fatal penchant ne pouvoir s'affranchir ;
Et de ces furieux que l'imprudence guide ,
Beaucoup se ruiner & fort peu s'enrichir.

J'ai vu la joueuse Artenice

A cette passion immoler la pudeur ,

Et chercher dans ce sacrifice

Une ressource à son malheur.

J'ai vu Mopsé abruti , plongé dans la crapule ,

Partisan de Bacchus , déterminé buveur ,

D'un plaisir trop outré se faire un faux bonheur ,

Et d'un excès honteux un honneur ridicule.

J'ai vu de jaloux directeurs ,

J'ai vu d'effroyables scandales ,

Et par des discours séducteurs

Des ministres sacrés corrompre des vestales.

J'ai vu des livres ennuyeux

Trouver , quoique remplis de pieces puériles ,

Des approbateurs trop faciles.

J'ai vu les plus pernecieux

Mieux vendus que les plus utiles.

D'un poëte licencieux

J'ai vu la plume envenimée

Distiller le fiel en tous lieux ;

Et de ses vers injurieux

J'ai vu l'audace réprimée.

J'ai vu la neige & les glaçons

Dans le printems couvrir la terre.

J'ai vu les élémens ravager nos moissons ,
Et les plus grands fléaux nous déclarer la guerre.

O ciel ! seconde nos desirs ,
De tous nos maux passés ôte-nous la mémoire.
Qu'en ces lieux l'abondance amene la victoire ,
La victoire la paix , & la paix les plaisirs.





L E T R I O M P H E

D U

S E N T I M E N T .

MESSIEURS ET DAMES.

J'E vous ai promis de vous faire part de tous les faits qui viendroient à ma connoissance. Je crois que ce qui touche véritablement le sentiment, a le droit de vous plaire; & je doute qu'aucune histoire en réunisse plus que la suivante, dont je ne crois devoir ni pouvoir rien passer. Je suivrai le détail que l'on m'en adresse.

J'arrive, m'écrit un ami, d'une maison de campagne où j'ai assisté aux noces de la plus jolie personne que j'aie jamais connue. Elles se sont célébrées avec une pompe digne des circonstances qui les avoient précédées.

L'épouse étoit depuis fix ans une femme-de-

chambre aimée & favorisée de la comtesse de... qui n'a qu'un fils. Ce jeune-homme est doué de mille belles qualités, qui en font, depuis qu'il a contracté ce mariage, un seigneur accompli. Sa mère, vous la connoissez, est une femme remplie d'honneur & de probité, qui joint à beaucoup de lumières un esprit au-dessus de tout préjugé. C'est elle-même qui nous a rapporté l'histoire de l'épouse qu'elle vient de donner à son fils. Je dis, donner, & j'ai raison; puisque, comme vous allez l'entendre, quoique le marquis ait beaucoup de sentiment, sans la grandeur d'ame de sa mère, il n'auroit point accompli ce mariage, qui fait aujourd'hui sa joie & qui assure sa félicité.

Il y a six ans, nous dit cette dame, que je pris à mon service l'aimable Manon que vous voyez. Cette fille étoit née demoiselle : mais étant restée orpheline en bas-âge & sans biens, la considération que j'avois eue pour ses père & mère m'engagea à prendre soin de son éducation. Je lui en donnai une conforme à l'état auquel je la destinois; me proposant toujours, si elle répondoit à mes espérances, de la récompenser, à ma mort, d'une façon à la remettre en son premier état. Vous sentez à merveille que je l'accoutumai de bonne heure à se familiariser avec la vertu : heureusement ses inclinations l'y portoient. Je ne voyois dans cet

enfant ni dissipation , ni airs évaporés. J'admirois sa beauté seule ; seule elle paroissoit l'ignorer. Sa discrétion que je mis plusieurs fois à l'épreuve, la rendit bientôt dépositaire de toute ma confiance. Telles étoient mes dispositions à l'égard de Manon : son bon naturel lui inspiroit une reconnoissance qui m'enchantoit.

J'avois mon fils avec moi : je n'étois point surprise qu'il regardât ma fille-de-chambre comme une personne dont l'état ne méritoit point son attention. Je remarquois qu'il ne pouvoit entendre louer les charmes de cette belle fille sans témoigner quelque mécontentement. Il combattoit les sentimens de tous ceux qui lui rendoient justice , sans s'écarter cependant du respect qu'il me devoit. Sans trop pénétrer dans la source de ces mouvemens , je n'y voyois qu'une espece de jalousie , inspirée parce que cette fille partageoit mes bontés. Les éloges que je faisois de son mérite , sembloient , à mes yeux , alarmer la tendresse de mon fils. Je ne le voyois point sans peine ; mais cette connoissance augmentoit ma sécurité. J'espérois que cette envie changeroit avec l'âge, ou que l'établissement de cette fille la mettroit hors d'état d'y être trop long-tems exposée.

J'étois dans cette idée , lorsque je fus alarmée par l'air triste & rêveur auquel je vis que Manon s'abandonnoit. Cet état , qui me faisoit peine ,

duroit depuis un an , quand je me résolus d'en découvrir le sujet. La solitude dans laquelle elle vivoit depuis l'enfance , m'avoit toujours paru conforme à son goût : elle ne m'étonnoit point , mais je m'apperçus alors qu'elle me fuyoit moi-même. Elle n'avoit pas plutôt rempli ses fonctions auprès de ma personne , qu'elle voloit à sa chambre : j'appris qu'elle avoit soin d'en retirer la clef. Mon amitié lui en fit la guerre : elle me répondit avec sa douceur ordinaire , qu'elle ne prenoit cette précaution que pour lire en liberté & avec plus d'attention les livres que je lui prêtois. Je ne soupçonnois point encore du mystère dans toute sa conduite ; mais sans pouvoir bien démêler le motif de ma curiosité , je me résolus , il y a huit jours , de la suivre , lorsqu'elle retourneroit à sa chambre.

Par un hasard favorable sans doute à cette fille & à mon fils , non-seulement elle laissa la clef à sa porte , mais même celle-ci resta entr'ouverte ; je m'y arrêtai pour examiner ce qu'elle alloit faire. Elle courut aussi-tôt à une grande boîte , & en tira un enfant , le plus joli que l'on puisse voir. Elle lui donna le sein , sans qu'il jettât le moindre cri : la propreté de l'ajustement qui enveloppoit cet innocent , la singularité d'un fait de cette nature , me jettèrent dans une telle surprise , que je ne puis encore concevoir comment j'eus à l'instant la force

d'entrer dans la chambre de cette fille. Il ne falloit pas moins que le vif intérêt que je prenois à la charmante Manon, pour l'emporter dans mon ame sur ma juste indignation.

Jugez de notre situation : j'entre, Manon me voit ; elle tombe évanouie , ma colère disparoît. Je vole à son secours : je la rappelle à la vie. Elle ouvre ses beaux yeux troublés , deux torrens de larmes inondent mes pieds qu'elle embrasse ; la confusion étouffe ses paroles ! Que sa situation étoit touchante ! Sa beauté , relevée par son attitude , m'avoit presque désarmée : & , je ne crains point de le dire , l'amitié fit seule les frais de la mercuriale qu'elle se vit contrainte d'essuyer. Elle fut dure : le honteux penchant que je lui soupçonnois dictoit mes termes ; & pourtant je ne finis qu'en lui promettant de mettre tout en œuvre pour réparer son honneur, si elle m'avoit avec franchise quel étoit celui de mes gens auquel elle s'étoit si lâchement abandonnée. Ses larmes redoublèrent alors.

Je ne fais quel trouble s'empara de mon ame : la voix de la nature se faisoit sans doute entendre. Je pris l'enfant , sa beauté me charma : je l'embrassai ; la mère touchée de ce mouvement , s'écria aussi-tôt : « C'en est fait , madame , & je vais tout » confesser ; le sang qui coule dans les veines de

Mon

» mon cher fils, est trop beau pour le désavouer.
» Ce n'est point le fruit d'une foiblesse honteuse ;
» c'est votre sang, madame, & monsieur votre
» fils est son père. Mais hélas ! de quelle façon
» l'est-il ? En-vain pendant six mois avoit-il sollicité
» ma vertu ? Sermens, présens, promesses même
» de m'épouser : rien n'avoit réussi, quand un
» jour, m'ayant surpris dans un profond sommeil,
» il me mit en état de ne pouvoir plus lui rien
» refuser. Mon réveil suivit ma défaite, & je ne
» pouvois plus résister quand je commençai à
» pouvoir me défendre. Je ne vous ferai point le
» récit de mon désespoir : il fut cependant tel que
» monsieur le marquis fut forcé par mes larmes de
» me jurer, foi de gentilhomme, de ne plus rien
» entreprendre contre mon honneur. Il m'a tenu
» parole ; je lui dois cette justice. Il ne cessa ce-
» pendant point ses poursuites : je ne pus m'en
» mettre à l'abri qu'en le menaçant de vous inf-
» truire de ses desseins. Dès-lors, le croiriez-vous ?
» L'amour extrême qu'il m'avoit juré se changea
» en une haine implacable. Je connus ce dernier
» sentiment dans l'instant fatal où j'eus quelque
» certitude que mon déshonneur étoit consommé.
» Que pouvois-je faire, madame ? Je résolus
» de me taire, & de dérober à tout le monde la
» connoissance de mon état. J'ai eu tant de bon-

» heur dans ce deſſein , que monsieur le marquis
» même ignore le fruit de ſa témérité. En effet ,
» quand je me vis dans cet embarras , je diſpoſai
» en ſecret tout ce qui étoit néceſſaire pour mes
» couches : les douleurs me prirent pendant la
» nuit , je fus enfin délivrée ſans peine ; j'accom-
» modai moi-même mon enfant. Je l'ai mis dans
» cette boîte ; il ſ'y eſt accoutumé en naiſſant ; le
» ciel a permis qu'il n'ait jamais crié depuis qu'il
» a vu le jour. Vous ſavez avec quel ſoin je reſte
» auprès de lui , par les momens où je m'éloigne
» de vous , madame , à qui j'ai tant d'obligations ;
» & j'admire la providence qui a permis ſans
» doute que j'aie pu oublier aujourd'hui de m'en-
» fermer comme je le fais ordinairement »

Je trouvai , pourſuivit la comteſſe , tant de candeur dans le récit de cette aimable fille , que je formai dans l'inſtant le projet auquel je viens de mettre la dernière main. « Conſolez-vous , lui diſ-
» je , je fais le moyen de conſtater la naiſſance de
» votre fils. Si votre aveu eſt ſincère , raffurez-
» vous , j'ai des voies certaines pour réparer votre
» faute. Continuez de vous comporter de même ,
» & ne ſuivez par la fuite que mes conſeils. Mais
» je voudrois ſavoir quels ont été les ſentimens
» que vous aviez pour mon fils , avant ſon entre-
» priſe téméraire. Avouez ſi votre cœur ne s'op-

» posoit point à ses desirs , autant que la vertu.
 « Je devrois me taire sur ce point , répondit
 » Manon , si vos ordres , madame , ne m'obli-
 » geoient à rompre le silence. Oui , j'ainois mon-
 » sieur le marquis ; mon cœur me précipitoit vers
 » lui , quand la sagesse m'ordonnoit de l'éviter.
 » Ce n'est point sans peine que je m'en éloignois ,
 » & ma fuite bleffoit mon amour. Je ne dois rien
 » vous déguiser , quoique je ne doive jamais me
 » flatter de l'espoir de le posséder. Je vous avoue
 » ma foiblesse , mon cœur est encore tout à lui ;
 » l'éloignement qu'il me marque depuis ma défaite ,
 » est un poison cruel qui filtre lentement dans mes
 » veines , & qui me mene infailliblement au tom-
 » beau. J'y descendrois sans regret , sans ce fils in-
 » fortuné qui réclame mes secours. Mon respect
 » pour vous , madame , vos bontés , ce que vous
 » êtes , le rang de monsieur votre fils , ce que je
 » suis ; tout borne mon ambition , sans altérer ma
 » tendresse. »

Je n'eus pas la force d'en entendre davantage ; continua la comtesse. Je me retirai dans mon appartement sans pouvoir ajouter de nouvelles consolations à cette malheureuse. Si cette circonstance lui fit verser des larmes , je ne pus retenir les miennes : mon projet me demandoit quelques réflexions.

Je commençois à-peine à y rêver, quand le marquis se présenta : il avoit un visage de contentement dont je cherchois le motif. Il m'avoit paru jusqu'à cet instant dévoré d'une mélancolie secrète dont je ne pouvois démêler la source. Il me falua avec son respect ordinaire, & m'apprit qu'il venoit de faire connoissance avec la plus aimable demoiselle qu'on pût voir ; qu'il ne doutoit pas que ses parens ne fussent charmés de souscrire à l'envie qu'il avoit de l'épouser, si j'y voulois consentir. Je reçus cette confidence avec un sourire assez froid, & je remis après le soupé à l'instruire de mes intentions à ce sujet : il se retira.

Dès que mon fils fut sorti, je fis venir Manon : je lui ordonnai de se rendre dans mon cabinet avec son fils, & d'apporter cet enfant dans la boîte qui lui servoit de berceau, & que là elle attendît mes nouveaux ordres. Nous nous mîmes à table, moi & mon fils; il n'osoit se livrer à toute sa joie, mon air sérieux le contraignoit. Notre repas fut court : je me levai & je passai dans l'appartement avec le marquis. Je défendis qu'on vînt nous interrompre; ces précautions interdirent notre amant, il n'osa parler. J'entamai l'entretien par diverses questions sur le nom & le bien de la demoiselle qu'il vouloit épouser, & sur la date de sa passion. Ses réponses se sentirent de son premier embarras.

« Vous me connoissez , mon fils , lui dis-je : je
 » ne trouve point mauvais que vous formiez un
 » projet d'établissement ; tout ce que vous m'avez
 » dit me satisfait. Mais je voudrois favoir si la per-
 » sonne que vous vous proposez d'épouser a eu
 » votre première inclination , & si nulle demoiselle
 » n'a su avant elle toucher votre ame , soit par ses
 » traits , soit par son mérite. »

A ces mots , le marquis rougit sans me répon-
 dre. « Vous savez ma tendresse pour vous , con-
 » tinuai-je ; parlez-moi avec confiance ? Que vous
 » êtes pressante , madame ! me répondit-il. Auriez-
 » vous lu dans mon cœur des sentimens que j'ado-
 » rois il y a un an ? . . . Non , vous les ignorez ,
 » & je dois m'en flatter ; car , loin de les approu-
 » ver , vous rougiriez des feux qui m'avoient em-
 » brâsé.

» Mais quoi ! insistai-je , cette personne man-
 » quoit-elle de naissance , de biens ou de mérite ?
 » Cette fille charmante n'a point de biens , reprit-
 » il , mais elle a mille fois plus de vertu que de
 » naissance. Sa sagesse m'a confondu , madame ;
 » & c'est elle seule qui a pu changer l'amour le
 » plus violent en la haine la plus forte.

» Comment , mon fils ! m'écriai-je , la sagesse
 » dans une fille vous porte à la haïr ! Sont-ce
 » donc-là les fruits de l'éducation que je vous ai

» donnée ? Où sont ces sentimens d'honneur &
» de probité que j'ai pris tant de peine à vous
» inculquer ? Dois-je reconnoître le marquis de....
» à cette façon de penser ? Mais allons plus avant ;
» j'exige de vous que vous me détailliez tout ce
» fait ; il mérite attention : poursuivez. »

Le froid qui accompagna mon discours, & l'air impérieux dont je me servis, parurent le saisir. Il m'exposa alors la vive passion qu'il avoit eue pour Manon, le desir qu'il avoit eu de l'épouser ; mais que le défaut de bien l'avoit seul arrêté. Je lui fis sentir que le sort l'avoit assez favorisé de ce côté, pour fermer l'oreille à l'intérêt ; que la vertu d'ailleurs étoit préférable à toutes les richesses. Après cette utile interruption, il me déclara qu'il se feroit alors estimé très-heureux s'il avoit pu prévoir ma généreuse façon de penser : cette idée m'auroit, dit-il, épargné un crime.... Un crime ! repris-je, quel pourroit-il être ? Poursuivez.

Ce fut au milieu des plus vifs remords, qui faisoient l'éloge de la charmante Manon, qu'il me rendit toute l'histoire de son amour, de ses effets, & de sa haine pour cette aimable fille. Son récit s'accordoit avec celui que m'avoit fait son amante. Il m'ajouta qu'une fausse clef, dont il s'étoit muni, l'avoit mis dans le cas d'en jouir dans les bras du sommeil ; qu'il en triomphoit pour la seconde fois,

lorsqu'elle s'éveilla. Il me peignit des couleurs les plus vives le désespoir de cette innocente en s'échappant de ses bras, la fureur avec laquelle elle s'étoit jetée sur son épée : il me dit qu'elle s'en étoit blessée au-dessous du sein, quelque diligence qu'il eût apportée pour arrêter ses transports. » La
 » quantité de sang que sa blessure lui fit perdre,
 » me dit-il, me donna le loisir de la panser & de
 » la remettre au lit. Je tâchai alors de la fléchir
 » par mes promesses, mais je ne parvins à la
 » tranquilliser qu'en lui promettant, par les sermens
 » les plus affreux, de ne jamais attenter à sa ver-
 » tu. » La suite de son discours se rapportoit à
 celui de cette généreuse fille. « Je ne suis, pour-
 » suivit-il, débarrassé de remords à ce sujet, que
 » depuis que j'ai pris un nouvel engagement. Mon
 » crime est secret, il n'a point eu de suites flétrif-
 » santes pour l'objet de ma passion ; ainsi rien ne
 » m'empêche, madame, de me livrer tout entier
 » à mon penchant. Daignez y consentir, & mon
 » bonheur est parfait.

» Votre félicité, mon fils, sera toujours la
 » mienne, lui dis-je; mais il faut pour cela qu'elle
 » ait pour base la probité & l'honneur. Ne croyez-
 » vous donc rien devoir à cette beauté contre
 » laquelle vous avez commis un attentat, dont
 » le plus abandonné des hommes devoit avoir

» horreur ? Etes-vous sûr , marquis , qu'une témé-
 » rité , si peu ménagée , n'ait point eu un fruit
 » funeste ? Eh ! si malheureusement elle en avoit
 » produit , vous en êtes-vous informé ? En prenant
 » ces éclairciffemens , si vous en découvrez , que
 » deviendra-t-il , quand vous épouserez celle dont
 » votre cœur paroît maintenant épris ? Il fera
 » votre sang , devra-t-il en rougir ? »

Le marquis pétrifié , n'osoit ouvrir la bouche ; quand d'une voix forte j'ordonnai à Manon d'entrer , & d'apporter avec elle la boîte dont elle étoit chargée. Cette infortunée parut d'un air aussi timide que je semblois irritée. Je pris à l'instant la boîte de sa main tremblante , & la présentant à mon fils : Tenez , mon fils , lui dis - je , voilà le présent que je destine à celle que vous prétendez épouser. Quelle fut ma surprise ! L'enfant alors cria pour la première fois. J'ouvris la boîte , j'en tirai mon petit-fils , je le donnai à son père , en lui disant : Il est à vous , faites en sorte de l'appaiser.

Imaginez-vous quelle scène pour le pauvre marquis. Surpris , saisi , terrassé , ce spectacle le fait tomber à la renverse. Manon , dont la tendresse n'avoit plus besoin de se contraindre , se jette aussitôt à mes pieds. « Ah ! de grace , madame , me » dit - elle , épargnez à monsieur votre fils des

» objets qu'il ne peut que détester. Vous êtes
 » mère, oubliez, pardonnez-lui sa faute; mes lar-
 » mes vous en conjurent. Permettez que je me
 » retire : ignorée de tout le monde, je mettrai tous
 » mes soins à gagner par mon travail du pain à
 » cet infortuné. »

Cette adorable fille faisoit un mouvement pour
 fortir, quand le marquis, revenu à lui-même, &
 rendu à l'amour, à l'honneur, au devoir, s'écria :
 « Non, non, charmante Manon, vous ne quitte-
 » rez point ces lieux; c'est de moi que cet enfant
 » doit recevoir le soutien des jours que je lui ai
 » donnés. Je le reconnois, il est à moi, je l'a-
 » voue; mes traits qu'il porte me l'enseignent, &
 » plus que tout cela, la nature se fait entendre à
 » mon cœur; elle me persuade que c'est le fruit
 » de ma témérité; je ne dois rien ménager pour
 » la réparer. Oui, je veux & venger votre gloire
 » blessée, & pourvoir au sort & à la subsistance
 » de mon fils.

« Cet aveu est-il sincère, mon fils? lui dis-je.
 » Du moins je vous déclare que c'est à ce seul
 » prix que vous pouvez recouvrer mon estime &
 » prétendre à ma tendresse. Je vous parle en mère
 » justement irritée, mais qui ne demande qu'à
 » vous rendre son affection. Vous saviez que j'ai-
 » mois cette fille, & quand vous n'auriez pas eu

» d'égards pour la maison dont elle fort , votre
» respect pour moi devoit contraindre vos desirs.
» Aviez - vous donc oublié quelle main la proté-
» geoit ? Elle marchoit sous mes aîles , ne deviez-
» vous pas être son protecteur ? Et si tout autre
» eût été capable d'un pareil attentat , ce seroit à
» vous que je devrois m'adresser aujourd'hui pour
» être son défenseur , & votre bras devoit me
» répondre de sa vengeance. Est-ce là votre con-
» duite , mon fils ? Quels doivent être mes senti-
» mens à votre égard ? Réfléchissez , je vous en
» laisse le tems. Que la raison & l'équité vous
» déterminent à ne me pas forcer de rougir en
» vous avouant pour mon fils. »

Le marquis fondant en larmes , se jetta à mes pieds : « De grace , me dit-il , madame , daignez
» oublier mes erreurs , mon repentir est digne de
» votre indulgence. Ordonnez de mon sort , j'y
» souscris sans réplique. Non , lui répondis-je en
» colère , ce n'est pas moi qui dois en décider :
» interrogez vos sentimens ; parlez alors , sans que
» mon autorité vous contraigne ; & faites - nous
» connoître si mon amitié vous est due , en me
» prouvant que l'amour renaît par les conseils de
» l'honneur. »

Le marquis se leve à l'instant , & se précipitant
au cou de Manon : « Oui , madame , me dit-il ,

» j'adorerai toute ma vie cette aimable personne :
 » elle eut mes premiers sentimens, ils lui étoient
 » dus alors ; ses droits sont encore aujourd'hui
 » plus légitimes : je vois avec plaisir qu'elle re-
 » prend le même empire sur mon cœur. Consen-
 » tez-y, madame, je vous en conjure, je lui donne
 » & mon ame & ma main. »

Quelle attendrissante situation ! Manon ne put la soutenir : elle tomba évanouie dans les bras de son amant. Je m'en aperçus la première. » Voyez,
 » marquis, sa sensibilité, lui dis-je, connoissez-y
 » sa tendresse. Ah ! madame, reprit à l'instant le
 » marquis, votre consentement & son aveu vont
 » faire mon bonheur, si je suis encore digne de
 » les obtenir. »

Je ne pus retenir ma joie, je retrouvais mon fils : je l'embrassai tendrement, je mêlai mes larmes aux siennes. « Je souscris à vos desirs, lui disoit ma
 » tendresse : ils sont justes, & la même équité vous
 » rend mon amour & mon admiration. »

Si mon fils ne put alors me marquer toute l'étendue de sa reconnoissance, c'est qu'il s'aperçut que son amante avoit besoin d'un secours pressant. Nous ne pouvions appeller personne : il étoit trop important que cette scène demeurât secrète encore pendant quelque tems. Nous lui donnâmes tous les secours que nous pûmes imaginer, ils furent long-

tems inutiles : nous doutâmes de sa vie pendant quelque instans. Son amant inconsolable donnoit toutes les marques du désespoir le plus sincère ; & je dois lui rendre cette justice ; car il m'a avoué depuis, qu'il étoit résolu de se tuer de son épée si sa chère Manon lui étoit enlevée. Nous doutions toujours de notre succès ; mais, grand dieu ! quelle est la force de la nature ! L'enfant crie : Manon, insensible jusques-là à tous les efforts de l'art, ouvre les yeux, tend les bras, & demande qu'on lui apporte son cher fils.

Le marquis vole aussi-tôt à la boîte ; il prend cet enfant, le couvre de ses caresses, il le baigne de ses larmes, il l'apporte à sa mère en lui adressant ces paroles qui me pénétrèrent : « Vivez, » vivez, chère Manon, vivez pour assurer le sort » de cet infortuné, en consommant le bonheur de » son père. Pardonnez, au dernier des coupables, » des fureurs causées par un amour dont la viva- » cité a seule occasionné l'indiscrétion. Oui, je » n'ose vous demander autre chose que de ne » point haïr celui qui ne cessera jamais de vous » aimer. Vous haïr ! reprit cette aimable fille, à » dieu ne plaise ! J'ai dû préférer la vertu au bon- » heur de vous plaire : la sagesse pouvoit seule » mettre alors des bornes à ce que l'amour me » demandoit en votre faveur. »

Mon fils, sûr du cœur de sa maîtresse, me pria alors avec les plus vives instances de presser son hymen. Tout ce qu'il avoit vu l'enchantoit; mais je ne puis exprimer les transports auxquels il se livra, quand je lui appris la façon dont j'avois découvert ce mystère, la discrétion de cette fille & sa tendresse pour son fils. Ces deux amans ne pouvoient cesser de s'embrasser : s'ils se séparoit, c'étoit pour se jeter à mes genoux, y exprimer leur reconnoissance : tout peignoit leur satisfaction & leur ravissement.

Dès que cette scène a été finie aussi heureusement, j'ai envoyé le marquis remercier les parens de la demoiselle qu'il se dispoit à épouser, & j'ai tout arrangé pour assurer sa félicité en couronnant ses desirs. Depuis huit jours je tiens cette affaire secrète. J'ai eu l'honneur de vous faire inviter pour partager ma joie & le contentement de nos futurs époux.

La comtesse de... termina son récit de cette manière, & toute la compagnie la remercia : chacun donna de justes éloges à la conduite de Manon. Cette demoiselle, que l'on doit appeller maintenant la marquise de... ne laissa pas échapper cette occasion de renouveler à sa belle-mère les sentimens de reconnoissance qu'elle conserveroit toute sa vie pour les bontés dont elle l'honoroit. On fut

ensuite à l'église : nos époux y furent unis avec la magnificence convenable au rang du marquis. Pendant les quinze jours qui ont suivi cette solennité, les plaisirs n'ont cessé de se succéder : la tendresse des nouveaux mariés ne peut s'exprimer. Je ne quitte cette société charmante que pour vous faire partager ma surprise, ma satisfaction & ma joie.

Je crois qu'à la relation de mon ami, je ne dois rien ajouter. Qu'il me suffise de remarquer que le sentiment est satisfait, & que c'est de lui que naît l'amour vrai, sincère & délicat : & si la lecture que je viens de vous faire a pu réveiller la sensibilité de vos ames, comme elle a excité la mienne, je suis content, & je me félicite d'avoir parlé.





DES HOMMES

ET DE

LEURS DIFFÉRENS

CARACTÈRES.



À ne considérer les hommes que par leurs qualités apparentes, rien ne me semble plus digne d'estime & d'éloge. Ils sont affables, ouverts, fideles, désintéressés, careffans, tendres, généreux & bons amis. Il y a même une contrée dans le monde où ils excellent en vertu, en politesse & en savoir-vivre. On ne voit-là aucun de ces vices qui, par-tout ailleurs, dégoûtent de la société, & qui la font craindre. Tout y est riant, l'air, les ajustemens, le langage & les manières. Les femmes y sont fidelles à leurs maris, & les maris à leurs femmes. Ils sont tendres & respectueux envers le sexe, & pour leurs enfans : dévoués au mérite, à la vertu, à la religion & à la grandeur du prince. Le mal est que de si belles

choses ne font qu'au dehors, & que la plupart ont encore plus de quoi rebuter un bon esprit, que de flatteuses apparences qui trompent.

Les hommes font comme ces arbres dont on ne connoît bien la vertu qu'en les dépouillant de leur écorce. Il y en a dont l'écorce est bien amère; mais en récompense le dedans est quelquefois plein de douceur. D'autres ne font doux que par le dehors, le dedans est plein d'amertume; & la plupart des femmes leur ressemblent. Ce font des moutons, à en juger par l'extérieur, & des mégères au-dedans, & dans leur domestique. Ces premiers hommes font comme ces médicamens amers à la bouche & utiles à la santé; les autres font de la nature de ces poisons agréables, qui envoient un homme dans l'autre monde, en lui donnant du plaisir.

Ce que l'on appelle dans le monde un homme d'esprit, c'est un homme qui ne fait ni la fable, ni l'histoire, ni les anciens, mais qui connoît les gens de son tems, qui fait conter, qui est sans naissance, sans éducation, sans mœurs, sans politesse & sans savoir-vivre; mais il a su faire, ou il fait sa fortune; il fait, en un mot, s'approprier habilement, par toutes sortes de voies, le bien d'autrui. Voilà les hommes que l'on recherche, que l'on estime, & à qui toutes les mères veulent donner leurs filles en mariage.

Il y a des gens qui sont riches, qui ont du crédit, de la jeunesse, de la santé : rien ne leur manque que du mérite & de la vertu. Mais que leur importe d'en avoir ? ils ont le plaisir de s'en croire tout autant qu'ils veulent, & personne n'ose les contredire & les détromper : cela suffit pour le bonheur d'un sot. Il y a même bien des gens d'esprit qui s'en contentent.

D'autres sont si pleins d'eux-mêmes que personne n'y peut entrer : ils sont au monde pour eux seuls. Ils s'aiment, s'estiment & s'entretiennent seuls : ils viennent seuls au monde, & ils en sortent de même.

Il y en a, au contraire, qui sont si remplis des autres, qu'ils ne sont pas un seul instant de leur vie avec eux-mêmes. Ils mangent, boivent, dorment, parlent & habitent avec tout le monde, excepté avec eux. Ils sont par-tout, & ne sont nulle part; ils savent tout, & ne savent rien. Ils vivent long-tems dans cette ignorance, & meurent sans l'avoir appris. C'est de ces gens-là, sur-tout, dont on peut dire qu'ils ne savent jamais quand ils meurent, tant ils connoissent peu quand ils vivent.

La méthode la plus ordinaire des jeunes-gens qui ne savent pas se décider par eux-mêmes, est de demander d'abord l'avis d'un ami, & de le suivre pendant quelque tems ; ils en consultent ensuite un autre,

puis un troisième : ils sont toujours inquiets , toujours indécis. Il est cependant assuré que ces variations conduisent à prendre un plus mauvais parti. Le monde pourra vous dire que vous n'êtes pas propre pour certains emplois ; mais n'y faites aucune attention. Quel que soit l'état auquel vous vous décidiez , vous y serez propre à force de persévérance & d'assiduité : il fera votre ressource dans la jeunesse , & votre consolation dans l'âge avancé.

Il ne faut que des talens fort ordinaires pour apprendre la partie utile de chaque profession ; & même si l'esprit étoit contrebalancé par un peu de stupidité , cela pourroit servir. Une habileté commune a toujours mieux réussi que les grands talens.

Savoir une seule profession , c'est assez pour un homme , & cela est bientôt appris , quoiqu'en disent les maîtres. Bornez-vous donc à un travail utile ; car si vous vous appliquez à deux choses à-la-fois , vous ne trouverez pas à vous occuper.

Il y a deux extrémités à éviter quand on a quelque talent : l'empressement de se produire & l'affectation de se cacher. Un honnête-homme ne se pique de rien : il attend & ne prévient jamais les occasions de faire voir ce qu'il est ou ce qu'il fait ; il ne se sert pas même de toutes les occasions de se montrer. Il attend , pour répondre , qu'il soit interrogé : il avoue , sans honte , qu'il ignore ce qu'il

ne fait pas, & il ne dit jamais que ce qu'il peut faire.

S'il faut avoir du mérite pour connoître le mérite, il en faut bien plus pour l'imiter. Dès qu'un homme passe pour avoir beaucoup de mérite, tout le monde veut l'imiter; mais chacun n'imité, dans ce qui compose le mérite d'un autre, que ce qu'il en peut concevoir. Ceux qui imitoient la mauvaise grace avec laquelle Alexandre portoit la tête, s'en tenoient-là, parce qu'ils n'avoient pas l'esprit d'aller plus loin.

Quand on veut imiter quelqu'un, on le prend par où l'on peut. Comme l'extérieur est ce qui frappe les yeux, c'est ce que l'on imite d'abord, & ce qu'on imite toujours; & souvent c'est tout ce que l'on imite en lui. On croit avoir son mérite quand on marche ou que l'on parle comme lui. Les uns prennent de lui la manière de s'habiller; les autres, sa démarche; d'autres, le son de sa voix: il y en a fort peu qui aillent au-delà.

Je connois des gens qui se fâchent tout de bon, lorsqu'ils voient faire à d'autres ce qu'ils ne font pas: & j'en connois qui se fâchent, au contraire, que d'autres fassent ce qu'ils font. C'est la même vanité qui fait tout imiter aux uns, & ne rien imiter aux autres.

On croit qu'il y a bien plus de gloire à se distinguer

d'un homme, en l'imitant, qu'en ne l'imitant pas ; c'est le vaincre par ses propres armes. C'est peut-être pour cela que le nombre de ceux qui imitent tout, est plus grand que celui de ceux qui n'imitent rien.

Le premier desir que l'on a, quand on voit pour la première fois un homme de mérite, c'est de le connoître ; & le moyen de ne lui en pas trouver autant que le premier jour, c'est de le fréquenter.

Il y a peu de grands hommes de près : il faut les voir d'un peu loin, & l'on ne voit guère de mérite à l'épreuve de la familiarité. Dans les petites villes, dans les communautés, dans les ménages, on ne s'aime point, par la raison qu'on se voit trop souvent.

Je connois deux hommes à Paris, qui étoient amis depuis dix ans : ils se voyoient souvent, & toujours avec plaisir. Ce qui leur faisoit le plus de peine, étoit de demeurer dans des maisons séparées : ils prirent le parti de demeurer ensemble, & à-peine y ont-ils pu passer deux mois, il a fallu se séparer.

La présence défunit plus qu'elle n'unit ; un peu d'éloignement est bon à l'estime & à l'amitié : car il est difficile de se plaire toujours les uns aux autres, quand on se voit à toutes les heures du jour.

Si vous me dites qu'il y a deux amis qui, vivant toujours ensemble, ne se sont jamais brouillés, comptez qu'il faut que l'un des deux sache céder à l'autre, & lui dissimuler ce qu'il pense.

Les défauts que l'on découvre ne sont pas le principe le plus ordinaire du peu d'amitié & d'union de ceux qui vivent ensemble, c'est leur génie & leur humeur. Si les génies & les humeurs étoient les mêmes, on se pardonneroit mutuellement tous les défauts que l'on peut avoir. Les défauts que l'on découvre dans son prochain, servent quelquefois à nous attacher à lui. Je connois une dame qui est inséparable d'une autre : on s'étonne comment une personne de tant d'esprit a choisi, pour sa compagne habituelle, une femme qui en a si peu : c'est justement parce qu'elle a moins d'esprit qu'elle, qu'elle se plaît avec elle.

Il est plus nécessaire, pour vivre en paix, de cacher son mérite que ses défauts : ce précepte est particulièrement nécessaire pour se maintenir auprès des grands. Un grand mérite les embarrasse plus qu'il ne leur plaît.

Il y a peut-être des gens qui ont assez de force pour dissimuler ce qui les choque ; mais il n'y a personne qui ne les ressentent & ne s'en souviennent quelquefois. Pour vivre bien ensemble, il faut savoir se pardonner les uns aux autres. Les hommes

ne se pardonnent guère, les femmes ne se pardonnent jamais rien.

Il y a des personnes que rien n'accommode, difficiles dans leur manger, leur demeure, & difficultueuses dans tous leurs commerces. Pour vivre avec ces personnes, leurs amis ont la même difficulté que leurs domestiques pour les servir. Il y en a à l'égard desquelles il faut toujours deviner ce qui leur fait plaisir : or, on est souvent exposé à déplaire, si l'on ne plaît qu'en devinant ; c'est par conséquent une entreprise bien délicate que de vouloir contenter une personne qui ne dit jamais ce qu'elle desire.

Un paradoxe que l'on voit & que l'on ne peut concevoir, ce sont certaines gens qui s'aiment par-dessus toutes choses, & leurs plaisirs encore par-dessus eux. Ils abandonnent tout pour en prendre : ils les aiment & s'y livrent avec tant d'ardeur & d'imprudencè, qu'ils ruinent leur santé & leurs affaires, à force d'amour-propre. Ils prodiguent & dissipent tout ; ils mangent leur bien & celui des autres, & ne laissent pas avec cela, d'avoir une espèce d'économie : on ne leur voit pas manquer une partie de plaisir. Mais les plaisirs sont chers, & il en coûte pour en prendre ; de sorte qu'ils ne sont pas toujours sûrs de rire jusqu'au bout, si peu qu'ils vivent. Je ne sache qu'une sorte de plaisir qui

soit à bon compte, celui de médire : aussi, presque tout le monde se le donne, & il y en a qui le portent si loin, qu'ils médisent d'eux, quand ils n'ont plus rien à dire des autres.

On voit des hommes d'un bon caractère, que de fausses maximes & de petits scrupules gâtent & mettent infiniment au-dessous d'eux. Mystérieux pour des bagatelles, on diroit, à les voir agir, que leur vie est un tissu de crimes, tant ils prennent soin de se cacher. On veut les deviner, & c'est ce qu'ils craignent, de sorte qu'on les devine presque toujours mal. Ils auroient plutôt fait de se laisser voir tels qu'ils sont; car on se montre toujours par quelque endroit, quoiqu'on fasse; mais ils auroient peur d'y perdre, & ils perdent tout en ne se montrant point. Un train de vie simple, uni & sans artifice, fait plus d'honneur, & se remarque moins; mais la plupart des hommes aiment encore mieux être soupçonnés, & qu'on les regarde.

D'autres, sont comme cachés par eux-mêmes : une naissance obscure, une fortune médiocre, une figure contrefaite, tout contribue, jusqu'à leur mérite, à les ensevelir. Ils ne parlent, ils n'écrivent & ils n'agissent point, ils ne se mêlent de rien. Quelquefois le hasard les décele malgré eux, & malgré toutes les précautions que leur modestie leur a fait prendre; mais je le répète, c'est un hasard :

peu de personnes font exposées à ce chagrin. Les occasions d'en faire de cette nature , font même rares ; & quand elles se présentent, vous ne trouvez que de bons esprits qui ne veulent chagriner personne.

Difons la vérité : peu de gens ont du mérite, & font assez modestes pour se cacher. De tous ceux qui en ont, & qui ne s'ingèrent de rien , qui ne parlent ou qui n'écrivent pas , les uns s'en abstiennent par vertu , les autres s'en défendent par politique ; & quelques autres, par raison. Mais il y a si peu de raison dans l'homme, que , presque tout le monde parle & agit sans en avoir.

Pour définir certains caractères, c'est bien le plus souvent l'ouvrage du hasard ; ce n'est ni la bonté, ni l'orgueil , ni la fierté , ni la bêtise qui les forme. Ils sont si enveloppés, & en même tems par-tout si fort les mêmes, que l'on ne fauroit dire que telle chose leur convienne plutôt qu'une autre. Semblables à ces composés, dont les alliages sont si parfaits qu'on ne fait ni les nommer, ni dire ce qu'ils sont, on a plutôt fait de les abandonner à eux-mêmes, & de dire ce qu'ils ne sont pas.

On ne fauroit dire aussi de quelques autres, ce qu'ils ne sont point, tant ils sont universels : ils se mêlent en même tems de tant de choses à-la-fois , qu'on seroit embarrassé de dire au juste ce qu'ils sont.

Il me vient une idée sur la mort. A combien de choses ne mourons-nous pas dans le cours de notre vie, & même dans un seul jour? Nous mourons aux usages, aux coutumes, aux plaisirs, aux attachemens, à nos sentimens, & à la mort même. **E**n vérité, l'on devroit bien favoir mourir! mais c'est une science abstraite de laquelle on détourne les yeux: il est même dangereux d'en parler à certaines gens. Après tout, qu'est-il tant besoin qu'on leur en parle? Ceux qui ne pensent point à la mort, se trouvent, au bout du compte, aussi savans que ceux qui l'ont étudiée toute la vie: car, en un sens, tout le monde meurt de la même manière. Reprenons notre matière; ces réflexions sont trop désagréables & bien tristes: tout ce qui ramene les hommes à leur état & à leur destruction, ne fauroit leur faire plaisir.

Il y a des gens dans le monde, que l'on méprise, de qui l'on médit, & contre lesquels on est comme en usage de crier: ce sont des fripons, des voleurs, des gens de néant, des scélérats. Ils le savent & se l'entendent dire sans répondre un seul mot. Semblables à ces gros dogues qui ne daignent pas seulement tourner la tête, ils laissent aboyer les petits chiens, & poursuivent leur chemin. Quand ils l'ont fait, tout le monde vient les chercher: alors ils parlent, & quelquefois si haut qu'ils font taire ceux

qui les environnent. On est alors trop heureux de les connoître, de les avoir pour patrons, d'être de leurs amis, de s'asseoir à leur table, & de partager leurs plaisirs; le comble de la fortune est d'entrer dans leur alliance. De tous ceux qui méprisent & blâment ces sortes de gens, qui déclament, jurent & pestent contre leurs injustices; pas un, dans une occasion qui les mettroit à la place de ces hommes pervers, ne se trouveroit assez de vertu pour faire mieux. Il est ordinaire aux hommes de blâmer la conduite de ceux qui s'élevent, & de souhaiter pouvoir faire de même, au hasard d'être blâmés.

Je le répète encore une fois, qu'on ne s'ennuie pas de me l'entendre dire : c'est par lâcheté que l'on blâme la conduite de ceux qui s'élevent par leur industrie. Il est ordinaire à presque tout le monde d'envier leur bonheur & leur fortune, d'en souhaiter une pareille, & de ne rien faire pour y parvenir. L'on ne peut rien acquérir sans peine; sur-tout dans un siècle où quantité de gens de mérite s'en donnent quelquefois de très-grandes, sans rien gagner. J'avoue qu'il y a une bonne & une mauvaise destinée qui met de la différence entre les hommes; mais il y en a peu qui soient hors d'état de se faire un établissement tel qu'ils devroient le desirer, ou du moins, meilleur que celui où ils sont. La plupart des malheureux & des fortunés sont les

artisans de leur fortune ou de leur malheur. Tout consiste à bien connoître son état, & à quoi l'on est propre. De manière, me dira quelqu'un, qu'il n'y aura plus qu'à vouloir pour s'élever ou jouir d'un meilleur sort. Je l'avoue à ma honte, pour couper court aux reproches que l'on pourroit me faire à moi-même : mais quantité de personnes veulent & ont besoin d'un autre qui agisse pour eux.

Il y a des hommes qui doivent plus à la bonne opinion que l'on a d'eux, qu'à leur propre mérite. Il y en a d'autres qui doivent tout à leur amour-propre, & ils lui doivent tant, qu'il leur tient lieu de tout le monde.

On dit d'un sot, qui se connoît : C'est un bon-homme ; la médisance ne va pas plus loin. Il semble qu'on ait de la peine à insulter un homme que l'on voit se rendre justice. Cette retenue vient-elle de la bonté des hommes, ou ne sont-ils retenus & modérés que parce que personne ne contredit leur opinion ? Cela n'est pas fort difficile à démêler. A en juger par le cœur humain, tant que rien ne pique notre jalousie & notre amour-propre, & que tout sert, au contraire, à le flatter, nous aimons & nous ménageons ce qui l'entretient : de-là, cette inclination pour les bonnes-gens, cette confiance que l'on prend en eux, cette indulgence & cette discrétion que l'on a pour leurs défauts ; & en un

mot, toute la bonté qu'on leur témoigne. La plupart de nos vertus ne sont que des vices déguisés, qui nous font méconnoître aux autres, & souvent à nous-mêmes.

Rien, au contraire, n'est plus insupportable & ne révolte tant l'amour-propre, qu'un sot qui se croit du mérite. C'est un monstre en fait de bêtise : il est inquiet, décifif, présomptueux, plein de lui-même. Avec tous les ridicules que lui donne sa vanité, je m'étonne qu'elle ne lui ôte celui de croire que l'on s'entretienne de lui & qu'on en parle.

Il y a des hommes qui par eux-mêmes sont naturellement cachés; ils n'ont ni fortune, ni naissance, ni protecteurs, & ils ont trop de mérite pour aller loin. Un naturel timide & un peu de vertu les dérobent au public & à eux-mêmes.

Enfin, de tous les caractères que l'on peut peindre, il n'y en a point qui n'ait deux faces, & peut-être trois : tous les hommes sont comme ces étoffes changeantes qui ont un envers & un endroit. On peut les prendre en divers sens, d'où dépendent presque toujours les différens jugemens que l'on en porte. Les uns, les regardent obliquement ou de côté, & ne les voient qu'à-demi; d'autres, les voient de travers, & ne les voient jamais bien : il y en a à qui ils échappent pour les considérer de trop près. Il faut les prendre dans certains points-de-vue, & à diverses

reprises, pour les attraper. Ce n'est pas l'étude d'un jour ni d'une année; il y faut employer sa vie, & la plus longue même, n'y suffit pas. Comment suffiroit-elle, à plus forte raison, pour connoître un sexe que l'on ne peut deviner & définir.





DES FEMMES
ET DE
LEURS CARACTÈRES.

SAVOIR les femmes par-cœur : la belle phrase ! & que c'est dire bien des choses en peu de mots ! Nul homme ne peut se vanter de posséder à fond cette science ; il y faut de la pratique & de l'usage. Essayons néanmoins d'en déchiffrer quelque chose : à force de parler, on rencontre quelquefois.

Que dire des femmes ? La matière pourroit-elle manquer ? Leur langue seule fourniroit de quoi former une nombreuse bibliothèque. Comment se faire, tant qu'elles parleront à tort & à travers de tout le monde ? Mais comment se faire entendre, si elles ne se taisent ? Personne n'a encore su trouver l'infaillible & rare secret de les guérir de la médifance.

Si je parle d'elles, il faut opter : de mentir ou

de leur déplaire. Il n'y a pas d'autre milieu, dans cette alternative, que de ne rien dire. Il est aussi difficile de dire beaucoup de bien de la plupart, sans mentir, que de dire la vérité sur leur chapitre, sans les offenser. Que faire? Il faut les servir à leur mode & à plat couvert; dire d'elles tout ce qu'elles ne font pas, & agir toujours par rapport à ce qu'elles font, & comme on les connoît. Il y a moins de risque à déguiser ainsi ses sentimens sous le masque d'une honnêteté apparente, d'usage, & souvent de nécessité, que de trop parler d'un sexe dont tout le mérite ne consiste quelquefois qu'à n'être pas connu.

Que l'on ne me prenne point à partie de ce que je viens d'écrire; j'ai, pour garant, l'expérience de quantité de maris, & celle de la plupart des amans. Personne n'est plus prévenu que moi en faveur du beau sexe, & je ne puis en donner une meilleure preuve, que d'avouer sincèrement que j'en fais plus de cas que des hommes, en qui je trouve moins de vertus qu'elles n'en ont. Les préventions ont presque toujours été la cause du bien & du mal que l'on a dit d'elles : l'on a rarement jugé des femmes par elles-mêmes. De tous ceux qui en sont bien reçus, une partie en dit du mal, & l'autre en pense. L'amour-propre de ceux qu'elles ont rebutés ne leur permet pas d'en dire du bien; de sorte que,

par malignité ou par ingratitude , presque tout le monde en parle mal.

Uné honnête-femme qui se sent indignée de cette injustice , aime la retraite , se retire du monde & du commerce des hommes , où toute sa vertu ne sauroit la mettre à couvert de la médifance , ni la faire estimer tout ce qu'elle vaut. C'est d'elle de qui l'on dit ordinairement : C'est une sauvage ; & le monde , qui le dit ainsi , a raison de la trouver sauvage , de n'avoir pu s'accommoder à une chose aussi commune , dans le monde , que la médifance , à laquelle tant de femmes se font , aux dépens même de leur honneur.

Mais ce n'est pas toujours la crainte de la médifance qui fait que les femmes se retirent ; c'est souvent la honte d'y avoir donné lieu , ou de ne le pouvoir faire encore : & sans ces deux motifs , combien d'autres les engagent à se retirer ! Celle-là fuit le monde , parce qu'elle ne peut y paroître avec honneur ; celle-ci , pour ne vouloir céder à personne. Cette autre fuit le monde , qui a commencé de la quitter ; & celle-là , pour prévenir ce qui est arrivé à cette dernière. Celle-ci se cache de honte de montrer un vieux visage auquel les jeunes-gens ne rient plus ; & celle-là se tient chez elle pour y trouver son attachement. La vertu est rarement le motif qui détermine les femmes à se retirer du monde ;

monde; mais elle fert presque toujours de prétexte à une infinité de retraites.

Pour tout dire, les hommes qui ont trouvé les femmes faciles, en ont dit du mal : les femmes qui ont reconnu que les hommes étoient méchans & indiscrets, sont devenues réservées; mais il n'étoit plus tems. Les hommes avoient commencé de les connoître & d'en médire; quand ils ont voulu revenir auprès d'elles, elles les ont rebutés, & ils se sont vengés de leurs mépris par d'autres débauches: elles ont fait des réflexions dans la fuite, & lorsqu'ils alloient se passer d'elles, elles ont couru après, & se sont cassé le nez à les suivre.

Avouons-le de bonne-foi : les hommes ne sont au-dessus de quelques femmes que par la différence de leur état. Elles ont encore de plus qu'eux les vertus modestes, bien plus difficiles à pratiquer que celles qui font du bruit & qui ont de l'éclat. Tente-t on un homme comme une femme? S'avise-t-on de lui rendre des visites, de lui parler d'amour & de sa beauté, d'exagérer son mérite & ce que l'on souffre pour lui, de faire valoir, en un mot, tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait? Les spectacles, la musique, les promenades, la magnificence, les repas, les présens, les assiduités, les caresses, les larmes, les sentimens; que n'emploie-t-on pas pour séduire les femmes, & leur faire oublier un

feul moment ce qu'elles doivent à elles & à leurs époux ? Si elles succombent à la fin à tant de pièges & de poursuites , que ne pensera-t-on pas des hommes qui en font cause , & qui dès le premier jour qu'ils les voient, forment le dessein de les corrompre, s'obstinent à les persécuter, & se font un mérite de leur victoire ?

La vaine gloire, la vanité, les besoins de la vie, les vices même produisent & entretiennent souvent la plupart des vertus que l'on remarque dans les hommes : ils ne font rien que tout le monde ne le fache & ne l'admire. En vérité, il leur est honteux de voir à des femmes beaucoup plus de courage, de fermeté, de patience, de modération, de modestie, d'application aux devoirs de leur état ; &, en un mot, plus de vertus qu'ils n'en ont. Si la nature & la facilité de leurs emplois contribuent à les rendre telles, elles ont encore sur nous cet avantage, d'être d'une condition plus heureuse ; mais si de notre aveu elles font de la moindre, & que nous voulions avoir la préférence & le premier rang, combien sommes-nous plus foibles qu'elles !

Un homme qui a travaillé six heures par jour, souvent par force, & presque toujours avec quelque sorte d'honneur ou d'utilité, fort, se promène, joue, voit des femmes, se ménage des intrigues, se divertit ; & il revient ensuite chez lui de mauvaise

humeur, emporté, quelquefois même ruiné de plus d'une manière. Une femme, renfermée dans son domestique, qui s'occupe uniquement du soin de le régler, qui ne sort point de sa maison, qui s'étudie à la rendre agréable, qui ne joue point, ou tout au plus un très-petit jeu; qui ne fait aucune dépense, qui vit de régime, d'économie, & de peu de chose; qui est simple & modeste dans ses habits, égale, douce, honnête & d'une humeur complaisante; qui par-dessus tout cela peut avoir de la beauté, de l'esprit & de la raison, ne veut & n'attend souvent, pour récompense de tant de mérite, que de plaire à cet époux, d'être la dépositaire de ses chagrins, de l'en consoler, d'avoir la paix, & de se rendre heureuse en le rendant heureux. Quel contraste? N'y a-t-il pas de l'injustice dans la préférence que l'on donne aux hommes? Quel autre la leur a donnée qu'eux-mêmes? Elle leur est disputée dans quelques endroits où ils la perdent; en d'autres, on leur laisse cet avantage, comme le seul qu'ils ont sur elles; &, pour l'ordinaire, le rang que l'usage, la bienséance & leur modestie leur ôte, leur mérite, & souvent la voix publique le leur donne.

Tournons la médaille, car toutes les choses du monde ont deux faces. Un homme, appliqué à son devoir, laborieux, infatigable, qui amasse du bien,

qui se prive de tous les plaisirs , pour avoir celui de vivre en paix dans sa maison , parmi des enfans bien élevés & qu'il songe à pourvoir ; qui ne sort que pour vaquer à ses affaires , & qui trouve à son retour ses meubles , sa tapifferie , son service , & jusqu'à son linge vendus. Avoit-on chargé des Licteurs de l'exécution de quelque sentence ? Mais cette vente s'est exécutée sans procédure , ni sommation , ni délai ; en un mot , sans regle & sans formalités. Une joueuse est quelque chose de pis que la plus violente de toutes les procédures. Elle n'a ni tems , ni lieu , ni considération , ni d'autre regle que son emportement & son caprice. Elle revient la nuit toute hors d'elle-même , échevelée comme une bacchante , fatiguée , épuisée par le jeu. Elle se couche , & trouve dans le seul lit qui lui soit resté , un mari paisible , qui la reçoit sans rien dire ; heureux encore s'il pouvoit reposer auprès d'une femme qui , toute la nuit , parle de quinte & quatorze , de couleur favorite , de trente & le va , qui repasse son jeu & le rang de ses cartes , qui ne conçoit pas comment une telle couleur a pu perdre , ni de quelle manière une sixième majeure a pu se trouver dans une autre main que la sienne. La voilà furieuse , elle sort du lit , prend des cartes pour y chercher son destin ; les bat , les distribue , les quitte , les reprend , les déchire , frappe du pied

contre terre, renverse la table, les sieges, casse une glace, & fait lever son mari, qui est encore heureux de prendre patience, & d'échapper à sa fureur par l'acquisition d'un nouvel ameublement, qu'il trouvera peut-être vendu le lendemain. Les femmes sont plus extrêmes que les hommes dans leurs passions : je suis étonné qu'elles n'aient étouffé le poète, auteur des quatre vers suivans, qui renferment la plus vive des satyres que l'on puisse faire d'elles.

Au dedans ce n'est que malice ;
 Ce n'est que fard par le dehors.
 Otez-leur le fard & le vice ,
 Vous leur ôtez l'ame & le corps.

Heureusement pour elles, on fait dans le monde que les poètes sont menteurs, & qu'ils ne sont pas toujours sages. Que seroit-ce si l'on s'en tenoit à ce qu'ils en ont écrit ! On fueroit les femmes qui composent la partie la plus belle des habitans de la terre, & qui sont les délices de la vie. Les poètes ont fait comme le reste des hommes ; ils en ont dit du bien, tant qu'ils en ont été contens & qu'ils les ont aimées. Il n'y a que le dépit & la jalousie qui leur en aient fait dire du mal. Après tout, les deux sexes n'ont rien à se reprocher sur leurs défauts : je

dis plus, ils auroient encore moins à se dire sur leurs vertus.

La vertu éloigne quelquefois des femmes, la plupart des hommes, qui ne s'en approchent que pour les corrompre : alors, ce sont des cruelles, des mauvais cœurs, des coquettes, des femmes d'une conduite dérégée, & qui vivent mal; & le mal qu'elles ont fait, est souvent de n'en avoir point voulu faire, & d'avoir eu plus de raison & de vertu qu'un homme n'auroit été bien aisé de leur en trouver. A prendre les choses dans leur vrai sens, & par la regle des contraires, la plupart des libertins qui médifent des femmes, font leur élog.

Y a-t-il un sort plus heureux que celui d'une jolie femme ! les complaisances, les sentimens, les adorations, les biens, les commodités de la vie, les riches étoffes, les spectacles, les galanteries, les plaisirs; tout est pour elle. Elle se déclare pour qui elle veut elle nomme aux emplois qu'elle ne remplit pas; ceux qui les possèdent n'en font tout au plus que les économes, elle en dépense le revenu. Quand ils y touchent, ils en ont assez, ou pour être ingrats, ou pour lui fournir à tous les plaisirs de la vie. Je le dis, & cela est vrai: il n'y a point d'homme assez heureux dans sa condition, qui ne gagnât à changer avec une jolie femme d'un certain âge. Cet âge ne sauroit se fixer

il dure autant qu'on la trouve aimable & qu'elle est aimée.

Il n'y a point de femme qui ne veuille être aimée, & c'est pour cela qu'il n'y en a presque pas qui ne la soit. Une femme n'aime pas toujours ceux dont elle est aimée; mais elle ne les hait jamais, tant qu'elle s'en croit aimée. Les résolutions d'une femme ne tiennent guère contre la persévérance d'un homme aimable, & qui aime bien. Toutes les femmes affectent d'être fières, & aucune ne l'est autant qu'elle le devrait.

Il n'y a que la suite de l'occasion qui puisse rendre honnêtes-femmes celles qui ne le sont pas par tempérament. Le tempérament est un garde peu sûr de la chasteté, il ne faut pas trop s'y fier. La complaisance donne ce que le tempérament refuse, & le tempérament ne refuse pas long-tems ce que la complaisance accorde: on le change à force de le surmonter.

Quand on a changé le tempérament en cette matière, il va plus loin qu'un autre, & la victoire disputée est plus entière & plus constante que celle qu'on obtient d'abord.

Une femme qui n'a point encore aimé, est si honteuse de sa première foiblesse, qu'elle voudroit se la cacher à elle même; pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres; mais pour la

troisième, elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

La vanité fait bien plus de galanteries que la débauche ou le plaisir; on n'aimeroit personne si l'on ne s'aimoit soi-même. La vanité est toujours la passion dominante d'une femme, & elle ne l'est pas toujours d'un homme.

Il y a des femmes assez habiles pour satisfaire, par une double galanterie, & la vanité & l'amour du plaisir; mais, s'il falloit opter, le choix seroit pour ce qui satisfait la vanité: les femmes ont, sur cela, plus de force que les hommes.

Auprès d'une femme galante, le mérite & la qualité retardent le succès d'un amant, plus souvent qu'ils ne l'avancent. On fait moins languir ceux qui satisfont moins la vanité; mais aussi on les sacrifie plutôt.

Il n'y a rien qu'une honnête-femme oublie moins que les faveurs que l'on a obtenues d'elle; & il n'y a rien qu'une femme galante oublie plutôt.

Deux femmes se trouvèrent, il y a quelque tems, dans une compagnie; on y parla d'un homme qui passe pour avoir beaucoup de mérite, & pour être fort aimé des femmes. Un homme comme lui, disoit l'une de ces femmes, m'en conteroit toute sa vie, qu'il y perdrait son tems. Et moi, répartit

l'autre, je ne répondrois point, s'il m'en contoît, qu'il ne pût réussir. Celle-ci parloit bien plus juste que l'autre, & elle étoit peut-être plus honnête-femme.

Comme il n'y a rien de plus fidele qu'une honnête-femme, il n'y a rien de plus infidele qu'une femme galante. On ne doit pas plus compter sur la préférence d'une femme galante que sur celle d'un marchand. Quelque promesse que l'on fasse de vous garder l'étoffe que vous avez choisie, on la donnera à celui qui en offrira plus que vous.

Le premier soin de la plupart des amans, c'est de tromper celles qu'ils aiment; & le second, d'empêcher qu'ils n'en soient trompés.

Le trop grand amour que l'on témoigne à une femme, l'embarrasse plus qu'il ne lui plaît; ce n'est pas toujours un moyen sûr pour se faire aimer, que de sentir beaucoup d'amour: on en témoigne souvent plus lorsque l'on en sent moins. On ne peut guère avoir plus de mérite qu'en a le marquis de... cependant il n'est point aimé de la comtesse de... qu'il aime passionnément; la raison qui empêche qu'il ne soit aimé, c'est qu'il aime de trop bonne-foi. Il seroit plus heureux s'il étoit aussi fourbe que le comte de...

Un homme qui ne sent point d'amour, place bien mieux qu'un autre ces soins qui engagent les femmes.

Plaire, est un art qui demande du sang-froid, & de la raison pour y réussir : la passion qui ôte l'un & l'autre, n'est guère capable d'apprendre & de suivre les préceptes de cet art.

Si l'on n'aimoit que d'honnêtes-femmes, ou si l'on étoit toujours aimé de celles que l'on aime, il ne faudroit point d'art pour leur plaire. On ne sauroit jamais connoître nettement si l'on est aimé, ou si l'on ne l'est pas : toutes les marques d'amour, quelque fortes qu'elles soient, ne suffissent pas pour donner une assurance parfaite.

C'est une étrange bifarrerie que celle des amans; ils veulent être aimés, ils exigent tout ce qu'ils peuvent imaginer de témoignages d'amour; ils ne sont jamais contens, tant qu'il leur reste quelque chose à desirer, & ils le sont encore moins quand ils ne souhaitent plus rien. L'amour se détruit assez souvent par lui-même; & l'on ne goûte plus, quand on le possède, ce qu'on a le plus désiré.

On peut résister au plaisir d'aimer, mais on ne résiste guère à celui d'être aimé. L'amour que l'on a pour vous, vous fait faire bien plus de chemin que celui que vous avez.

Une belle personne plaît quelquefois peu, parce qu'elle se croit trop sûre de plaire. La beauté ne sert que pour la première vue; il n'y a point de laide femme qu'on ne trouve belle à la lon-

gue, quand elle peut parvenir à se faire aimer.

La beauté & la laideur reviennent presqu'au même, & l'une & l'autre diminuent à force de les voir; on auroit de la peine à dire pourquoi une belle femme paroît moins belle, & une laide moins laide, à la seconde visite. La beauté perd donc plus que la laideur à se faire voir.

Jamais une femme galante ne se confie à personne, qu'elle ne s'en repente, & qu'elle ne fasse porter à celui qui l'a écoutée, la peine qu'elle a d'avoir parlé. J'en fais une qui découvrit, je ne fais comment, une secresse intrigue à un ami qui ne la lui demandoit pas. Quelque discrétion qu'ait eue cet homme, il n'a pu continuer à être son ami: elle s'est imaginée que c'étoit lui qui avoit instruit le public de tout ce que son imprudence avoit fait deviner de son intrigue.

Il est dangereux de confier son secret; mais il est encore plus dangereux d'avoir le secret d'autrui. C'est pour cette raison que, pour être aimé des femmes, il faut les laisser croire qu'on ne les connoît pas. Elles ne peuvent se persuader qu'un homme puisse les connoître & les aimer en même tems.

Se déchaîner contre les femmes, ou se vanter de leurs faveurs, sont deux moyens qui viennent du même principe: l'un & l'autre prouvent que

l'on a pu réussir auprès d'elles; mais entre ces deux marques, celle qui prouve le plus qu'un homme est malheureux en galanterie, c'est quand il se vante de ne l'être pas.

Il y a quelque tems qu'un homme se plaignoit à moi de l'infidélité de sa maîtresse; il ne parloit pas moins que de la poignarder : c'étoit pourtant l'homme du monde qui lui avoit fait le plus d'infidélités : il vouloit la tuer pour une infidélité, lui qui ne lui avoit jamais été fidele.

C'est la plus ordinaire injustice des maris & des amans. Ils se persuadent qu'il n'est permis qu'à eux d'être infideles; & ils ne peuvent pardonner, dans leurs femmes ou leurs maîtresses, les fautes dont ils leur donnent sans cesse l'exemple.

La défiance & la jalousie sont des moyens impuissans pour rendre une femme sage; elles ne servent qu'à lui faire mieux cacher ses intrigues. Le seul moyen de rendre une femme sage, vertueuse & constante, c'est la confiance & la chasteté de son mari.

L'estime est une qualité plus engageante; c'est la seule qui puisse conserver l'union des amans ou des gens mariés : l'amour ne sert souvent qu'à les désunir. Ce qui cause l'amour n'a qu'un tems; ce qui produit l'estime dure toujours.

Il y a telle femme dont le nom seul fait l'éloge

ou l'opprobre de son mari ; & il y a des maris si malheureux , que quoiqu'ils souffrent avec leurs femmes , celles-ci sont encore à plaindre. Disons-le sans feinte : il y a des femmes qui sont si déréglées dans leur conduite , qu'elles servent à rendre les autres plus supportables. Une femme qui veut pallier ou diminuer ses défauts , se compare ordinairement à une autre qui en a de plus grands. Je voudrois bien , dit-elle à son mari , vous voir avec madame une telle. Le mari , qui connoît l'humeur de sa femme , & combien il seroit encore à plaindre avec telle autre , souffre , soupire , & jure d'être content de ce qu'il a ; il voudroit néanmoins en être défait. Les femmes couperoiént court aux reproches , si au lieu de se servir de comparaisons qui devroient leur être odieuses , elles avoient la bonneté d'avouer leurs défauts. Un mari en seroit souvent plus traitable ; mais aucune femme ne veut être sincère sur son chapitre.

Avouer ses défauts , c'est s'obliger tacitement à s'en corriger , & convenir même d'être moins aimable qu'on ne le paroît : & toutes veulent le paroître plus qu'elles ne le sont , & vivre à leur fantaisie. Sans doute elles croient les hommes aveugles sur leur sujet : peut-être aussi ne le sont-elles que pour elles-mêmes ? Si la raison que j'en ai donnée les empêche de convenir de leurs fautes ,

& de rendre justice aux hommes, quand ils leur en font des reproches, je leur déclare, de leur part, qu'elles en font beaucoup moins aimables à leurs yeux; que leur obstination les rend ridicules, & qu'elle est le plus grand de tous les défauts. Ce n'en est pas un d'être défectueuse, il n'est libre à personne d'être parfait; mais tout le monde peut être docile: un honnête-homme connoissant la nature fragile, seroit touché de la bonté de leur esprit, les excuseroit lui-même, & deviendroit leur protecteur. Mais quantité de femmes croient se suffire à elles-mêmes, & disent hautement qu'elles n'ont besoin ni de l'honnêteté, ni de la complaisance des hommes; qu'elles leur demandent seulement de la justice: & elles n'en trouvent que dans les adulations & le mensonge, qui les rendent infaillibles, égales, raisonnables & sans défauts; en un mot, tout ce qu'elles ne sont pas. Elles appellent à elles-mêmes & à leurs flatteurs, de toute autre justice; & certainement elles ont besoin de ce tribunal pour soulager leur amour-propre, & ne pas crever de dépit d'être obligées de se reconnoître ce qu'elles sont véritablement.

Qu'une femme s'avise de disputer sur une matière qu'elle n'entend point, & qu'il lui est même permis & quelquefois glorieux de ne point entendre; elle s'opiniâtre, soutient des choses fausses,

contraires à l'usage ou à la raison : un homme entre, prend son parti, l'approuve, & passe pour poli. Voilà une espece de politesse que je n'ai jamais approuvée : pourquoi ne pas remettre un aveugle dans le bon chemin ? pourquoi l'aider ainsi à se perdre ? On reprend un homme qui fait une faute, on s'oppose à ses sentimens quand ils sont faux, on veut qu'il raisonne & qu'il pense juste ; mais à l'égard des femmes, on prétend qu'il est mieux de les entretenir dans leur erreur. Pourquoi cette différence ? Seroit-ce que la raison d'une femme n'est pas d'une si grande importance dans un état, où elle ne se mêle que d'accoucher ? Y a-t-il quelque chose de si rare & de plus beau qu'une femme raisonnable ? Seroit-ce encore qu'il fût si difficile de faire entendre raison à une femme ? Je voudrois bien que l'on m'apprît d'où provient cet usage, & sur quoi est fondée une telle politesse : Y en a-t-il à tromper ? & n'est-ce pas tromper que d'entretenir quelqu'un dans son erreur ?

La politesse de l'esprit est un tour par lequel on exprime délicatement des choses honnêtes que l'on a solidement pensées. La politesse des manières est une grace attachée aux actions, à la contenance & aux mouvemens même de la personne qui agit. La galanterie de l'esprit est un tour & une manière de plaire & d'entrèr honnêtement dans les idées qui

peuvent le plus sensiblement flatter ceux à qui l'on parle. C'est donc une galanterie; & non pas une politesse, de prendre ainsi le parti d'une femme qui se trompe. Que cette galanterie fait de tort aux femmes! Mais la plupart d'entr'elles trouvent qu'un homme galant est un homme poli; & qu'un homme seulement poli, est un homme grossier, qui ne fait pas vivre.

Il y a des femmes ennemies du genre humain; & qui ne sont bonnes qu'à elles seules. Elles condamnent la plupart des usages reçus, méprisent leur sexe, blâment tout ce qu'elles ne font point, & fuient le monde, où elles ne peuvent souffrir de se voir au-dessous des hommes. Elles se retirent & s'enferment dans leur maison, d'où qui que ce soit ne s'efforce de les tirer, & où tout le monde souffre de leur orgueil.

Si l'on pouvoit réduire quelques femmes à ne paroître que ce qu'elles sont; il n'y auroit rien au monde de si aimable & d'un plus délicieux commerce. Si d'autres, au contraire, paroïssent tout ce qu'elles sont, quel dégoût ne donneroient-elles pas de leur sexe! Il est donc a-propos, & même nécessaire, que les unes se cachent, pour faire moins de peur aux hommes; & que les autres paroissent, pour les attirer.

Que dis-je? Les femmes sont tout ce qu'on les
fait :

fait : sérieuses , dévotes , galantes , enjouées selon l'occasion & l'humeur de celui à qui elles veulent plaire , & qui les gouverne. Je me trompe encore ; elles font tout ce qu'elles veulent être , tant la nature leur a donné de penchant & de dispositions à dissimuler ce qu'elles font. En vérité , personne ne fauroit en rien dire de bien certain ; la matière d'elle-même est si légère , si remplie de variations & d'incertitudes , qu'il est impossible d'en porter un jugement sur lequel on puisse compter.

C'est cependant un cercle que la vie de la plupart d'entr'elles ; ce qu'elles faisoient hier , elles le font aujourd'hui , elles le feront demain & toute leur vie. Une semaine , un jour n'ajoute rien à un autre ; tout est égal & se ressemble , aux habits & aux amans près , dont elles changent presque tous les jours , & c'est en cela seul qu'elles sont égales. Elles partagent leur matinée entre une toilette , un oratoire & les billets doux. Leur soirée se passe à recevoir ou à rendre des visites , à jouer ou à se montrer aux promenades , au colifée ou aux autres spectacles. Lassées & presque étouffées d'avoir eu une belle taille que personne n'a remarquée , elles rentrent chez elles & se déshabillent , pour s'habiller , sortir & rentrer le lendemain.

Le commerce des dames est d'un grand secours aux jeunes-gens , pour la politesse de l'esprit , celle

du langage, des manières, & la connoissance du monde; mais les avantages qu'ils en retirent quelquefois, ne valent pas, à beaucoup près, le tems & l'innocence qu'ils y perdent. Pendant que les manières & l'extérieur se polissent, trop souvent il arrive que le cœur & le dedans se corrompent.

La politesse peut être définie, un détour habile de l'amour-propre, qui s'insinue dans les sujets étrangers, pour ensuite se complaire davantage en lui-même. Il en faut plus avec les dames que partout ailleurs. Comme leur amour-propre est d'une grande étendue, il faut avec elles plus de soumissions & de complaisances; car, au défaut d'amans à qui tout cede, celui-là l'emporte sur le nombre, qui leur donne le plus de lieu de se plaire à elles-mêmes. Là-dessus elles enchérissent sur nos complaisances & nos douceurs, & se plaisent encore à elles-mêmes quand elles ont cessé de plaire à nos yeux. De-là vient que les gens d'un caractère dur & austère ne sont point de leur goût; & qu'il se trouve, au contraire, dans ceux qui les ont trop fréquentées, comme des galans de profession ouverte, une certaine fadeur d'ame qui les rend méprisables à nos yeux; souvent même ils deviennent incapables des grandes actions où il faut plus de fermeté & de courage, que de douceur & de faiblesse. L'homme doit toujours se ressentir

de ce qu'il est ; il ne faut pas qu'il se dégrade lui-même par des minauderies : il doit être poli sans mollesse , délicat sans afféterie , doux sans fadeur , fort sans dureté , grand sans orgueil , complaisant sans bassesse , honnête & galant avec choix , sans avilissement de son propre goût , & sans risquer sa gloire & sa réputation.





M É M O I R E

HISTORIQUE

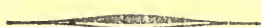
S U R

LE POUVOIR

ET

LES PRIVILEGES

DES DAMES.



MESSIEURS, je me propose aujourd'hui de vous entretenir d'un sexe qui est le plus bel ornement de la société, qui en fait les charmes, & qui nous procure un fonds inépuisable de plaisirs & de sensations agréables. Si des hommes austères se sont déclarés ennemis des dames, & ont voulu leur

disputer cette prééminence que des génies enthousiasmés de leurs belles qualités leur avoient attribuée, & qu'ils ont consacrée dans des ouvrages composés dès le premier âge de la littérature françoise, cette espece de guerre non-sanglante, & sans doute ironique, n'a pas empêché que les dames n'influassent beaucoup sur l'esprit & les actions des hommes, par la voie de cette impression délicieuse qu'ils éprouvent sans cesse à la vue de leurs charmes. L'intérêt du cœur & des sens a donc été la première cause de ces privilèges accordés aux dames dans presque tous les pays : car, à dire le vrai, il est difficile de concevoir & de se persuader que la sagesse & la raison les aient dictés. Quoi qu'il en soit, dans les états policés de l'Europe, les dames, sans avoir géré par elles-mêmes aucune portion du ministère public, n'ont pas laissé que de répandre une influence considérable sur les principaux objets du gouvernement des peuples. L'institution même de quelques ordres de chevalerie, tire son origine de cette aimable partie du genre humain ; & l'amour de quelques souverains pour les dames de qui l'histoire a préconisé les talens, les qualités & les charmes, l'amour en a été le principe. Je vais développer ici, de préférence, les origines de l'ordre de la Jarretière & de celui de la Toison d'or.

Le premier de ces deux ordres fut institué en

1350, par le roi Edouard, surnommé le religieux. Ce prince étoit amoureux de la comtesse de Salisbury, l'une des plus belles femmes de son siècle. Cette dame, en dansant, laissa tomber une de ses jarretières; le roi l'ayant relevée, les seigneurs se prirent à rire, & la belle en rougit, ce qui obligea le prince à dire : *Honny soit qui mal y pense*. Il déclara en même tems qu'il rendroit cette jarretière si illustre que les personnes de la première qualité se feroient un honneur de la porter. En effet, il en institua un ordre de chevalerie qui s'est rendu si célèbre, qu'à la fin du siècle dernier l'on comptoit au nombre de ces chevaliers huit empereurs, vingt-six rois étrangers, & quantité d'autres princes souverains. On voit une image de S. Georges, patron de l'Angleterre, sur cette jarretière, qui est un ruban bleu, avec cette devise : *Honny soit qui mal y pense*; & les chevaliers qui en sont décorés, la portent à la jambe gauche, parce que c'est de ce côté-là que celle de la comtesse se détacha.

Passons à l'origine de la Toison d'or. C'est un ordre de chevalerie que les rois d'Espagne, en qualité de ducs de Bourgogne, conférèrent aux personnes de la première qualité, ce qui l'a toujours maintenu dans une grande splendeur. Comme ce n'est qu'un titre honoraire, les seigneurs Espagnols ne le briguent pas avec tant d'empressement qu'ils ambi-

tionnent les chevaleries de Calatrava, d'Alcantara & de S. Jacques, auxquelles on a attaché des commanderies d'un très-gros revenu. Quant à-présent je me bornerai à rapporter ce que les historiens ont remarqué sur l'origine de la chevalerie de la Toison d'or.

Ceux qui donnent tête baissée dans la fable, ont avancé que cet ordre fut institué en l'honneur de la Sainte vierge & de S. André, à l'occasion de ce qu'un payfan reçut de la main d'un ange une Toison d'or, avec ordre d'amasser des troupes sous cet étendard, pour chasser les Maures d'Espagne. Il y a des historiens qui font remonter plus haut cette origine, en disant que cette institution fut faite en mémoire de ce que Gédéon avec trois cens hommes battit l'armée des Madianites : d'autres prétendent que l'on eut en vue la pêche de l'or, qui se pratiquoit dans quelques rivières de la Colchide, avec des toisons de moutons auxquelles s'attachoient les grains d'or que l'eau entraînoit.

Ce qu'il y a de certain, c'est que Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, institua cet ordre de chevalerie à Bruges, en 1429, non pas, comme quelques-uns l'ont prétendu, à l'occasion des grands avantages que ce prince tiroit des laines des Pays-Bas; puisqu'au sentiment des auteurs les plus fideles, ce n'en fut que le prétexte : le véritable motif de

cette institution ne fut qu'un effet de galanterie , de même que celle de l'ordre de la Jarretière.

Philippe aimoit avec passion une dame de Bruges , très-belle & fort bien faite : il la surprit un matin à sa toilette , & comme cette dame , avec beaucoup de précipitation & de confusion , ôta un papier qui étoit sur sa table , le prince qui s'en apperçut , ne douta point que ce ne fût une lettre de quelque rival ; sa maîtresse eut beau l'assurer du contraire , jusqu'à se jettér à ses genoux , les larmes aux yeux , pour le prier de ne pas pousser sa curiosité plus loin , tout cela ne servit qu'à l'exciter davantage. La jalousie s'étoit déjà emparée de son esprit , & avoit arraché de son cœur des sentimens de colère que sa bouche annonça avec plus de dureté qu'il ne convient à un amant qui veut plaire ; mais lorsque cette qualité se trouve jointe avec celle de prince souverain , les maîtresses ne sont pas en droit de faire tout ce qu'elles voudroient. Celle-ci se vit contrainte , pour se justifier , de sortir de sa poche le papier qu'elle y avoit mis , & le mettant entre les mains du prince , elle lui dit : Voilà , monseigneur , ce que votre violence & ma soumission à vos ordres arrache à ma confusion ; & elle alla se renfermer ensuite dans son cabinet pour y répandre un torrent de larmes. Le duc ne vit rien d'écrit dans ce papier ; il y trouva seulement

un peu de ce *je ne sais quoi* que le naïf La Fontaine assure que le diable ne put jamais redresser sur son enclume.

Le duc de Bourgogne, après avoir apaisé la colère de cette dame, institua l'ordre de la Toison d'or, & voulut en être le grand-maître. Il fit une ordonnance en 1431, par laquelle il ordonna que ses successeurs seroient grands-mâtres & protecteurs de l'ordre; fixa le nombre des chevaliers à trente-un, qui étoit celui des années de sa maîtresse; & de plus, quatre grands officiers, savoir: un chancelier, un trésorier, un greffier & un héraut d'armes; & il falloit être noble & sans reproche pour être honoré de cette chevalerie. Cet ordre est aujourd'hui conféré à tous les princes de la maison d'Autriche, qui sont descendus de Marie de Bourgogne, fille de Charles-le-Hardi. Les chevaliers portent une Toison d'or ou figure de mouton pendue au cou: ils avoient autrefois un manteau d'écarlate doublé d'hermine, mais il n'est plus en usage. Les jours de cérémonie ils ont une robe de toile d'argent, un manteau de velours rouge cramoisi, & sur l'épaule, un chaperon de velours violet.

Dans le siècle présent, l'amour conjugal a été la cause & l'origine d'un nouvel ordre de chevalerie qui subsiste actuellement en Danemarck. Le souverain de ce royaume du Nord, célébrant le 7

AOÛT 1732, l'anniversaire de son mariage avec la princesse Sophie-Madeleine de Brandebourg-Culmbach, qu'il avoit épousée le même jour de l'année 1721, a institué en mémoire de cette alliance un ordre de chevalerie pour les seigneurs & les dames de sa cour, & il en nomma la reine grande-maîtresse. Le roi donna à cet ordre le titre de la Fidélité. La marque d'honneur est une croix coupée d'or, émaillée de blanc, attachée à un large cordon de soie bleu turquin ondé, tissu d'argent aux extrémités; au milieu de cette croix est, d'un côté à droite, en champ de gueules, le lion du Nord au-dessus d'un aigle, & à gauche un aigle & le lion au-dessous; le tout chargé du chiffre de leurs majestés en champ d'azur. Au revers on lit cette légende : *In felicissimæ unionis memoriam*, c'est-à-dire, en mémoire d'une très-heureuse union.

Cet ordre de chevalerie n'est pas le seul auquel les dames soient admises : le grand-maître de Malthe accorde la dignité de grand'croix de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, à quelques dames du premier rang dans l'Europe. Il est vrai que le nombre en est petit, car il est réduit à quatre, savoir : madame la princesse de Rochette, en Italie; madame la duchesse de Wirtemberg, madame la princesse de la Tour-Taxis, en Allemagne; & en France, madame la comtesse de Noailles, que ses vertus

éminentes & ses rares qualités ont rendue digne de tous les honneurs.

Je vais donner ici la description d'une cérémonie dont les exemples sont très-rares ; c'est celle dans laquelle madame la comtesse de Noailles , épouse de monsieur le comte de Noailles , grand d'Espagne de la première classe , & maréchal des camps & armées du roi , a été reçue grand'croix de l'ordre de Malthe , par M. le bailli de Froulay , ambassadeur extraordinaire de la religion auprès du roi.

Madame la comtesse de Noailles étoit la seule & unique héritière de l'illustre & ancienne maison d'Arpajon , & la marque de distinction qu'elle reçut du grand-maître de Malthe en 1745 , est un nouveau témoignage de la reconnoissance de l'ordre entier , pour le service important qu'il reçut il y a plus d'un siècle , du duc d'Arpajon , son bisaiëul. Voici ce que le célèbre abbé de Vertot rapporte de ce généreux seigneur , au quatorzième livre de son histoire de Malthe , sur l'année 1645.

« Ibrahim , sultan des Turcs , ayant appris la
 » perte de son grand galion , enlevé avec toutes les
 » richesses dont il étoit chargé , envoya un héraut
 » déclarer la guerre au grand-maître & à l'ordre.
 » On travaille avec soin à mettre les forces de la
 » religion en état de résister à la puissance formi-
 » dable du grand seigneur. On envoie chercher

» de tous côtés du secours & des munitions de
 » guerre & de bouche.

« Belle action, & à jamais mémorable de Louis,
 » vicomte d'Arpajon, seigneur de la première qua-
 » lité & de la haute noblesse de France, qui fait
 » prendre les armes à tous ses vassaux, leve deux
 » mille hommes à ses dépens, & charge plusieurs
 » vaisseaux de munitions de guerre & de bouche.
 » Le vicomte, accompagné de plusieurs gentils-
 » hommes de ses parens & de ses amis, met à la
 » voile, se rend à Malthe, & présente au grand-
 » maître un secours si considérable, qu'il n'eût osé
 » en espérer un pareil de plusieurs souverains. Le
 » grand-maître crut ne pouvoir mieux reconnoître
 » un service si important, qu'en lui déferant le
 » généralat des armées, avec le pouvoir de se
 » choisir lui-même trois lieutenans-généraux pour
 » commander sous ses ordres dans les endroits où
 » il ne pourroit se transporter.

« Il se trouva que la guerre dont le Turc mena-
 » coit Malthe n'étoit qu'une fausse alarme; il s'at-
 » tacha à l'île de Candie, assiégea & prit la
 » Canée.... Le vicomte d'Arpajon prend congé
 » du grand-maître : ce prince, de l'avis du con-
 » seil, pour reconnoître les généreux secours qu'il
 » lui avoit conduits, par une bulle expresse lui
 » donne la permission, pour lui & pour son fils

» aîné , de porter la croix d'or de l'ordre , qu'un
 » de ses cadets ou descendans feroit reçu de mino-
 » rité, quitte & franc des droits de passage; qu'après
 » sa profession il feroit honoré de la grand'croix ;
 » que les chefs & les aînés de leur maison pour-
 » roient porter la croix dans leur écu & dans leurs
 » armes. »

Il faut ajouter à ce récit , que les honneurs de grand'croix de l'ordre de Malthe , furent accordés le 27 de Juillet 1645 , à la maison d'Arpajon & ses descendans , même par femmes après l'extinction des mâles , en considération des services du vicomte d'Arpajon. En conséquence de cette concession , le grand-maître Pinto a confirmé par une bulle du 28 Septembre 1741 les mêmes honneurs à monsieur le comte de Noailles , en faveur de son mariage avec l'héritière d'Arpajon.

La cérémonie de la réception de madame la comtesse de Noailles à la dignité de grand'croix , se fit le 13 du mois de Décembre 1745 , dans l'église du Temple. Monsieur le grand-prieur de France , après lequel étoit placé monsieur le comte de Noailles & tous les grands-croix , commandeurs & chevaliers de cet ordre , qui étoient à Paris , assistèrent à cette cérémonie , & il s'y trouva aussi un grand nombre de seigneurs & de dames de la première distinction.

Madame la comtesse de Noailles , suivie d'un grand cortège , étoit allée prendre monsieur l'ambassadeur en son hôtel , d'où il la mena dans un de ses carrosses à l'église du Temple. La cérémonie commença par une messe qui fut célébrée par le prieur-curé du Temple ; & après qu'elle fut dite , monsieur l'ambassadeur , qui étoit sous un dais , donna à lire à haute voix au chancelier du grand-prieuré de France , la lettre qu'il avoit reçue de son altesse éminentissime le grand-maître Pinto , en date du 25 de Février 1745 , par laquelle il lui donnoit ordre & pouvoir de faire cette réception. Cette lettre portoit en substance : qu'il étoit juste d'accorder cette distinction à madame la comtesse de Noailles ; qu'elle étoit due à son zele pour la religion , ainsi qu'à sa naissance & à la considération de ses ancêtres. » Nous n'oublierons jamais le service » important que monsieur le duc d'Arpajon , son » bifaïeul , rendit à notre ordre , lorsqu'il s'empres- » de venir à notre secours à la citation de 1645 , » où il fut fait généralissime de nos troupes. Un » fait si mémorable ne peut assez se reconnoître , » & nous sommes charmés d'avoir cette occasion » pendant notre magistrature , d'obliger le seul rejetton » d'un nom qui nous est aussi cher que recomman- » dable. C'est ce dont nous vous chargeons d'assu- » rer madame la comtesse de Noailles , »

Après cette lecture, monsieur l'ambassadeur fit à madame la comtesse de Noailles le discours suivant :

» Madame, votre excellence retrouve aujourd'hui dans son altesse éminentissime monseigneur le grand-maître, notre digne chef, & dans tous les membres qui composent l'ordre de S. Jean de Jérusalem, les mêmes sentimens dont étoient remplis nos prédécesseurs lorsqu'ils donnèrent au duc d'Arpajon, votre bifaïeul, un témoignage unanime, authentique & durable de leur reconnaissance. Ces chevaliers ne sont plus, l'esprit de l'ordre est toujours le même ; c'est donc avec une égale satisfaction qu'il décore votre excellence de la grand'croix, & qu'il reçoit, au pied des autels, des assurances que de votre côté vous contribuerez en tout ce qui dépendra de vous à son avantage & à sa gloire.

» Votre excellence transmettra sans doute le même zèle à la postérité qui naîtra de l'alliance qu'elle vient de contracter. De quelque côté que vos descendans portent les yeux sur leur illustre origine, ils y verront par-tout de grands exemples & de puissans motifs d'aimer & de servir la religion. »

Madame la comtesse de Noailles fit la réponse suivante au discours de monsieur l'ambassadeur.

« Monsieur, je suis sensible, comme je le dois à

» la marque de distinction que je reçois aujourd'hui. Je ne céderai en rien à mes ancêtres en attachement pour la religion ; & si je ne suis pas assez heureuse pour trouver dans ma vie une occasion aussi essentielle d'en donner des preuves, je ne laisserai échapper aucune de celles qui pourront se présenter, de montrer ma vive reconnaissance pour la religion, pour notre grand-maître & pour la personne de votre excellence. »

Monfieur l'ambassadeur remit ensuite au chancelier du grand-prieuré de France la bulle du grand-maître, en date du 23 Février 1745, portant concession de la dignité de grand'croix de l'ordre en faveur de madame la comtesse de Noailles, pour en faire la lecture à haute voix, comme il l'avoit fait de la lettre du grand-maître.

Quand cette lecture fut finie, madame la comtesse de Noailles se mit à genoux sur son carreau, & monfieur l'ambassadeur s'étant assis dans un fauteuil, lui donna l'habit de dévotion, & ensuite la grand'croix de l'ordre. Ainsi finit cette cérémonie, qui se passa avec toute la dignité convenable, & à laquelle se trouva une affluence de monde extraordinaire.

Madame la comtesse de Noailles sortit de l'église du Temple avec le même cortège, & elle alla descendre chez monfieur l'ambassadeur, qui donna

un dîné splendide , dont le deffert étoit d'un goût qui fut admiré. Il repréſentoit l'île de Malthe, environnée de vaiſſeaux chrétiens qui donnoient la chaffe à des vaiſſeaux Turcs, dont les uns couloient à fond , & les autres étoient déſemparés. On voyoit auffi tous les forts de la place, garnis de troupes , & monſieur d'Arpajon ſur le port, où il donnoit ſes ordres comme généraliſſime des troupes de la religion.

N. B. Les derniers feuillets de cette piece n'ayant point été trouvés , le public eſt averti qu'auffi-tôt que cette édition fera épuifée , le ſecrétaire de notre Académie doit écrire à l'auteur pour en obtenir de nouveau la communication de la piece entière.





S U R

L A G É N É R O S I T É

D E S

S E N T I M E N S .

DE toutes les vertus, celle qui touche davantage, c'est sans doute l'oubli des injures lorsqu'on est le maître de se venger. Le bien que l'on fait à un ennemi arrache des larmes de plaisir; & plus le mal qu'il nous a fait est grand, plus il y a de générosité dans l'action de celui qui l'oublie.

Les objets deviennent de considération à proportion du cas qu'on en fait. Une grande ame fait mépriser beaucoup de choses, ou n'y porter qu'une légère attention. Fatine, pour vanter le prix de son amitié & de sa générosité, se ressouviendra sans cesse d'un demi-louis qu'elle a prêté à Philinte, qui le lui a bien rendu; d'un petit flacon de verre qu'elle lui a donné. Après lui avoir reproché mille

fois & de mille manières des bienfaits de cette conséquence, elle continuera d'en parler à qui voudra l'entendre : ce fera pour elle une matière sérieuse de déclamer contre l'oubli, contre l'ingratitude de Philinte, qui n'a pu tenir auprès d'elle, ni se croire esclave à ce prix. Tandis qu'heureux de s'être dégagé d'elle, il oubliera de son côté de lui avoir sauvé la vie, & d'avoir exposé la sienne pour elle.

La générosité qui frappe le plus est celle qui vient de la part de celui qui n'en devoit pas avoir. La politesse, accompagnée de la sincérité, naît d'un sentiment vif & généreux, dont on est le premier flatté, & qui se communique à la personne obligée; c'est un concours de satisfaction & de plaisir qu'on voit alors briller également dans les yeux des personnes intéressées.

Il y a plus de manières d'obliger que de services à rendre. L'on oblige par l'intention, par un sourire, par des conseils, par des démarches, par des sollicitations, par la condescendance, par la conformité des sentimens, par des bienfaits, par des largesses, par la délicatesse d'ignorer que l'on oblige; mais il n'y a que deux sortes de services, ceux qui nous coûtent quelque chose, ou ceux que l'on peut rendre sans y prendre part, pour ainsi dire. Les services de ce dernier genre appartiennent aux grands,

& font commodes pour les gens opulens qui abondent en superflu : ils donnent , prêtent , fournissent souvent ce qu'ils ne fauroient consommer , employer ou garder.

La meilleure manière d'obliger est celle de déguiser ses bienfaits , de ne jamais s'en prévaloir en les mettant trop au jour , & de les envelopper de la satisfaction que l'on doit sentir à faire du bien. C'est alors qu'on peut se flatter de cette reconnoissance qui force celui qui est obligé, d'avoir dans le cœur le même plaisir & la même joie que sa bouche exprime. Le sentiment est une émotion naturelle qui se peint dans les yeux, dans le geste, dans les moindres actions d'un homme. Celui qui le joue ne peut abuser que les comédiens du même rôle.

Tel est malheureux ou impuissant à faire du bien, qui n'en a pas moins un véritable desir : d'où il résulte que la reconnoissance doit être moins réglée sur le bienfait que sur l'intention de celui qui veut obliger. Car nous n'aurions pas obligation à quelqu'un qui nous auroit procuré quelque avantage, sans en avoir l'intention ou pour se procurer à lui-même celui de se débarrasser de nous. C'est aussi quelquefois moins par le cœur que par adresse qu'on fait augmenter le prix des bienfaits, qu'on reçoit de la reconnoissance légitime de quelqu'un ;

mais c'est toujours par une extrême délicatesse & par une grandeur d'ame peu commune, que l'on peut refuser de jouir des effets d'une reconnoissance, desquels dépendent notre bonheur & notre félicité.

Philotime étoit aimable & bien élevé : la fortune ne l'avoit point regardé du même œil que la nature. L'une l'avoit privé de la plus grande partie des biens de ses pères; mais l'autre, en le douant d'un excellent caractère, sembloit lui avoir donné une ame capable de résister aux coups d'un destin équivoque. Une situation peu aisée lui fit toujours éviter soigneusement de se livrer aux impressions qu'un aimable objet faisoit sur lui. Nulle image n'offroit à ses yeux autant de péril que la perte de son cœur. Mais l'amour, qui triomphe plus aisément de ceux qui l'évitent que de ceux qui le cherchent, se joua bientôt d'une indifférence qui n'appartient pas à la raison.

L'insensible Emilie, cette jeune beauté que tous les yeux suivoient avec une tendre inquiétude, fut l'objet fatal qui charma Philotime. Ce fut chez Bélise sa parente, étroitement liée avec la mère d'Emilie, qu'il la rencontra plusieurs fois. D'abord la simple curiosité de voir une jeune personne que tout le monde admiroit, lui laissa la liberté de l'examiner. Le peu de progrès des premières impressions lui fit

ensuite illusion ; il s'apperçut moins de sa foiblesse que du juste équilibre qu'il pensoit garder entre l'amitié pure & son penchant. Mais une connoissance plus particulière lui fit bientôt rechercher avec plus d'empressement les occasions de la voir : & c'est ainsi que sans se défier de lui-même, il crut n'aimer en Emilie que la politesse, la douceur & l'esprit de l'aimable société.

Déjà plus de huit mois avoient formé cette liaison ; & quoique les soupirs n'eussent pas encore été de la partie, l'amitié voisine de l'amour, n'en défendoit qu'une porte, & les autres sentimens tour-à-tour exerçoient leur empire. Que Philotime eût été heureux, si la sagesse près d'un aimable objet pouvoit connoître la tranquillité ! . . . Mais les beaux yeux d'Emilie sembloient demander quelque chose de plus ; en éclairant cette union, eux seuls étoient négligés : il leur manquoit un tribut que la nature inspiroit avant les autres hommages, & que le sage Philotime ne leur refusoit qu'avec une contrainte qui sembloit le payer.

La fière Emilie, qui faisoit sa gloire du nombre de ses esclaves, ne put être indifférente à l'incertitude de la possession du cœur de Philotime. Elle étoit un jour à une partie de plaisir faite à la campagne de Bélise, & ce fut-là qu'elle résolut de vaincre dans Philotime l'indifférence de l'amitié. Mille

jeux innocens auxquels s'amusoient les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, fournissoient à Emilie l'occasion de badiner. Elle agaçoit Philotime, tantôt par une petite préférence, tantôt par un regard, puis par quelque complaisance qu'elle exigeoit de lui. Enfin, soit qu'elle n'eût pas beaucoup à faire, ou qu'elle se ressentît elle-même de l'émotion qu'elle vouloit inspirer, elle atteignit son but. Philotime devint rêveur, la tranquillité de l'amitié fit place à un sentiment déjà préparé, & bien plus vif.

L'amour a soin d'écarter les réflexions qui ne l'ont point pour objet : aussi Philotime oublia-t-il ce que la sagesse lui avoit souvent fait craindre de la disposition de son cœur. Il crut pouvoir former de tendres nœuds, sans des conséquences plus dangereuses pour lui que pour mille autres qui s'y exposoient volontairement. La différence excessive des biens qui attendoient Emilie, & qui joints à sa beauté, la rendoient un parti des plus riches & des plus recherchés, disparut alors aux yeux de cet amant. Son amour le flattoit de la possession du cœur d'Emilie, lui affuroit déjà sa main, & il ne jugeoit plus que par ce qu'il sentoit.

C'est ici que commencent les malheurs de Philotime : l'erreur de son cœur entraînoit celle de son ame. Il hafarda la déclaration de son amour, & à-peine l'eut-il faite, qu'il sentit son indiscretion.

La froide Emilie ne lui répondit que pour lui apprendre combien le respect qu'elle devoit aux volontés de ses parens , gênoit la sienne. Les sentimens les plus passionnés, & tout ce que le transport peut exprimer de vif dans cette occasion, ne fervirent à rien , du moins en apparence : & ce fut en-vain que le malheureux Philotime combattit les foibles prétextes de l'indifférence qu'il vouloit bannir.

Te voilà, misérable Philotime ! se disoit-il un jour, accablé du poids de sa tendresse ; te voilà dans cet état redoutable que tu craignois. Qu'est devenu ce rayon de sagesse qui te fit entrevoir les dangers où t'exposoit un cœur trop sensible ? Comment s'est éclipcé ce flambeau de la raison, qui t'annonçoit le sort que tu éprouves ? Malheureux ! quitte pour jamais toute présomption. . . . Non, le cœur d'Emilie n'est point fait pour toi.

Depuis ce jour, Philotime ne songea plus qu'à dévorer secrètement ses ennuis, & chercher dans l'absence un remede à son amour. Il quitta Paris, & s'en alla chez un de ses amis, qui s'étoit depuis long-tems retiré du monde pour mener à la campagne une vie philosophique & tranquille. Cependant la jeune Emilie continuoit d'accompagner sa mère chez Bélise. Surprise de n'y plus voir Philotime, elle ne put s'empêcher un jour d'en demander

des nouvelles ; Bélise lui apprit qu'il s'étoit retiré assez brusquement à la campagne , & qu'il étoit parti d'un air à lui faire préiûmer qu'il avoit quelque inquiétude que la solitude pourroit adoucir. Emilie feignit d'être insensible à cette nouvelle ; mais malgré ses soins elle traça sur son visage la surprise & l'émotion.

Il y avoit déjà fix mois que l'absence travailloit sur les cœurs de ces amans. Emilie ne se ressentoit plus des premières impressions que lui avoit causées le départ de Philotime , & cet amant devenoit insensiblement plus capable de supporter sans trouble un séjour paré de l'innocente image de la sagesse qu'il cherchoit.

Si l'amour a ses charmes , la vertu a les siens. Moins impétueuse, elle séduit l'esprit peu-à-peu ; la raison l'éclaire, les sentimens l'entretiennent & la fomentent ; jamais l'amertume ne la fuit, mille traits l'embellissent chaque jour , & le tems n'est pour elle qu'un moyen toujours nouveau & plus puissant pour la rendre aimable. C'est la vertu seule qui remplit les grandes ames , & ce fut elle aussi qui se rendit maîtresse de Philotime. Son sage ami, témoin de toutes ses peines , avoit su le consoler doucement , & le mener au point de goûter l'étude & les amusemens innocens qui faisoient les délices de sa vie. Une aimable gaîté étoit toujours répandue dans

ses actions, & la tranquillité de son ame, lorsqu'il parloit des tumultes & des passions du monde, avoit inspiré à Philotime celle dont il commençoit à jouir.

Dans ce tems Emilie vint à tomber malade très-dangereusement, & son mal fit tant de progrès, qu'au bout de six jours, abandonnée des médecins, elle fut regardée comme une personne qui n'étoit plus de ce monde. Chacun la plaignoit, chacun formoit des vœux au ciel pour sa santé. Philotime ignoroit seul cet accident, lorsqu'un de ses amis qui avoit su sa passion, crut devoir lui faire part de cette nouvelle. Le trouble qu'elle causa dans son cœur en la recevant, se répandit à l'extérieur malgré lui. Emilie ! s'écria-t-il, pourquoi perdez-vous la vie ? . . . (Puis revenant à lui :) Heureuse immortalité, prenez soin de cette belle ame, unique reste des perfections de la plus accomplie des créatures, & que la corruption du siecle feroit peut-être plus servir à ce monde que soupirer après l'autre ! . . . Ces tristes réflexions échappées au premier mouvement, touchèrent extrêmement l'ami de Philotime ; il mêla ses larmes aux siennes, & ce fut la seule consolation qu'il devînt capable de lui donner dans ce moment.

L'extrémité fournit toujours des ressources : Philotime se rappella alors un remede qui avoit autre-

fois guéri sa mère d'une maladie semblable à celle dont on lui marquoit qu'Emilie étoit atteinte. Sans balancer il crut devoir le proposer, & lui rendre ce dernier devoir. C'auroit été en-vain que son ami eût voulu le retenir ; Philotime part en diligence, & vient s'adresser au père d'Emilie, qui dans la plus amère douleur crut trouver quelque espérance en confiant à Philotime les derniers signes de vie qui restoient encore à sa fille.

Dès que cet amant se vit assuré de la confiance du père d'Emilie, il courut dans l'appartement où elle étoit. . . . Mais quel spectacle à ses yeux, de la voir même abandonnée de l'unique personne qui la gardoit, & qui la croyant morte fondoit en pleurs d'un autre côté ! La tête d'Emilie étoit renversée derrière un oreiller qui soutenoit ses épaules, ses yeux étoient fixes & sans mouvement, une pâleur mortelle paroïssoit sur son visage, & sa bouche ouverte sembloit avoir laissé échapper son ame. Il vole au secours, la prend dans ses bras, l'agite, & par le moyen d'une eau spiritueuse, il arrache enfin d'Emilie un soupir qui annonce qu'elle prenoit encore part à la vie.

Dès ce moment Philotime devint le médecin absolu d'Emilie; il ne la quittoit ni la nuit ni le jour, & lui faisoit prendre ce qui convenoit, selon l'état où elle se trouvoit, & selon l'expérience qu'il avoit

acquise sur la maladie & sur le remede qu'il avoit vu mettre en usage pour sa mère en pareille extrémité. Le fort ne rendit point inutiles des soins aussi précieux & aussi tendres. Ils continuoient depuis cinq jours environ , lorsque tout-à-coup la guérison d'Emilie parut se manifester par l'efficacité du remede. Philotime ne douta plus alors du succès , & la voix d'Emilie qui exprimoit un soulagement subit , mit le comble à sa joie.

Alors Emilie commença de reconnoître Philotime , & ce fut avec une surprise & un étonnement semblable à celui d'une personne qui revient d'un sommeil léthargique. Elle voulut lui parler , mais elle n'en avoit pas la force , & Philotime se retira pour ne point donner lieu à un effort dont sa présence augmentoit la violence. Dès ce moment heureux , la santé d'Emilie se fortifia chaque jour , & Philotime en eut tant de soin , qu'en peu de tems elle fut rétablie.

Le père & la mère d'Emilie n'avoient point d'expressions assez fortes pour remercier Philotime. Je ne vous demande , leur dit-il , pour toute récompense que l'oubli du service que je viens de vous rendre : je suis trop heureux d'avoir réussi , & ma satisfaction est aussi parfaite que mon cœur est défintéressé. Ce fut avec ces sentimens qu'il alla prendre congé d'Emilie : mais qu'ils furent reçus diffé-

remment ! Rien n'égala les transports de sa reconnaissance , & les termes dont elle se servit pour la lui marquer , apprirent en même tems à Philotime tout ce qu'il devoit en attendre.

» Je ne saurois vous donner mon cœur à plus
 » juste titre , mon cher Philotime , dit-elle ; c'est
 » de vous que je tiens la vie , je ne saurois la
 » passer qu'avec vous & pour vous. C'est votre
 » ouvrage que je vous présente en vous offrant
 » ma main : elle vous appartient , & je vous jure
 » qu'elle ne fera jamais qu'à vous. Que ne puis-je
 » étendre plus loin les témoignages de ma ten-
 » dresse ! . . . Oui , mon cher Philotime , je verrai
 » toujours avec le même plaisir un amant que je
 » n'ai pas connu d'abord , à qui je dois les jours
 » que je respire , & un époux chéri dont les ten-
 » dres soins ont prévenu les liens du sort qui nous
 » attend. Ma fortune est assez considérable pour
 » réparer l'ingratitude de la vôtre . . . Soyez le
 » maître de votre liberté , Philotime , puisque vous
 » voulez vous retirer & que mes empressements &
 » mes prières ne peuvent vous retenir. Un excès
 » de délicatesse m'empêche de vous faire plus de
 » violence : déjà je ne suis plus votre amante ,
 » mais une épouse docile , qui dans son obéissance
 » conserve toute la vivacité & la tendresse du pre-
 » mier titre. Partez , puisque vous le voulez , mais

» donnez-moi votre foi. Que des vœux aussi ten-
 » dres que les miens ne restent point sans l'ôtage
 » d'une promesse que vous ne pourriez me re-
 » fuser. »

Un discours si passionné fut accompagné de ces mouvemens innocens que la nature & la reconnoissance peuvent mettre de concert dans la bouche & dans les yeux d'une personne bien-née, & dont le cœur est capable de grands sentimens. Mais quelle fut la surprise d'Emilie à la réponse de Philotime !

» Je ne suis plus, lui dit-il, ce Philotime amou-
 » reux, à qui vous refusâtes la main que vous
 » m'offrez en ce jour. Autrefois une passion trop
 » forte m'exposa au danger de vous la demander
 » sans l'avoir méritée : aujourd'hui c'est ce Phi-
 » lotime, votre ami d'abord, & plus que jamais
 » dans ce moment, qui pour la trop mériter en la
 » tenant de vous, craint de l'accepter & ose la
 » refuser. Ce n'est point ici le moment de profiter
 » des mouvemens de vos bontés. Non, ma délica-
 » tesse est trop grande, Emilie, les circonstances
 » du don sont trop près de votre reconnoissance,
 » & cette amitié dont je vous parle est trop vive
 » pour que je me paie aussi avantageusement du
 » bonheur dont le sort m'a favorisé en vous gué-
 » rissant. Attendez que le tems qui m'a fait sentir
 » tout le poids des remords de ma foiblesse & de mon im-

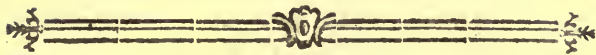
» prudence passée, vous ait appris plus sûrement
 » à disposer de votre cœur. Ce n'est qu'à ce prix
 » que je vous jure de l'accepter : & il y manque-
 » roit ce dernier trait de satisfaction, si je le tenois
 » de toute autre main que de celle de la raison.
 » Songez, Emilie, que vous pouvez aspirer au
 » sort le plus flatteur ; votre jeunesse, vos appas,
 » des biens considérables vous préparent un choix
 » plus élevé. »

A ces mots, auxquels Philotime n'attendit point de réponse, il partit assez brusquement, & retourna chez son ami à la campagne, avec autant de liberté apparente que s'il y eût été toujours, & qu'il ne se fût pas exposé à mériter la reconnoissance d'Emilie. Ce fut à ces traits de fermeté, qui n'étoient pas équivoques, que son ami reconnut le fonds de sagesse que Philotimé avoit acquis ; il ne put assez admirer la noblesse de sa générosité.

Il est difficile que les grandes actions n'éclatent ; elles sont faites pour l'exemple & pour l'admiration des hommes. Celle de Philotime ne tarda pas à être divulguée, malgré la discrétion que sa modestie avoit exigée. Emilie & sa famille racontoient partout, & les obligations qu'elle avoit à Philotime, & la générosité des sentimens de cet amant vertueux. Cet aveu faisoit sa gloire, c'étoit l'hommage de sa reconnoissance ; elle ne se laissoit point de le publier.

Après un an de résistance de la part de Philotime à son bonheur, il céda à la fois aux pressantes sollicitations des parens d'Emilie, à la constance d'une amante aussi délicate que passionnée, & à l'empressement que tout le monde avoit de voir l'hymen ferrer des nœuds que l'amour & la raison avoient tissus de concert. Philotime épousa donc Emilie. Chacun prit part à cette fête, & le bonheur de ces époux, toujours amans, fait encore aujourd'hui l'admiration de ceux qui les connoissent.





R É F L E X I O N S

P R É L I M I N A I R E S

D'ANTOINE-MARTIN VADÉ,

Sur le Mémoire historique intitulé :

L'ART DE RENDRE LES FEMMES DOCILES.



ON trouve dans la petite collection des mémoires de l'Académie de Troyes une dissertation savante, ingénieuse & très-spirituellement écrite sur l'usage de battre sa maîtresse. Il y est clairement prouvé que cette singulière façon de traiter l'amour est très-ancienne, qu'elle est encore aujourd'hui mise en pratique dans plusieurs états de l'Europe. De plus, on y remarque, & d'après des observations judicieuses & fidèlement énoncées, que cet usage a moins nui à l'amour qu'on ne l'imagineroit d'abord. Je le crois, lorsque les amans n'ont point formé de nœuds indissolubles; mais j'ose affirmer que cette

R

méthode qui peut réussir en amour, ne rappelle pas toujours la tendresse dans le cœur de ces époux que les loix civiles & religieuses enchaînent & rendent pour ainsi dire esclaves l'un de l'autre. La férule d'un mari paroît aux yeux d'une femme raisonnable & sensible le sceptre d'un despotisme d'autant plus odieux, que les effets en sont douloureux & déshonorans : ajoutez encore que l'exercice de cette autorité que les hommes mariés font valoir dans leur petit domaine, a presque toujours pour principe ou pour motif une orgueilleuse prééminence que notre sexe s'arroge ou prétend revendiquer, & qui ne nous appartient pas avec plus de fondement qu'au sexe que nous voulons assujettir. La raison de l'homme, aveuglée par cet orgueil qui le domine avec une supériorité dont il veut imposer le joug à la femme qu'il a dû choisir pour compagne honorable ; cette raison, dis-je, aveuglée par elle-même, ne lui permet pas d'exercer cette autorité qu'il réclame & dont il est si jaloux, avec la justice & le discernement qui conviennent à la dignité d'un engagement qui devrait avoir pour base l'estime & l'amitié qui précéderaient l'amour. Des époux ne seront véritablement heureux que lorsque l'amour & l'amitié qui les unissent auront pour principe cette estime dont on se sent intérieurement pénétré pour un objet méritant, qui inspire une

délicatesse que l'on voudroit inspirer à son tour, & que l'on a droit d'exiger à l'instant qu'elle est suffisamment prouvée par la générosité des sentimens & le sacrifice que l'on a fait volontairement de ses intérêts particuliers en faveur de l'objet aimé. Mais le plus grand nombre des mariages ayant une base fragile & dépendante des intérêts humains, l'homme qui se prétend le dominateur ou le maître de la femme, exerce presque toujours mal-à-propos, & souvent sans justice, une autorité déraisonnable & non motivée; & malheureusement pour son repos & celui de sa famille, cette autorité capricieuse est le seul droit dont l'homme soit si jaloux.

Il parut en 1713 un ouvrage ayant pour titre: *Le supplément de Tasse-rouzi-friou-titave*, dédié aux femmes, ou aux mariés pour donner à leurs femmes. Ce traité n'est remarquable que par la singularité de son frontispice, & l'explication que l'auteur donne en sa préface, de ce titre énigmatique, est connue de tous ceux qui ont lu les comédies du fameux Poisson. Dans une piece de cet auteur, intitulée *le Sot vengé*, Ragot voyant que Lubin, qui en est le héros, c'est-à-dire le sot, ne peut réduire sa femme à la raison, lui parle ainsi :

Sache qu'étant aux Antipodes
L'on me fit présent d'un trésor

R ij

Qui vaut plus d'un million d'or :
 Et si ce n'est qu'une racine,
 Laquelle mise sur l'échine
 D'une femme, fût-ce un démon,
 La rend plus douce qu'un mouton.

L U B I N.

Peste ! l'admirable racine !
 D'où peut venir son origine ?

R A G O T.

Du pied d'un arbre que j'ai vu,
 Qu'avoit planté Lusse-tu-cru,
 A ce qu'on dit, & puis fit Gilles.

L U B I N.

Peste ! il étoit des plus habiles.
 Ce bois a cette faculté !

R A G O T.

Si ta femme en avoit tâté. . . :

L U B I N.

Vraiment ! je veux bien qu'elle en tâte.

R A G O T.

Tu la battras donc comme plâtre,
 Et ensuite tu lui feras
 Faire tout ce que tu voudras.

Elle viendra dans sa colère
 Te traiter comme à l'ordinaire :
 Comme elle prendra son haut ton ;
 Tu tiendras ferme ce bâton ,
 Qui vaut mieux que deux vertus-gaules :
 Tu lui sangleras les épaules
 Seulement de quinze ou vingt coups :
 Tu la verras à tes genoux ,
 Plus souple , plus obéissante
 Qu'une jeune & neuve servante ,
 Te dire en larmes : Je promets
 De n'aimer que toi désormais ,
 De ne plus souffrir le compère. . . :

L U B I N.

Ce feroit bien-là mon affaire ;
 Mais si l'homme qui l'a trouvé ,
 Ce bâton,

R A G O T.

L'avoit éprouvé ?
 Ne connoissois-tu pas ma femme ?

L U B I N.

Oui, c'étoit une bonne lame.

R A G O T.

Trois coups la rendirent d'abord

Plus douce qu'un enfant qui dort.
 Mais il faut dedans ta mémoire
 Mettre quatre mots de grimoire,
 Et les dire ; autrement, ma foi,
 Les coups retourneroient sur toi.

L U B I N .

Ah ! je veux donc bien les apprendre
 Avant de rien entreprendre.

R A G O T .

Oui , car il faut les prononcer
 Auparavant que commencer.

L U B I N .

Elle va revenir, je meure :
 Apprenez-les moi tout-à-l'heure ,
 Et nous allons dans un moment
 Voir un diable de changement
 Pour elle , & pour moi fort risible ;
 Si le secret est infallible ,
 Je ne vous épargnerai rien :
 Prenez mon honneur & mon bien ;
 J'ai fort peu de l'un & de l'autre ,
 Mais disposez comme du vôtre.

R A G O T .

Va, je ne te demande rien ,
 Voici les mots , retiens-les bien. . .

L U B I N.

Vraiment ! pour cesser d'être esclave....

R A G O T.

Tasse-rouxi-friou-titave.

Dans ce dialogue Ragot voudroit insinuer, & même prouver à Lubin que des coups de bâton bien appliqués sur le dos d'une femme, en même tems que l'on prononce ces paroles : *Tasse-rouxi-friou-titave*, ont le singulier pouvoir de la rendre douce, sage & fidele à ses engagements. Mais cette ressource extrême & violente n'est en aucune manière convenable à la dignité du nœud conjugal. Dans cette union paisible, personne ne devoit s'attribuer le privilege exclusif de dominer sur l'autre : la voix trop impérieuse de l'autorité jette dans le cœur des gens mariés les semences de la haine, suite ordinaire de cette crainte & de ces inquiétudes qui tourmentent sans cesse les esclaves. Dans le mariage on ne peut raisonnablement adopter qu'un concours mutuel d'avis & de consultations, sans aucune préférence particulière que celle que la raison peut inspirer unanimement aux deux époux, qui l'un pour l'autre devoient faire régner entr'eux une douceur de caractère & une complaisance réciproque & sincère, sans fadeurs ni bassesse.

Le bâton (dit l'auteur de ce supplément dans sa préface.) « Le bâton ne sied point du-tout dans la » main d'un honnête-homme , quand même, à la » faveur de quelques interprétations , on regarde- » roit cet instrument impérieux comme un bâton » pastoral , un bâton de confrairie , de cérémonie , » ou même comme le petit bâton de ces charla- » tans , qui , selon eux , a la vertu de faire des » prodiges qui nous éblouissent ? Y a-t-il rien de plus » déshonorant que de recevoir des coups de bâton ? » Y a - t - il rien aussi dont le corps s'accommode » moins ? Accabler une épouse de douleur & de dés- » honneur ! est-ce-là une conduite qui puisse rendre » son joug supportable, qui puisse engager une femme » à se plaire dans sa maison , & à y remplir volontiers » ses devoirs ? Par ce moyen , peut-on s'imaginer » que l'on en soit vu avec plaisir ; croit-on sérieu- » sement s'en faire aimer ? »

Non , sans doute ; ces moyens odieux ne produiront jamais l'effet pour lequel on les met en usage : aussi l'auteur a cru devoir substituer aux expressions baroques , enseignées par Ragot , ces quatre mots : Amour , complaisance , patience & religion ; & c'est d'après les maximes qu'il déduit de ces quatre sujets , qu'il prétend ramener les femmes à la raison.

Montaigne intitule le trente-cinquième chapitre

du second livre de ses Essais : *Des trois bonnes femmes*, & il commence ainsi ce chapitre : *Il n'en est pas à douzaines comme chacun fait, & notamment aux devoirs du mariage.* Après lui Despréaux a dit dans sa satyre contre les femmes :

On peut trouver encore quelques femmes fidelles ;
 Sans doute , & dans Paris , si je fais bien compter ,
 Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.

L'auteur du supplément présume qu'en observant ses conseils , au lieu de trois femmes bonnes & fideles que Montaigne & Boileau distinguèrent entre les dames de leur siecle , on en pourroit trouver non-seulement par douzaines , mais aussi qu'on en remarqueroit des milliers , & même des millions. N'en déplaise aux dames & aux zélés adorateurs du beau sexe , ce projet me semble trop promettre , le nombre est trop exagéré ; & le sieur Bordelon , qui en est l'auteur , en a bien prévu la difficulté , car il avoue lui-même que sa prétention paroîtra bien téméraire aux partisans de Montaigne & de Boileau. Il faut convenir , à la vérité , que les tentatives proposées par l'auteur de ce beau supplément , quoique possibles dans la pratique , n'ont point eu de succès réel. Quelle en est la raison ? Seroit-ce que l'ouvrage n'ait pas été compris parmi les instructions

classiques , ou bien ce manque de réuffite provient-il des défauts mêmes de l'éducation ? J'aurois beaucoup de peine à décider la queffion ; mais tout ce que l'expérience & les observations m'ont appris de certain , c'est que la femme est femme par-tout ; en tout tems , en tous climats elle est foible , tendre , inconfiante & légère ; elle fe laiffe aller par-tout au penchant de fon cœur : & qui feroit exactement instruit de tout ce qui fe paffe à cet égard chez toutes les nations du monde , feroit convaincu que le fexe , à bien peu de chofe près , est par-tout le même. Les femmes ont donc été , elles font , elles doivent être tendres , galantes , capricieufes , coquettes , jaloufes , &c.

« Le fexe est né volage : en formant ces beaux
» corps ,

» La nature prodigue , épuifa fes trésors ;

» Mais l'homme eût éprouvé des transports trop é-
» tranges ,

» Si le ciel eût versé par de fages mélanges ,

» Sous le vif incarnat , fous l'albâtre éclatant ,

» Le bifarre foupçon , le caprice inconfiant ,

» Le cœur faux , & toujours prêt à changer de chaîne ,

» Quand vers un autre objet fa tendrefse l'entraîne.

Gardons-nous bien cependant de conclure de là

que la vertu doive être rare parmi les femmes : rien de plus faux que cette conséquence. Cet aimable sexe a eu dans tous les tems ses héroïnes , comme le nôtre a eu ses héros : & s'il n'y a point de familles parmi nous dans lesquelles on ne voie quelques coquettes , il n'y en a point aussi qui n'ait , ou qui du moins ne se flatte d'avoir une Pénélope.

Je ne puis me persuader que tous les hommes soient exempts de défauts à cet égard , & les femmes sont assez malheureuses lorsque le choix qu'elles ont fait ne leur a pas tenu tout ce qu'elles se promettoient d'obtenir. Un écrivain moderne , en donnant des leçons à nos auteurs de comédies & aux acteurs qui les représentent , a prétendu qu'il seroit avantageux , même pour la société , de perfectionner l'art du geste , & d'en établir l'usage général dans le monde : voici le seul endroit de son ouvrage qui convienne au sujet que nous traitons.

« Les crialleries que l'on entend tous les jours
 » entre maris & femmes dans les ménages du peu-
 » ple , me font desirer que l'on veuille y apprendre
 » à se quereller par signes. Ce n'est qu'aux gens
 » du commun que j'offre mon projet , non que je
 » m' imagine que les gens de condition soient plus
 » heureux lorsqu'ils sont mariés ; mais parce que

» l'on m'a dit qu'il étoit d'usage parmi eux de ne
» point contredire leur épouse, qui de son côté
» s'inquiette peu des actions de monsieur. On se
» quitte lorsqu'on s'ennuie, chacun prend un hôtel
» séparé, & vit au gré de ses caprices : on appelle
» cela, je crois, le *bon ton*. Ce n'est donc point
» aux gens du grand monde, enchaînés par l'hy-
» men, que mon projet peut être utile ; c'est à
» vous que je l'adresse, rustiques bourgeois, vous
» qui êtes réellement maris, & qui faites souvent
» retentir votre voisinage des querelles qui s'élevent
» entre vous & vos pétulantes moitiés. Croyez-
» moi, les uns & les autres, ménagez davantage vos
» poumons, n'instruisez point tout votre quartier
» de vos secrets domestiques. Ne vous disputez
» que par gestes. . . . Maris, n'allez pas croire que
» je parle d'un certain geste expressif, qui met
» toujours une femme à la raison ; si je vous don-
» nois un tel conseil, la conversation seroit trop
» tôt finie, & vous n'en feriez pas meilleurs amis :
» je crois seulement que vous en devez faire la
» démonstration, & à force de la réitérer à-propos,
» vous aurez la paix dans votre ménage. Pour
» vous, tendres épouses, souvent compagnes in-
» fortunées d'hommes brutaux, dans des momens
» d'orage, témoignez par votre silence la douleur
» qui vous accable : si des signes extérieurs ne

» peuvent fléchir un mari furieux , prodigue ;
 » ivrogne , infidèle , montrez lui fans rien dire vos
 » enfans ; & ces innocentes créatures , en joignant
 » leurs mains , en lui faisant de tendres careffes ,
 » toucheront fon cœur , & lui feront sentir tout ce
 » qu'il vous doit. Si cet expédient n'avoit aucun
 » succès , recourez au dernier moyen ; portez votre
 » main au front , en formant un angle aigu avec
 » l'index & le doigt du milieu : foyez perfuadées
 » que ce signe énergique le rendra plus raison-
 » nable. »

Je doute fort que ce dernier moyen réuffiffe auprès d'un homme vif & brutal ; il pourroit bien mettre en ufage le privilège des habitans de Villefranche en Beaujolois , par lequel il est permis aux maris de battre leurs femmes , même jusqu'à l'effusion de fang , fans pouvoir être repris en justice , pourvu néanmoins que l'effet & les fuites de ces careffes trop ardentes ne les faffent point mourir. C'est fans doute ce privilège autorisé à Villefranche , qui a donné naissance à ce proverbe connu en d'autres provinces , où l'on dit communément *qu'il est permis de battre fa femme , & non de la tuer.*

Depuis long-tems la plupart des hommes , fans réfléhir qu'ils ont souvent eu la foibleffe de s'agenouiller baffement devant les femmes , ont signalé leur ingratitude envers elles , en répétant fans cefse

un autre proverbe , qui , s'il étoit fondé sur la vérité , donneroit plus d'avantage & de force aux femmes qu'aux hommes. C'est celui qui prononce que *la femme a la tête dure*. On a voulu par-là leur faire un crime de ce qu'elles s'opposent aux volontés & aux prétentions de leurs maris , lorsque ceux-ci ne les croient pas raisonnables. Cette qualification de tête dure leur conviendroit néanmoins assez , s'il étoit vrai que la tête de toutes les femmes ressemblât à celle de Bonaventure Thomas , qui étoit femme de Claude Fournier , femme du lieu de Bizeuil-sur-Marne , dépendant du marquisat de Louvois , en champagne. Cette femme , qui vivoit en 1717 , étant montée au haut de sa grange , tomba de la hauteur de plus de vingt pieds , la tête la première. Dans sa chute elle rencontra un pot de fer découvert , dans lequel sa tête entra & y prit place comme dans un casque : du coup qu'elle donna elle brisa ce pot de fer en trois morceaux , sans qu'elle se fît la moindre égratignure ni contusion. Ce qui doit étonner encore plus , c'est que cette femme qui étoit alors enceinte de sept mois , porta son enfant le reste de son terme , & accoucha très-heureusement. Cette aventure étoit assez singulière , & il n'y a pas d'apparence qu'aucune de ces femmes qui affectent de se faire passer pour femmes fortes , que même aucun homme voulût entreprendre un pareil

faut, ni lutter encore moins contre une femme de la force de cette payfanne, quand bien même il auroit le casque en tête.

L'anecdote suivante indique une ressource qui tient le milieu entre tous les moyens annoncés précédemment ; elle enseigne aussi les circonstances & les à-propos qu'il ne faut pas laisser échapper pour pouvoir réussir à remettre une femme dans le chemin de la sagesse & de la raison, & faire régner la paix dans son domicile.





L'ART

DE RENDRE

LES FEMMES

DOCILES.



J'AI lu dans mille endroits d'un fort beau livre, composé par un excellent auteur, que de toutes les créatures que dieu a mises sur la terre, il n'y en eut jamais de pire, de plus insupportable, de plus terrible qu'une mauvaise femme. N'allez pas croire, messieurs, que l'écrivain dont je vous parle ici ait été quelque ennemi du beau sexe, quelque homme du commun ou mal-aisé, qui s'en a effuyé que des rebuts; quelque misantrope, qui, bien loin de chercher à s'en faire aimer, n'a jamais seulement pu supporter ses semblables; quelque esprit borné qui ayant été malheureux en femme, a jugé des autres par la sienne; enfin, quelque sot sans expérience

rience & fans esprit qui, dans la mauvaise humeur où l'auront mis quelques mécontentemens qu'il aura reçus du sexe, en aura porté ce jugement qui paroît d'abord odieux.

Non, messieurs, l'auteur dont je veux vous parler n'étoit rien moins que tout cela. Ce fut le plus galant de tous les mortels, & le plus heureux de tous en femmes. Ce fut un prince qui n'avoit qu'à parler pour être obéi, qui n'avoit qu'à jeter le mouchoir pour obtenir les faveurs de mille belles qui s'estimoient fort honorées de sa compagnie. Ce fut un philosophe que les dames les plus illustres & les plus renommées vinrent voir & admirer des extrémités de la terre, qui en avoit lui-même un millier des plus belles à son service & à ses ordres. Ce fut un homme consommé par l'expérience dans cette matière, un homme dont la sagesse & le profond savoir firent & font encore l'admiration de l'univers : enfin, l'écrivain dont je vous parle est le sage & l'incomparable Salomon, dont le nom seul est le plus grand éloge que l'on puisse faire du plus parfait des mortels.

Au reste, messieurs, quand bien même cet homme, presque divin, n'auroit pas laissé dans ses ouvrages les portraits hideux, & pourtant naturels, que l'on y voit des mauvaises femmes, tant de pauvres maris ont éprouvé, & éprouvent encore tous les jours

la méchanceté de ce sexe, que s'il y a dans le monde quelques vérités constantes, on peut dire que ce sont assurément celles que nous trouvons sur cette matière dans les livres que nous appellons *sapientiaux*, & que l'opinion la plus généralement adoptée attribue à ce roi du peuple de dieu.

Dans le nombre des personnes à qui, selon notre coutume, nous sommes dans l'usage de communiquer nos mémoires & discours académiques, & qui pourront lire celui que je prononce aujourd'hui, je ne doute point, messieurs, qu'il ne s'en trouve plus d'un que la compagnie de leurs femmes n'ait encore plus instruits sur cet article que ne l'auroient pu faire tous les livres du monde, & qui pensent sur leur compte aussi juste que Salomon. Que je les estimerois heureux, si l'épreuve qu'ils en font, peut-être tous les jours, n'étoit pas plus fâcheuse pour eux que celle qu'en a pu faire ce grand prince ! Mais c'est un bonheur dont aucun d'eux ne peut se flatter, à moins qu'

Une nouvelle loi bientôt ne l'autorise

A changer de femelle ainsi que de chemise.

.

Comme il n'y a pas encore la moindre apparence que cette permission s'accorde sitôt, quel

parti doivent prendre, en attendant, tant de maris qui peuvent se trouver dans cette triste situation? Celui de la patience, dit-on communément. . . . Eh oui! . . . La chose est très-facile à dire, mais il n'en est pas de même de l'exécution. « En savez-vous quelqu'autre, me demanderez-vous? Si vous l'avez trouvé, & que vous veuilliez en faire part au public, vous pouvez compter que votre fortune est faite, n'y ayant guère de maris qui ne vous en témoignent leur reconnoissance par quelque gratification considérable. »

Je ne suis point intéressé, messieurs; & comme, graces au ciel, je ne me suis jamais trouvé dans le cas d'avoir besoin d'un pareil remede, je ne me suis jamais appliqué à le chercher: mais je viens d'apprendre qu'un officier Anglois en a trouvé un qu'il ne tiendra qu'aux curieux d'éprouver. Peut-être leur réussira-t-il, & qu'ils en ressentiront comme lui les bons effets. Voici l'histoire de cette rare découverte, telle que je viens de la recevoir.

Dans les environs de Nottingham, belle & agréable ville d'Angleterre, demeure un vieux gentilhomme Anglois, fort riche, & par cette raison très-consideré dans sa province. Il y vivoit dans une de ses terres en la compagnie de deux filles qu'il avoit eues de son mariage, & auxquelles il avoit eu soin de donner toute l'éducation convenable à

leur état. Mais comme, pour être formé du même sang, on n'est pas toujours pour cela ni de la même figure ni du même caractère, ces deux filles aussi n'avoient pas également profité des bonnes instructions que leur père leur avoit fait donner. L'aînée, outre qu'elle étoit fort laide, étoit d'une brutalité que rien n'avoit été capable de corriger; elle étoit si méchante que son père même n'en pouvoit venir à bout. La cadette, au contraire, étoit extrêmement jolie, & d'un caractère tout-à-fait opposé à celui de sa sœur: aussi étoit-elle généralement estimée & aimée, non-seulement de son père, mais encore de tous ceux qui la connoissoient. Par la raison des contraires, son aînée étoit généralement détestée, & l'on en parloit dans tout le canton, moins comme d'une femme que comme d'une espèce de furie échappée des enfers. Sur ce contraste on n'aura pas de peine à croire que la cadette fut bien plus recherchée, & conséquemment bien plutôt mariée que ne le fut son aînée. Pouvoit-elle manquer d'amans & d'époux, avec des avantages aussi précieux que le sont la beauté, la noblesse, la vertu & mille autres belles qualités, dont l'éclat étoit de plus relevé par une dot de dix mille livres sterling?

Comme on ne cherche qu'à se défaire promptement de ce qu'on a de mauvais, le gentilhomme

auroit beaucoup mieux aimé, fans contredit, se débarrasser de sa fille aînée; mais son peu de beauté, & plus encore sa mauvaise humeur & sa méchanceté, étoient si connues dans toute la province, que qui que ce soit n'avoit été tenté de la rechercher en mariage; de sorte que cet honnête-homme fut obligé de la garder bien plus long-tems qu'il ne le fouhaitoit. S'il avoit à souffrir quelquefois de sa mauvaise humeur, il en étoit du moins un peu dédommagé & consolé par la douceur de sa fille cadette, qui avoit pour lui tous les égards & toutes les considérations que des enfans bien-nés doivent à leurs parens. Mais en la mariant il perdit cette consolation, de façon qu'il se vit bientôt lui seul en butte à toute la méchanceté de sa fille aînée, qui ne pouvoit plus se réfléchir comme auparavant sur sa sœur cadette, qu'elle n'avoit point cessé de tourmenter, & le jour, & très-souvent la nuit même.

Par l'absence de celle-ci, la première devint si insupportable à son père, que le bon-homme ne pouvoit plus vivre avec elle. Ayant enfin résolu de s'en débarrasser, il eut recours à un expédient qui nous paroît singulier, mais qui est assez d'usage en Angleterre. Ce fut de faire annoncer dans les papiers publics qu'il donneroit vingt mille livres sterlings, argent comptant, à quiconque voudroit épouser sa

filie. Malgré des offres si avantageuses, le bruit de la méchanceté de cette demoiselle s'étoit tellement répandu dans le comté de Nottingham, qu'il ne se trouva personne qui voulût accepter ce parti.

Ce père infortuné couroit presque le risque d'achever sur terre, avec sa fille, l'enfer dont elle avoit déjà commencé à lui faire souffrir les tourmens, lorsque pour son bonheur il se présenta un gentilhomme d'une province voisine, qui ayant été instruit, par les gazettes, des intentions du père, vint la demander en mariage. C'étoit un homme entre deux âges, officier dans un régiment de dragons, & dont les dernières campagnes qu'il avoit faites en Flandre avoient fort dérangé les affaires. Pour les raccommoder il résolut de saisir cette occasion que la fortune lui présentoit. Dans cette vue il écrivit sur le champ à un de ses amis de s'informer des véritables raisons qui pouvoient avoir engagé le vieux gentilhomme à faire afficher ainsi sa fille. La précaution étoit sage, sans doute, ces sortes d'annonces ne pronostiquant ordinairement rien de bon aux personnes un peu délicates sur certains articles. La réponse qu'il en reçut ne roula que sur la mauvaise humeur & la méchanceté de la demoiselle, qui avoient écarté tous les soupirans, & sur l'impossibilité qu'il y avoit de vivre avec elle, impossibilité qui avoit fait prendre à ce vieillard le

parti de s'en défaire, en lui donnant le double de la dot qu'avoit eue sa sœur cadette.

Sur un pareil exposé, tout autre homme moins intrépide que l'officier n'auroit pas eu le courage de tenter l'aventure ; celui-ci ne balança pas un instant. Il monte à cheval aussi-tôt la lettre reçue, & vient trouver le bon-homme de père, à qui d'abord il se fait connoître, & il lui fait part ensuite du sujet de son voyage. La probité angloise ne permit pas au vieux gentilhomme de lui dissimuler l'humeur & la méchanceté de sa fille. Il lui en récita plusieurs traits qui l'avoient enfin déterminé à s'en défaire, à quelque prix que ce fût. Il ajouta que comme il lui paroissoit très-honnête-homme, il seroit au désespoir de le tromper sur cet article ; que par cette raison il n'avoit rien voulu lui cacher : qu'il n'avoit qu'à se bien consulter auparavant ; que pour lui il trouvoit qu'il étoit impossible de vivre avec elle. « De plus, continua-t-il, je n'ose pas » vous assurer, quand nous serions tous les deux » d'accord, qu'elle voullût pour cela vous épouser. » En effet, il suffit qu'elle s'apperçoive que l'on » veut une chose, pour qu'elle en veuille sur le » champ une autre. Que cela ne vous fasse point » de peine, lui répondit l'officier, j'en fais mon » affaire, pourvu que vous observiez les conditions » que vous avez annoncées. Je suis gentilhomme,

» reprit le père , & ce seroit me faire injure que
» de douter de ma parole sur cet article. Cela
» suffit , répliqua l'officier , & je compte l'affaire
» faite. »

Il s'agissoit d'aborder & d'appriivoiser cette fille intraitable : & ce qui auroit paru impossible à tout autre , notre officier ne désespéra point d'en venir à bout. La demoiselle parut à l'heure du dîné. Jamais ourse ou tigre en fureur ne lança des regards pareils à ceux qu'elle jetta sur cet étranger , lorsqu'il parut devant elle. Tout autre homme en auroit été effrayé , & auroit sur le champ déserté la maison ; notre galant , qui n'étoit rien moins que timide , ne se déconcerta pas ; au contraire , prenant son air à la dragone , il lui en rendit qui valoient bien les siens , & la considérant depuis la tête jusqu'aux pieds avec un air des plus méprisans , il la fit rougir pour la première fois de sa vie , & lui fit baisser les yeux.

Le croiriez - vous , messieurs ? ... Oui , sans doute , vous le croirez , car l'expérience vous aura appris à connoître la bisarrerie du cœur féminin ; les regards menaçans & dédaigneux de l'officier , qui auroient indigné & révolté toute autre femme , firent une impression tout-à-fait différente sur celle-ci , & furent les premières étincelles qui embrâsèrent par la suite le cœur de cette espece d'animal , qui

jusqu'alors avoit été intraitable. Ce feu ne s'alluma néanmoins que par degrés; & comme s'il avoit absolument voulu que son futur époux connût son mauvais caractère, il lui fut-totalement impossible de ne le pas faire éclater. La chose ne paroîtra pas étonnante à ceux qui connoissent la nature. Le changement du cœur & des mauvaises inclinations n'est pas d'ordinaire l'ouvrage d'un jour, encore moins d'un instant. Heureux quand on en vient à bout avec le tems!... Notre officier l'éprouva. Dès qu'il se fut apperçu de l'impression que ses regards avoient faits sur elle, (car il étoit expert en amour) il changea de batteries, & lui fit alors beaucoup de civilités, lui demandant pardon de la liberté qu'il avoit prise de la venir voir. Il ajouta qu'il n'avoit pu résister à l'empressement qu'il s'étoit senti de la venir affurer lui-même de ses respects, & qu'il n'étoit inspiré que par le bien qu'il avoit entendu dire d'elle. « Je me moque de tout ce » que l'on peut dire de moi, lui répliqua-t-elle » grossièrement, & je n'ai que faire de vos compliments. Vous n'avez qu'à vous en aller. Il est » tems de dîner, je veux manger, & non pas » babiller. »

Sur un pareil compliment bien des gens auroient sur le champ tiré leur révérence, & auroient été dîner ailleurs; l'officier, pressé par le vieux gentil-

homme qui l'engagea à lui tenir compagnie, resta malgré sa fille qui murmura beaucoup, & contre son père & contre le nouveau convive. Ce dernier, pour l'adoucir, lui fit à table toutes les politesses imaginables; il voulut lui servir de tous les mets, mais elle lui répondit brusquement à chaque fois, qu'elle se serviroit bien elle-même, & qu'elle n'avoit pas besoin de lui pour cela, parce qu'elle prétendoit ne manger que les morceaux qui étoient de son goût, & qu'il ne connoissoit pas. Il but plusieurs fois à sa santé, sans qu'elle lui fît la politesse de l'en remercier : enfin sa brutalité ne se démentit en rien pendant presque tout le repas.

On en étoit au dessert, lorsque l'officier, en présence de son père, lui déclara sans façon ses intentions & le sujet de son voyage, & il assaisonna cette déclaration de tout ce qui pouvoit la rendre plus touchante. Pendant qu'il tenoit ce doux langage, cette brutale demoiselle, interdite & rêveuse, ouvroit de grands yeux, & le parcouroit de la tête aux pieds, examinant sa figure, sa taille & sa physionomie qu'il avoit fort belles. Quand il eut fini de parler, & elle de le considérer : « Quoi, » monsieur ! lui dit-elle d'un air & d'un ton à demi-poli; vous prétendriez m'épouser ! m'épouser !... » Je n'aurois jamais cru qu'il y eût sur la terre un » homme assez hardi ni assez sot pour m'épouser :

» m'épouser!... Ah! je voudrois bien, pour avoir
 » le plaisir d'en rire, que vous eussiez la hardiesse
 » de m'épouser! C'est une affaire faite, mademoi-
 » selle, répliqua l'officier en lui baissant la main, si
 » vous daignez y consentir.... Eh.... mais, ré-
 » pondit la demoiselle, la chose ne seroit pas ab-
 » solument impossible, si mon père le vouloit, &
 » moyennant certaines conditions : par exemple,
 » que je serois toujours ma maîtresse; que je for-
 » tirois & irois quand & où je voudrois; que je
 » boirois & mangerois à telle heure qu'il me plai-
 » roit, & ce que je voudrois; que je me leverois
 » & me coucherois de même; en un mot, que je
 » me gouvernerois & toute ma maison, à ma fan-
 » taisie. A ces conditions je n'aurois aucune ré-
 » pugnance pour le mariage : mais je crois, mon-
 » sieur, qu'elles ne sont nullement de votre goût,
 » & que vous ne les accepteriez jamais. Détrom-
 » pez-vous, mademoiselle, lui répondit l'officier.
 » Mon intention, en épousant une femme, est de
 » la rendre la plus heureuse qui soit au monde;
 » & puisqu'il ne tient qu'à ces bagatelles, je prie
 » monsieur votre père, qui a bien voulu agréer
 » la demande que je lui ai faite de votre aima-
 » ble personne, d'envoyer sur le champ cher-
 » cher un notaire, qui stipulera dans notre contrat
 » de mariage, toutes ces conditions, & toutes

» les autres qu'il vous plaira d'y ajouter encore. »

Quand le cœur est une fois pris, il est bien difficile de reculer. Le vieux gentilhomme ayant agréé la proposition de l'officier, la demoiselle qui avoit fait elle-même les conditions du traité, ne put s'en dédire. Je suis même persuadé, & vous le ferez sans doute ainsi que moi, messieurs, que dans la situation où elle se trouvoit alors, elle en auroit été fâchée. Le notaire fut appelé, les conditions stipulées dans le contrat, & signées; & comme le père qui connoissoit la brutalité & les caprices presque continuels de sa fille, appréhendoit que son nouveau gendre ne s'en dégoutât & ne rompît le marché, il abrégéa le plus qu'il put les cérémonies, & se hâta de faire célébrer le mariage. Comme il n'est point de pays en Europe où ces sortes d'affaires se terminent plus promptement qu'en Angleterre, celle-ci fut conclue en moins de deux jours.

A-peine ces deux nouveaux époux furent-ils unis, que la mariée, le jour même des noces, mit en exécution une des conditions qu'elle avoit fait stipuler dans son contrat. Lorsqu'il fut question d'aller coucher avec son mari, elle le lui refusa constamment, quelque raison que l'on pût lui alléguer; de sorte qu'il fut obligé de s'en passer cette nuit-là.

Le lendemain & les jours suivants, même refus, sans que l'officier parût s'en offenser; mêmes ca-

prices, même obstination pour tout le reste. Vouloit-il boire & manger, comme il est ordinaire, à des heures réglées? elle faisoit servir tantôt deux heures auparavant & tantôt deux heures plus tard. Aimoit-il à manger chaud, froid, salé? toujours elle lui faisoit servir le contraire, disant que c'étoit son goût & son plaisir. Etoit-il sérieux ou triste? elle se mettoit aussi-tôt à danser & à faire la folle. S'égayoit-il? elle entroit dans sa mauvaise humeur, & elle lui entamoit une kirielle d'injures & d'invectives qui ne finissoit point.

Lui venoit-il compagnie? elle regardoit tous les survenans comme autant d'écornifleurs, qui venoient, disoit-elle, dans sa maison pour manger son bien. A l'égard des domestiques, comme son père, à la sollicitation de son gendre, lui en avoit laissé la direction absolue pendant le peu de tems qu'elle avoit à rester auprès de lui, c'étoit du matin jusqu'au soir une gronderie perpétuelle. Jamais les coups de pied & les soufflets ne furent prodigués avec plus de libéralité, & même de profusion. Enfin aucun d'eux n'y pouvant plus tenir, les choses furent portés si loin par cette nouvelle mégère, qu'en quinze jours de tems elle renouvela quatorze fois sa maison.

Cependant le père qui voyoit tout ce train, admiroit la patience extraordinaire de son nouveau

gendre qui le surprénoit. Il aspiréoit aprés le moment qui devoit le délivrer de ce fléau qui , s'il fût resté plus long-tems chez lui , l'auroit rendu fou ou fait mourir de chagrin. L'officier aussi tranquille au milieu de tout ce vacarme , que s'il eût eu la femme du monde la plus raisonnable, & la plus gracieuse , consoloit son beau-père , en l'assurant que cela n'auroit qu'un tems , & qu'il espéroit qu'elle changeroit dans peu. « Je le souhaite de tout mon cœur , mon gendre , lui répondit le vieillard , mais je crains bien que cela n'arrive jamais. Elle n'a jamais valu grand'chose , & depuis qu'elle est mariée , je vois qu'elle vaut encore moins : vous la gâtez par vos excessives complaisances. Au reste , ce sont vos affaires dorénavant ; pour moi , graces au ciel , m'en voilà débarrassé. Je suis bien fâché , monsieur , en ce cas , lui répara-tit l'officier , de ne l'avoir pas connue & épousée plutôt. Je vous aurois épargné bien des peines & des chagrins. Allez , soyez bien assuré qu'elle changera ; il ne faut jamais désespérer de la jeu-nessé ; il y a toujours de la ressource , & en s'y prenant d'une certaine façon on la fait revenir de bien des écarts. Votre fille en fera elle-même un exemple , & je vous garantis qu'avant deux mois d'ici elle fera changée , au point que vous ne la reconnoîtrez pas. Pour vous en convaincre

» par vos propres yeux, je vous prie, si vos
» affaires le permettent, de nous faire l'honneur
» de venir nous voir. » Le vieillard le lui promit.

Ils passèrent encore quelques jours ensemble, après lesquels l'officier demanda à sa femme si elle vouloit bien le suivre chez lui, où quelques affaires très-pressées demandoient qu'il se rendit au plutôt. Elle lui répondit que non, & qu'elle iroit quand elle jugeroit à propos : & en effet, elle ne vouloit point partir. Son mari voyant que par esprit de contradiction elle avoit refusé de le suivre, prit quelques jours après une autre route pour l'y faire consentir. Il lui dit qu'il s'étoit bien apperçu qu'elle se plaisoit infiniment dans la maison de son père, & que ce seroit lui faire un trop grand chagrin que de l'en arracher; qu'en ce cas, comme son intention n'avoit jamais été & ne seroit jamais de lui faire la moindre peine, elle y pourroit rester aussi long-tems qu'elle voudroit, & même tout le reste de ses jours si cela lui faisoit plaisir; mais que pour lui, comme sa présence & son séjour étoient indispensables chez lui, il falloit absolument qu'il partît; qu'en conséquence il prenoit congé d'elle, & lui souhaitoit toutes sortes de prospérités & de contentemens, jusqu'à ce qu'elle jugeât à-propos de le venir rejoindre. « Fort bien, monsieur ! lui » dit-elle d'un ton mêlé de colère & d'indignation,

» je vous entends. C'est-à-dire, pour parler fans
» énigme, que vous êtes venu ici m'épouser pour
» avoir ma dot, & ensuite pour me planter-là.
» Jour de dieu ! si je t'avois cru capable d'une pa-
» reille scélératesse, je t'aurois étranglé cette nuit
» pendant que j'étois au lit avec toi. Sans doute
» que tu as avec toi quelque gueuse de maîtresse,
» qui s'impatiente à t'attendre, & avec laquelle tu
» brûles d'aller dissiper promptement le bien que
» mon père vient de me donner. C'est en effet le
» train ordinaire de tes semblables ; mais ne te
» flattes pas que je te laisse faire ni que je perde ma
» dot de vue. Tu veux partir, tu en es le maître ;
» mais faches que tu ne partiras point sans moi.
» Je suis bien aise de connoître un peu tes allures,
» & de voir de mes propres yeux ta conduite. »

Quoique l'officier fût charmé de voir le succès qu'avoit eu son stratagème, pour l'affermir encore plus dans sa résolution, il feignit de s'y opposer, & il alléqua pour cela des raisons qui ne firent qu'irriter davantage sa jalousie & sa curiosité. Cette ruse lui réussit parfaitement, & il continua toujours de protester qu'il ne consentoit point à son départ. Il fit plus ; car l'ayant quittée assez brusquement, il alla faire seller son cheval, sur lequel il monta, résolu de partir sur le champ. Comme il vint prendre congé de son beau-père, avec lequel cette scène étoit

étoit concertée, cette demoiselle voyant que c'étoit tout de bon, ne voulut pas en avoir le démenti. Dans cette vue, au moment que son mari étoit occupé à faire ses adieux au bon-homme, elle saute & se met en croupe sur son cheval, prend de même congé de lui, & veut absolument partir de compagnie avec son époux. Celui-ci feint encore une fois de s'y opposer : le père qui desiroit bien sincèrement d'être débarrassé de sa fille, prie instamment son gendre de consentir qu'elle l'accompagne, sauf à la lui renvoyer en cas qu'il n'en soit pas content. Enfin ils partent ensemble, & le père leur donne mille bénédictions.

Jusqu'ici, messieurs, je ne vous ai représenté dans cette histoire que bien des méchancetés, des caprices, des bizarreries & des brutalités dont une mauvaise femme est capable. Sans doute que vous brûlez d'apprendre de quelle manière son mari s'y prit pour en faire, je ne dis pas un sujet passable & ordinaire, mais un modèle d'obéissance, de douceur, de complaisance, de docilité; une femme, en un mot, qui huit jours après qu'elle eut quitté la maison paternelle, l'emportoit de beaucoup sur sa sœur cadette par toutes les vertus qui font une femme aussi parfaite qu'on en puisse jamais trouver. C'est ce qui me reste à vous raconter, & ce n'est pas à mon sens la partie la moins instructive de cette histoire.

Le premier jour du voyage l'officier eut toutes les complaisances imaginables pour sa femme, qui continuoit de lui faire éprouver ses caprices & sa mauvaise humeur. Il en auroit été vraisemblablement de même le long de la route; mais le tems choisi pour la corriger, & les moyens qu'il avoit projeté d'employer pour y réussir, se présentèrent enfin : il les mit en usage de la manière suivante.

J'ai oublié de vous dire, messieurs, qu'en allant épouser sa femme l'officier avoit amené avec lui un magnifique lévrier, qu'il aimoit d'autant plus, que cet animal qui n'avoit point son pareil pour la chasse, lui étoit singulièrement attaché. Il l'avoit si bien dressé & avec tant de succès, que quelques hommes qu'on eût voulu lui en offrir, il n'avoit jamais voulu le céder, pas même à des premiers seigneurs de la cour. Ce chien, selon le naturel de ceux de cette espece, étoit extrêmement caressant : par-là & par ses autres bonnes qualités il s'étoit fait aimer de sa nouvelle maîtresse pendant le séjour qu'il avoit fait chez elle. Cet animal se trouvant alors avec nos voyageurs dans une longue & vaste bruyère où il y avoit beaucoup de gibier, emporté par son naturel il se mit à courir après quelques lapins qu'il fit lever. L'officier qui s'en apperçut & qui avoit projeté de le faire servir d'exemple & d'instruction à sa femme, le rappella & lui ordonna

de le suivre fans le devancer d'un feul pas. C'est pour la première fois , ajouta-t-il en lui adreffant la parole , prends garde à la feconde. Le chien obéit , & fuit pendant quelque tems fon maître pas-à-pas ; mais un lievre ayant traversé près de lui le chemin dans lequel ils marchoiént , le lévrier emporté par fa vivacité , fe met à le pourfuivre. L'officier le rappelle & lui donne le même ordre : & de deux , lui dit-il , gare la troifième. Docile au commandement , le chien ne fongeoit qu'à suivre fon maître , quand un renard vint fe jeter entre fes jambes. Ce lévrier alloit étrangler cet animal , qui revenant à lui fentit le danger où il fe trouvoit , & pour le fuir gagna la campagne , & le chien de courir à toutes jambes après lui. . . . Oh ! pour le coup , dit le maître en jurant comme un véritable officier de dragons qu'il étoit : C'en eft trop , & tu feras châtié de ta défobéiffance comme tu le mérites. Auffi-tôt il rappelle fon lévrier , qui ne revint que lorsqu'il fut las de courir après le renard , que les rufes de celui-ci avoient fait manquer. L'officier l'ayant alors apperçu à la portée du piftolet , tire un de ceux qu'il avoit à l'arçon de fa selle , lâche le coup & tue fon chien en lui difant : Tiens , malheureux , voilà pour toi ; apprends par-là ce que l'on gagne à me défobéir.

Peu s'en fallut que fa femme effrayée de cet acte

imprévu ne tombât à la renverse. La frayeur & la douleur qu'elle eut de voir expirer ce pauvre animal, qui étoit peut-être dans le monde la seule créature qu'elle eût jamais aimée, la mirent dans une fort grande colère contre son mari. Elle s'exhala d'abord en injures; après quoi elle lui représenta la brutalité d'un pareil procédé contre un animal qui n'ayant, lui disoit-elle, ni raison ni jugement, n'avoit pas dû prévoir les conséquences funestes que pouvoit avoir sa défobéissance. Cela peut être, lui répliqua son mari; mais quand je parle je prétends être obéi, & la mort chez moi est le châtiement de la défobéissance. Le ton colère, impérieux, absolu dont il prononça ce peu de paroles, imposa silence à la dame qui, n'osant lui répliquer, se mit à faire de sérieuses réflexions sur ce qui venoit d'arriver.

Ils continuèrent ainsi leur route dans un profond silence l'un & l'autre, jusqu'à ce que le cheval, qui étoit un des plus beaux du pays, & avec lequel l'officier avoit fait ses dernières campagnes, vint par hasard à broncher. Et d'une, lui dit aussi-tôt le cavalier. A-peine avoit-il fait cent pas après ce premier avertissement, qu'il fit en tombant sur les genoux une révérence dont la dame pensa tomber par terre & se rompre le cou. Et de deux, lui cria l'officier en lui appliquant ses deux éperons sur les

flancs pour le faire relever. Prends garde à la troisième. Soit que le pauvre animal fût trop fatigué de sa charge ou de la longue route qu'on lui avoit fait faire, son malheur voulut qu'à cinquante pas de-là il s'abbattît entièrement, de façon néanmoins qu'il n'en arriva aucun mal, ni à son maître, ni à la dame, qui cette fois encore en fut quitte pour la peur. Descendez, madame, lui dit-il fort poliment, ce qu'elle fit aussi-tôt. Alors étant descendu lui-même, au lieu de relever son cheval, comme elle croyoit qu'il alloit faire, il tire le second pistolet chargé qui lui restoit à l'arçon de sa selle, & tue cet animal, en disant : Voilà comme sont & seront toujours traités tous ceux qui défobéissent aux ordres que je suis en droit de leur donner.

Cependant la dame ayant vu le traitement qu'il venoit de faire à ce cheval qui lui avoit paru & qui étoit en effet fort beau & très-bon, ne put s'empêcher de faire à son mari quelques représentations à ce sujet, mais d'un ton & d'un air des plus modestes. « Par le discours que vous me tenez, » lui répliqua-t-il, je vois bien, madame, que » vous ne me connoissez pas encore. Sachez que » dans le cours de mes dernières campagnes j'ai » brûlé la cervelle à plus de cinquante dragons, » pour avoir osé paroître devant moi mal frisés & » mal peignés, après que je le leur avois défendu

» deux fois. Jugez par-là si j'étois homme à par-
» donner une défobéissance à mon cheval. Je ne
» vous la pardonnerois pas à vous-même à l'a-
» venir, si vous me donniez la peine de vous ré-
» péter une troisième fois la même chose ; mais
» j'espère que je n'aurai jamais besoin d'en venir
» avec vous à cette extrémité. »

Une réponse de cette nature annonçoit à la dame un grand changement dans sa conduite, & que son regne, ou pour parler plus juste, la tyrannie qu'elle avoit jusqu'alors exercée sur tous ceux qui avoient été obligés de vivre avec elle, étoit enfin expirée. Son mari le lui fit bien sentir un moment après. En effet, pour éprouver l'obéissance de sa femme, il se mit à déharnacher & déffeller son cheval. Comme ils étoient au milieu de la bruyère, espece de désert où il ne se trouvoit alors personne, il commença par lui dire qu'il falloit qu'elle eût la bonté de porter la selle jusqu'au premier village ; & en même tems il la lui chargea sur les épaules. Quelque préparée que dût être cette femme à cette étrange épreuve, par tout ce qu'elle venoit de voir, elle ne put s'empêcher de murmurer & de rejeter la selle par terre. Madame, dit alors l'officier avec un ton de courroux & en portant la main à sa poche, j'ai encore ici de quoi me faire obéir. . . . Et d'une. . . .



J'ai encore ici de quoi me faire obéir.



A ces terribles mots, la dame devenue plus souple qu'un gant, se baissa pour reprendre la selle, qu'elle le prie de vouloir bien l'aider à recharger sur son dos. De son côté l'officier prend pour sa part la bride, ses pistolets d'arçon, ses bougettes; & dans cet équipage vraiment comique, nos deux voyageurs continuent leur route.

Comme ils étoient encore à près d'une lieue du village le plus proche, je vous laisse à penser, messieurs, si cette nouvelle mariée, chargée comme elle l'étoit, eut à souffrir avec son mari, qui pour la mortifier & la fatiguer davantage, alloit assez bon train. Elle auroit inmanquablement succombé sous un fardeau auquel elle n'étoit nullement accoutumée, s'il lui avoit fallu faire toute la traite. Elle n'en avoit encore fait que le quart, & elle n'en pouvoit plus, lorsqu'heureusement pour elle ils rencontrèrent un payfan monté sur son âne, qui alloit au même village qu'eux. Alors notre officier, pour faire voir à sa femme que ce n'étoit que pour la corriger, & non par avarice qu'il en avoit agi de la sorte avec elle, offre & donne au payfan vingt' guinées pour porter tout le harnois de leur cheval jusqu'au prochain village. C'étoit le payer trois & quatre fois plus que la chose ne valoit : aussi ne faisoit-il cela que pour mettre sa femme, qu'il connoissoit avare, à une nouvelle épreuve. Celles qu'il lui venoit de

faire subir avoient produit sur elle un si prompt & si salutaire effet , qu'elle n'en ouvrit seulement pas la bouche. Bien plus , elle profita si bien de cette sévère correction , que lorsqu'elle fut arrivée chez son mari , elle fut absolument méconnoissable. Douceur , complaisance , politesse , attention à écarter tout ce qui pouvoit lui faire de la peine , & à le prévenir dans tout ce qui pouvoit lui faire plaisir , enfin toutes les qualités & les vertus qui font une excellente femme. Voilà ce que devint en moins d'un mois la personne la plus brutale , la plus grossière , & peut-être la plus méchante qui fût dans tout son sexe.

Le bruit d'un changement si extraordinaire s'étant répandu bien au loin , vint jusqu'aux oreilles de son père & de tous ses parens. Les uns & les autres eurent tant de peine à croire ce que l'on en disoit , que le vieux gentilhomme voulut voir de ses propres yeux ce qu'il en étoit. Il partit pour cet effet avec son gendre & sa fille cadette , & vint voir son aînée qui le reçut avec des politesses & une effusion de tendresse vraiment filiale , qu'il n'avoit jamais remarqué en elle. Il avoit même beaucoup de peine à en croire ses yeux , tant il étoit étonné d'une métamorphose si prompte & si extraordinaire. En voulez-vous , monsieur , une preuve bien convaincante , lui dit l'officier ? vous l'allez voir dans

le moment. Alors appelant un de ses laquais.
 « Allez, lui dit-il, prier madame de ma part de
 » m'envoyer sur le champ la magnifique coëffure
 » dont je lui ai fait présent hier. Si elle vous de-
 » mande ce que j'en veux faire, répondez-lui que
 » c'est pour la jeter dans le feu. »

Le valet part & va trouver sa maîtresse, qui étoit pour lors à sa toilette où elle achevoit de se coëffer. Il s'acquitte de sa commission auprès de la dame, qui fit répondre à son mari de l'excuser si elle ne lui envoyoit pas la coëffure qu'il lui avoit fait demander, & que malheureusement elle venoit de mettre sur sa tête. Le valet vient rendre compte de son message. « Retournez vers elle, répliqua le
 » maître au valet, & ne lui répliquez de ma part
 » que ce mot : Et d'une ! » Le laquais étant remonté, n'eut pas plutôt prononcé à sa maîtresse ce mot terrible, que la dame l'arrêta sur le champ, se décoëffa avec une précipitation qui le surprit, & lui remit promptement sa coëffure pour la porter à son mari qui la demandoit, en l'assurant de sa part que, puisque cela lui faisoit plaisir, il pouvoit en faire tout ce qu'il jugeroit à propos.

Le père & la fille cadette lui voyant une docilité dont elle ne leur avoit jamais donné le moindre échantillon, ne pouvoient concevoir par quel enchantement avoit pu se faire un changement si

subit. « Je vous l'avois annoncé & promis , mon-
» sieur , dit l'officier au gentilhomme , & vous
» voyez que je vous ai tenu parole. Plus que je
» n'aurois jamais espéré , répondit le beau-père :
» vous en avez fait plus en un mois que je n'en
» ai pu faire en trente ans. Si nous étions l'un &
» l'autre de la religion des Siamois , je ne balan-
» cerois pas un moment de vous attribuer le don
» des miracles ; mais du moins en qualité de chré-
» tien raisonnable , je ne puis m'empêcher de re-
» garder ce que je vois ici comme un phénomène
» des plus extraordinaires de la nature.

» Le phénomène n'est pas aussi extraordinaire
» qu'il vous le paroît , monsieur , lui répliqua l'offi-
» cier , & je crois qu'il n'y a point d'homme dans
» le monde qui , en s'y prenant comme j'ai fait ,
» n'opérât le même miracle. Si dans une armée
» un seul homme en conduit deux ou trois cens
» mille dont il fait tout ce qu'il veut , pourquoi un
» homme ordinaire ne viendrait-il pas à-bout de la
» tête d'une seule femme ? Si elles nous maîtrisent ,
» nous dominant & nous rendent malheureux , ce
» n'est pas à elles que nous devons nous en pren-
» dre , mais à notre propre foiblesse qui nous avi-
» lit jusqu'au point de nous rendre leurs esclaves.
» Mille fois plus efféminés en Europe que ne le
» sont les Orientaux & tous les autres peuples de

» l'univers , qui bien plus sages que nous en ce
 » point , tiennent ce sexe dans la subordination &
 » la dépendance pour lesquelles l'auteur de la na-
 » ture l'a créé , nous pouffons l'extravagance jus-
 » qu'à idolâtrer ses caprices les plus ridicules ,
 » jusqu'à encenser ses défauts & ses vices , enfin
 » jusqu'à lui sacrifier tout ce que nous avons de
 » plus précieux dans le monde , je veux dire notre
 » fortune , notre liberté , quelquefois l'honneur &
 » la vie. Et nous avons après cela le front de nous
 » donner pour le peuple le plus sage de l'univers !
 » Laissons ce ridicule aux François , qui par leur
 » fade complaisance pour les femmes , dont ils ont
 » fait chez eux de véritables idoles , se sont rendus
 » la fable & la risée de toutes les autres nations.
 » Songeons qu'un Anglois doit être aussi bien phi-
 » losophe sur cet article que sur tout le reste des
 » choses de ce monde , c'est-à-dire qu'il ne doit
 » consulter & suivre en tout que ce que lui dicte
 » la droite raison. »

C'étoit en ces termes , messieurs , que l'officier
 Anglois débitoit à son beau-père , & à ses deux
 filles qui étoient présentes à cet entretien , une mo-
 rale qui paroîtra sans doute un peu dragone à
 nos Académiciennes & à bien d'autres dames ;
 quoiqu'à la bien prendre elle paroisse cadrer assez
 avec la raison , qui nous dit que l'on ne doit estimer

& respecter les femmes, aussi bien que les hommes, qu'à proportion de leurs vertus & des autres belles qualités qu'elles peuvent avoir. Le vieux gentilhomme en fut si enchanté, aussi bien que du changement extraordinaire de sa fille, dont la méchanceté l'avoit fait si long-tems souffrir, qu'il fut tenté de passer l'hiver auprès de ces deux nouveaux mariés. Elle l'en pressa fortement, en lui disant qu'il lui feroit un plaisir inexprimable, & que ce seroit pour elle une occasion de réparer par sa bonne conduite envers lui toutes les mortifications qu'elle lui avoit données par le passé, & dont elle lui demanda mille fois pardon. Le bon-homme en pleura de joie, lui témoigna combien il étoit satisfait de son heureux changement, & l'exhorta de plus à persister dans la pratique de toutes les vertus qu'il lui voyoit, & qui seules pouvoient faire la prospérité & la félicité des bons mariages. Il passa encore auprès d'elle une quinzaine de jours, au bout desquels il revint à sa terre avec ses deux autres enfans, qui l'y reconduisirent, & s'en retournèrent ensuite chez eux.

Voilà, messieurs, l'histoire de ce gentilhomme Anglois, telle qu'on vient de me l'envoyer. Je ne fais si elle fera du goût de nos dames; c'est à nous à décider, d'après l'examen & la connoissance de leur humeur & de leur caractère, si nous pouvons

la leur communiquer , fans courir le risque d'être dévisagés par quelques-unes d'elles. Tout ce que je puis ajouter ici , c'est que cette aventure m'a paru fort instructive , & que bien des maris ne feroient pas mal de faire lire à leurs femmes : ils pourroient même s'en trouver beaucoup mieux par la fuite.





NOUVELLES IDÉES

S U R

LE BONHEUR.

IL est impossible de former un plan philosophique de bonheur, qui puisse s'adapter à tous les états de la vie, puisque tous ceux qui cherchent ce grand objet prennent chacun des routes différentes. Les nuances des couleurs qui distinguent les hommes ne sont pas plus variées que les plaisirs assortis aux différens caractères. Tant de sectes de raisonneurs qui ont voulu donner aux hommes des leçons de félicité, ont décrit leurs sensations particulières sans consulter les nôtres; elles ont chargé leurs disciples d'entraves, sans rien ajouter à leur bonheur réél.

Si la danse m'amuse, qu'il seroit ridicule de prescrire des cabrioles à un estropié pour se divertir! Si cet impotent, d'un autre côté, fait ses principales délices de la peinture, il ne seroit pas moins absurde

qu'il vantât le même goût à un homme qui ne peut plus distinguer les couleurs. Les maximes générales sont donc ordinairement stériles & sans fruit, & pour marquer les détails il faudroit épuiser des volumes, puisque chaque individu est en droit d'exiger un système particulier pour régler son choix.

Chaque caractère paroît susceptible d'une certaine quantité de bonheur, qu'aucunes institutions ne peuvent augmenter, ni aucunes circonstances altérer, & qui ne tient en aucune manière à la fortune. Qu'un homme compare sa situation présente avec celle qui l'a précédée, & il trouvera probablement, tout bien compté, qu'elle n'est ni meilleure ni pire.

L'ambition satisfaite, ou des disgrâces irréparables peuvent donner des sensations passagères de plaisir ou de chagrin. Ces orages peuvent agiter l'esprit à proportion qu'ils ont de force, ou que l'esprit est flexible à leurs impressions. Mais l'ame, quoique d'abord emportée par l'événement, n'est plus ensuite affectée que par une action qui diminue graduellement, & retombe à la fin au niveau de sa tranquillité ordinaire. Si quelque caprice imprévu de la fortune vous arrachoit à vos fers, & vous plaçoit sur un trône, vos transports seroient naturels; mais le cœur, comme le visage, reprendroit bientôt sa sérénité naturelle.

C'est pourquoi tous les vœux qui nous entraînent à chercher le bonheur ailleurs que dans le poste où nous sommes, toute hypothèse qui nous flatte d'un meilleur destin par la possession de quelque chose de nouveau, & qui prétend nous élever d'un pied plus haut que nous ne sommes, ne font que jeter les fondemens de nos peines & de nos perplexités; parce que ces fastueuses chimères promettent plus qu'elles ne peuvent donner : elles appellent bien ce qui, dans la réalité, n'ajoutera rien à notre félicité quand nous y ferons parvenus.

Jourir du présent, sans regret du passé ou sans sollicitude sur l'avenir, c'est l'avis d'un poète plutôt que d'un philosophe : & cependant la maxime paroît plus raisonnable qu'on ne le pense généralement. C'est le seul précepte général, relatif à la recherche du bonheur, qui peut s'appliquer proprement à toutes les circonstances de la vie. L'homme avide de plaisirs, l'homme appliqué aux affaires & le philosophe sont également intéressés à l'approfondir. Si l'on ne trouve pas la félicité dans le moment actuel, quand y parviendra-t-on ? C'est, dit-on, en combinant le passé & en prévoyant l'avenir. Mais examinons comment cette méthode peut nous conduire au grand but dont il s'agit.

Se rappeler le passé & pressentir l'avenir, ce sont-là deux facultés par lesquelles l'homme diffère

le plus des autres animaux. Quoique les brutes les possèdent à certains égards, néanmoins toute leur vie semble absorbée dans le présent, sans attention sur le passé ou sur l'avenir. L'homme, au contraire, entreprend de se rendre heureux par ces spéculations, & la plupart de ses maux coulent de ces deux sources.

Cette supériorité de raison est-elle une prérogative que nous puissions vanter, & dont nous devons remercier la nature ? ou est-ce un malheur dont il faut se plaindre & qui nous humilie ? Soit abus, soit essence des mêmes choses, il est incontestable que ce grand privilege nous rend plus misérables.

Si nous pouvions rappeler, par l'effort de la mémoire, les seuls traits de la vie, qui sont agréables, sans aucun mélange qui les empoisonne, nous serions alors en état de créer un bonheur idéal, peut-être plus piquant que nos sensations actuelles. Mais il n'en est pas ainsi ; le passé ne se présente jamais sans quelques nuances affligeantes qui ternissent tout l'éclat du tableau. Le souvenir d'un mal n'a rien de flatteur, & se rappeler un bien c'est un triste avantage qui excite toujours des regrets. Ainsi nous y perdons plus que nous n'y gagnons.

Quant à l'avenir, nous éprouverons que l'attente est une prérogative encore plus accablante

que la première. Craindre un mal qui nous menace, c'est-là une sensation qui n'est certainement pas amusante : or l'espoir d'un bien après lequel nous soupirons, nous agite par l'inquiétude de le manquer.

Ainsi, par quelque endroit que l'on considère cette scène, la perspective est cruelle. D'une part, nous avons quitté des plaisirs qui ne retourneront plus, & que nous regrettons en conséquence ; de l'autre, nous voyons des délices que nous brûlons d'obtenir, & qui nous déchirent jusqu'à l'événement. S'il y avoit quelque méthode pour saisir le présent, sans l'amertume de pareilles réflexions, notre état seroit alors tolérable.

Voilà en effet le plan de tous les hommes qui, sans les conseils de la philosophie, se procurent autant qu'il est en eux, une vie d'amusement & de dissipation. Toutes les classes de la société, tous les esprits, sans exception, semblent aspirer à cet objet, & s'écartent du bonheur par tout autre système. Le voluptueux cherche à s'égayer, & c'est-là son état ; l'homme qui s'occupe a le même but, car tous ses soins ne sont qu'une dissipation masquée. Le philosophe même, tandis qu'il raisonne sur ce sujet, a un dessein secret de distraire ses idées sur ce qu'il étoit & sur ce qu'il doit être.

Le problème se réduit donc à ceci : Quel est le

genre de dissipation que l'on doit préférer ; soit plaisirs , affaires ou philosophie ? Quelle est celle de ces trois choses qui détruit plus efficacement les sensations défagréables que la mémoire ou le coup-d'œil sur l'avenir entraînent à leur suite ?

La fougue du plaisir n'intéresse que par intervalles ; les plus vifs transports ne se soutiennent qu'un instant , & les sens paroissent tellement combinés , qu'ils tombent bientôt dans la langueur par la satisfaction d'un seul. Il n'y a que les poètes qui voient des hommes qui passent à cette volupté quand ils sont las de celle-ci. La réalité est bien différente. Ce glouton qui s'est gorgé de bonne-chère , n'est plus en état de sentir le plaisir de boire ; l'ivrogne ne goûte guère de ces transports qu'un amant se vante d'éprouver dans les bras de sa maîtresse ; & l'amant une fois rassasié n'est plus si sensible à toutes les autres délices de la vie. C'est ainsi qu'après avoir enivré tous les sens , l'homme voluptueux ne fait plus que languir sur la scène des plaisirs ; il se creuse un abîme entre ceux qui ne sont plus & ceux qu'il attend , & c'est un intervalle qu'il faut remplir. Le présent ne peut l'affecter , parce qu'il l'a épuisé : un cœur qui ne peut s'occuper actuellement revient naturellement sur le passé , ou se porte dans l'avenir. Il voit par ses réflexions qu'il étoit heureux , mais qu'il ne peut

l'être pour le moment ; par-là tous les instans de son existence le déchirent, excepté celui où il goûte une ombre de volupté. Au lieu d'une vie distraite, comme il la desire, il s'entretient plus que personne avec ce triste lui-même qui lui est à charge : ses ravissemens ne sont qu'en petit nombre, & passent comme l'éclair ; ses desirs, tels qu'un impitoyable créancier, le persécutent par des demandes continuelles auxquelles il ne peut satisfaire ; & plus ses plaisirs ont été grands, plus ses regrets ont de violence, plus ses empressemens sont inquiets. Une vie de plaisir est donc la vie la plus désagréable ? Sans doute, si l'on considère l'instant qui sépare une jouissance de celle qui doit la suivre.

L'habitude a rendu l'homme occupé plus froid dans ses desirs ; il voit les plaisirs passés avec moins de chagrin, & ceux qu'il attend, avec moins d'impatience. Son système de conduite, quoiqu'un peu gâté par le poison de l'attente, est moins agité par les regrets ; de sorte qu'il est moins partagé entre les délices qui échappent aussi-tôt, & les amertumes durables qui les suivent. Ses plaisirs n'ont pas été si vifs, & par une suite nécessaire, ceux qu'il se promet ne peuvent l'intriguer avec tant de violence.

Le philosophe dont le coup-d'œil embrasse tout l'univers, doit s'inquiéter encore moins de ce qui

l'a déjà affecté, ou de ce qui peut le toucher dans la suite. Les intérêts des hommes l'occupent entièrement ; ils font l'objet de ses études, & ces études font un plaisir pour lui : plaisir qu'il peut varier à son gré, & qui ne lui laisse guère de ces momens fâcheux que donnent le souvenir & l'espérance.

En un mot, le bonheur positif tient aux dispositions des hommes, & n'est pas susceptible d'accroissement : les sensations désagréables sont artificielles, & procedent généralement de nos sottises. La philosophie ne peut contribuer à nous rendre heureux qu'en diminuant notre misère ; elle ne doit pas prétendre augmenter notre fonds de félicité, mais nous prescrire des regles pour l'économiser. La grande source de nos maux consiste dans le regret ou l'anticipation des plaisirs : celui-là donc est le plus sage, qui se borne au présent seul, sans jeter les yeux sur le passé ou sur l'avenir. C'est là une leçon praticable pour le Sybarite ; elle est difficile pour l'homme plongé dans les soins du siecle, & possible jusqu'à un certain point pour le philosophe. Heureux si nous étions tous nés philosophes, avec le talent de distraire nos sollicitudes, en les étendant sur toute la nature humaine !

Les connoissances, la sagesse, l'érudition, les arts & la politeffe, qu'est-ce que tout cela ? les

entraves brillantes de l'esprit, lorsque ces avantages ne contribuent pas à rendre plus heureux celui qui en est pourvu. Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour prouver que souvent il n'y a rien de plus avantageux que l'ignorance. L'histoire de deux frères, dont l'un n'avoit que peu, & l'autre beaucoup d'esprit, va mettre au fait & sur les voies de la preuve.

Timon est un de ces heureux mortels à qui le ciel a destiné la fortune la plus brillante ; il a un air de prospérité & de santé, le teint vermeil, les yeux gros sortant un peu de la tête, la bouche petite & riante. Son corps n'est pas des plus droits, parce qu'il est un peu gros & pesant ; sa démarche est même passablement lourde : mais il a toute la gravité d'un vénérable magistrat. Timon, dès sa tendre jeunesse fut doux, tranquille, sans malice, rien d'élevé ; il ne s'amusa point à faire de grands projets, il ne se mêla d'aucune intrigue ; docile en tout, il étoit véritablement ce qu'on appelle un bon enfant : il n'y eut de difficulté qu'à lui apprendre quelque chose. Enfin, à force de travaux, on vint à-bout de lui enseigner à lire & à écrire. Pour les sciences, on eut beau faire, il n'y comprit rien ; la nature, plus intelligente que ses précepteurs, avoit sagement prévu que toutes ces choses-là ne lui seroient un jour d'aucun usage. Il n'étoit donc

pas assez sot pour se rompre la tête de chimères qui n'aboutissent qu'à nous rendre la vie difficile & inquiète. Il parloit assez bien sa langue maternelle; il ne fit pas le plus mal ses exercices; il connoissoit assez son cheval, & savoit chasser son lievre. Du reste, il étoit économe & bon compagnon, quoiqu'il n'aimât pas beaucoup les grandes compagnies. Si les plaisirs ne se trouvoient point sur ses pas, la passion ne le porta jamais à en chercher avec peine l'occasion; il n'alla pas non-plus troubler son propre repos pour faire l'amour avec de folles délicatesses de cœur. Il laissa à sa bonne mère le soin de lui trouver une femme; elle s'en acquitta dignement. Timon est le meilleur mari du monde, il aime sa femme; leur mariage est heureux, on en voit d'aimables fruits; quatre enfans bien nourris, bien potelés, voltigent autour d'un père content & d'une mère amoureuse de sa production: toute sa maison regorge de l'abondance & de la prospérité d'une famille si heureuse. Il ne falloit à Timon qu'une charge à la cour, mais elle auroit été pour lui trop pénible; il en acheta une dans sa province, il en fait les fonctions avec honneur. Tout le monde est content de lui, il ne fait tort à personne, ses décisions sont naturelles; il coupe court, il n'entre dans aucune discussion; le hasard, mêlé à un petit grain de bon-sens, le fait sortir d'affaire.

Que ton sort est beau, Timon ! Que tu es heureux de n'avoir pas beaucoup d'esprit !

Philinte, frère cadet de Timon, est aussi différent de lui à l'égard de son caractère que de sa fortune. Il a l'air noble, les yeux vifs, le nez un peu aquilin, la bouche grande & bien meublée, la taille fine & bien prise, des manières polies & naturelles, rien de bas ; homme accompli, spirituel, plein de raison, & même savant. Il fait le grec & le latin, il possède la plupart des langues vivantes, il connoît les meilleurs auteurs, tant anciens que modernes. Quand il parle, quand il écrit, ce ne sont que fleurs, que sentences, que tours d'esprit. Mais passons à sa fortune. Elle étoit brillante au commencement ; le premier pas qu'il fit dans le monde lui attira tous les regards & l'attention de toutes les personnes de mérite. Le roi le distingua aisément, il l'employa bientôt ; mais élevé par son génie au-dessus de tous ses supérieurs, il s'attira leur jalousie & leur haine. Philinte ne fut pas long-tems à découvrir leurs intrigues ; il vit que le prince n'étoit que le jouet de leur faux zèle & de leurs cabales ; cette observation fit qu'il s'attacha uniquement au maître.

Voilà un pas de clerc, direz-vous ; il vaut mieux être bien avec les ministres qu'avec le prince ; ils ont toujours le pouvoir de nous faire rentrer en

grace, au lieu que personne ne nous soutient si nous faisons un faux pas, & que les ministres soient contre nous. Il se peut que le bel-esprit de Philinte fût ici la dupe de son cœur : marque évidente qu'un homme est encore plus exposé aux revers de la fortune, quand il joint à de grandes lumières d'esprit une égale droiture de sentimens. Enfin Philinte passa bientôt à la cour pour un homme inquiet, turbulent & d'un esprit dangereux. On n'aime pas, à la vérité, ces jeunes étourdis qui raisonnent trop & qui veulent se faufiler par-tout pour développer les mystères des premières têtes de l'état. Jalouses du secret & de l'artifice dont leurs trames sont composées, on auroit mauvaise grace d'y porter un œil trop curieux. Le mérite de Philinte lui gagna pourtant quelques protecteurs, à condition s'entend d'être de leur parti, en épousant une de leurs filles ou de leurs parentes. Mais le pauvre homme, sensible au vrai mérite, épousa une femme infiniment aimable, qui demeuroit à la campagne, & qui, hors l'avantage d'une grande naissance, n'avoit ni biens, ni amis à la cour : autre faute plus terrible encore que la première, & dont l'extravagance impardonnable ne rejaillit que sur son esprit, son discernement & sa délicatesse. Philinte n'avoit pas de grands revenus, ses gages n'étoient pas en proportion avec ce qu'il dépensoit; il avoit un goût infini

pour toutes fortes de curiosités : il aimoit la musique, les chevaux, le jardinage; ses habits & ses ameublemens étoient fort propres; il tenoit table ouverte quatre fois la semaine, on y mangeoit bien, le vin étoit des meilleurs, on y étoit sans façon; c'étoit souvent des festins d'Apollon pour les gens de lettres, on y respiroit la sagesse des repas Lacédémoniens jointe au savant luxe de Pétrone. Enfin tout s'y faisoit avec goût, avec modération, avec esprit : le malheur est que tout cela coûtoit. La mort du roi survint. Son successeur formé entre les mains d'un gouverneur qui haïssoit Philinte, congédia celui-ci. Cette disgrâce le surprit, parce qu'il ne l'avoit pas prévue, & qu'il s'étoit rendu nécessaire : n'importe, ses ennemis le firent tomber. Disgracié & dégoûté de la cour, il revint chez son frère, comme dit Boileau :

Triste, à pied, sans laquais, maigre, sec, ruiné.

Voilà le fort d'un grand homme, dont le bonheur auroit été sans doute égal à celui de son frère, s'il n'avoit pas eu tant d'esprit & d'intelligence.





L E S

HUIT FÉLICITÉS

D U

PHILOSOPHE.

HEUREUX celui qui retiré du monde
Et de ses plaisirs dégoûté,
Jouit dans une paix profonde
Des douceurs de la liberté.

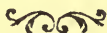


HEUREUX celui qui de la solitude
Mettant à profit les loifirs,
De son cœur fait l'unique étude,
De ses livres fait ses plaisirs.

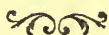


HEUREUX celui qui maître de soi-même
Et dégagé d'ambition,

N'aspire qu'au bonheur suprême
D'une simple condition.



HEUREUX celui qui connoissant abhorre ,
Amour , tes dangereux appas :
Plus heureux mille fois encore
Celui qui ne les connoît pas.



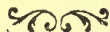
HEUREUX celui qui peu jaloux de plaire
Et de captiver les esprits ,
D'un seul ami tendre & sincère
Goûte l'ineffimable prix.



HEUREUX celui qui cherchant l'art utile
De commander aux passions ,
Peut , indépendant & tranquille ,
Régner sur leurs impressions.



HEUREUX celui qui dans la douce ivresse
D'un cœur nullement combattu ,
N'a pour objet que la sagesse ,
N'a pour guide que la vertu.



HEUREUX enfin celui fans envie
Et fans murmurer peut souffrir ,
Et qui ne desire la vie
Que pour apprendre à bien mourir.





A V E N T U R E

R I S I B L E

D'UN GÉNOIS

*Qui s'étoit introduit dans la Mosquée de la
Mecque.*



CEUX qui ont lu ou qui voudront lire le dictionnaire de Bayle, à l'article de Mahomet, peuvent y remarquer l'aventure d'un marchand Génois, qui voyageant en Turquie, eut la curiosité d'entrer dans une mosquée pour examiner les cérémonies du culte de Mahomet, le jour d'une grande fête pour les Musulmans. Soit que le sujet dont Bayle fait mention ait quelque apparence de vérité, ou qu'il soit entièrement fabuleux, c'est de quoi il ne s'agit point ici. Ce que je fais de certain, c'est qu'un de mes amis en lisant cet article s'est trouvé disposé d'en faire le récit en style poétique &

burlesque , que plusieurs lecteurs peuvent lire dans quelques momens de récréation : il s'en trouvera peut-être beaucoup qui estimeront plus la paraphrase poétique que la prose du texte. Quoi qu'il en soit, voici la piece , que le poëte a intitulée :


LE MIRA CLE

D E

L A M E C Q U E ,

O U

MAHOMET APOTHICAIRE.


U U
L'ISTOIRE ou conte, peu m'importe,

J'ai la fureur de raconter ;

Il suffit que je fasse enforte

De divertir : aignez donc m'écouter.

Un commerçant d'une superbe ville (1)

Grand amateur de nouveautés,

(1) Gènes.

Parcouroit du Levant la campagne fertile
 Pour contenter sa curiosité.
 Il avoit vu la France, l'Angleterre,
 L'Allemagne & les Pays-Bas :
 Il eût dans un besoin fait le tour de la terre,
 De voyager il n'étoit jamais las.
 Dans ce séjour infidèle
 Son plaisir se renouvelle,
 A l'aspect des débris d'un fameux monument :
 Tout le charme, temple ou portique,
 Les restes précieux d'un mausolée antique
 Augmentent son ravissement.
 Un seul article l'inquiette,
 Le vin étoit rare dans ces cantons.
 De l'en bannir le sot prophète
 Avoit-il de bonnes raisons ?
 Pour un buveur quelle province étrange !
 On n'y connoît point de vendange,
 Ces charmantes douceurs ne s'y rencontrent pas,
 Ou rarement le sexe en récompense
 Y marque peu d'inférence,
 Malgré tous ses brillans apas.
 Mais je m'éloigne de ma sphère,
 De ce récit dévoilons le mystère,
 Evitons le galimathias,
 Et revenons à notre affaire.
 Ce Génois, pour se satisfaire,

Crut la Mecque un objet charmant.
 La faïson approchoit où maintes caravannes
 Du Caire & de tout le Levant
 Devoient partir incessamment
 Avec des troupes Ottomanes.
 Pour éviter les pièges dangereux (1)
 Que l'on rencontre en ce passage ,
 Il ne pouvoit choisir de moment plus heureux :
 Car tous les ans un cortège nombreux
 Avec un pompeux équipage ,
 Pour accomplir des Musulmans les vœux ,
 Doit faire ce pèlerinage.
 Charmé de cette occasion ,
 Il attend le jour où l'escorte
 Sous l'ordre d'un cady (2) de la sublime Porte ;
 Devoit aller en station.
 Ce jour arrive , il part avec la foule
 Qui porte des préfens divers ;
 Pendant la marche un mois s'écoule
 A traverser des arides déserts.
 Enfin paroît cette ville (3) fameuse ,
 Qui fait l'objet de ses desirs :
 La joie éclate , & cette troupe heureuse

(1) Les Arabes.

(2) Officier de l'empire.

(3) La Mecque.

En marque aussi-tôt ses plaisirs :

Mille chants de réjouissance

Se font entendre dans les airs :

Après ces burlesques concerts

La cohorte faisoit une humble révérence. (1)

Cependant on arrive , & le temple vanté

Excite les regards & paroît enchanté :

Tous les dehors charmoient la vue.

Son Minaret (2) sembloit s'élever jusqu'aux cieux ,

Et de force rubis la porte étoit pourvue ,

Le panthéon à Rome étoit moins radieux.

On l'ouvre aux pèlerins , & les cérémonies

Alloient se commencer , lorsque notre Génois

Vient se glisser en tapinois ,

Pour être le témoin de toutes les folies

Qu'on observoit dans ces pieux emplois.

Le fin matois rioit sous cape

De la fotte & grossière erreur

Du Cheik , (3) cet insigne anti-pape ;

Mais on l'apperçut par malheur.

Lors la dévote caravanne

(1) Les Turcs font souvent la révérence , en disant salamalec , qui est l'expression ordinaire de leur salut.

(2) Clocher.

(3) Le pontife des Musulmans , prince de la Mecque.

Se mit à crier : Au profane !

Un chrétien dans ces lieux ! ah ! Mahom , (8) quelle horreur !

Qu'il périsse , l'impie ! ou bien qu'il abandonne
La loi contraire à l'alcoran ,
En se faisant mahométan ,
C'est le prophete qui l'ordonne :

Qu'on l'arrête. A ces mots le premier des agas
Vient le saisir , veut le mettre à la chaîne :

La crainte d'un prochain trépas

Lui fit dans ce moment décharger sa bedaine
Par certain lieu que l'on ne nomme pas.

La mosquée en fut parfumée ,

Tout le monde en sentit l'odeur :

Aussi-tôt la troupe animée

Renouvella ses cris & sa juste fureur.

« L'infâme par le feu doit périr tout-à-l'heure ,

» De son double forfait dans le temple commis ;

» Dit-elle en courroux , c'est le prix ;

» Par Mahomet , il faut qu'il meure. »

Suspendez tous vos jugemens ,

Dit le rusé Génois qui craignoit la brûlure ;

Depuis long-tems je suis dans les tourmens ;

Ni pilules , ni lavemens ,

Chez moi n'ont pu jamais émouvoir la nature.

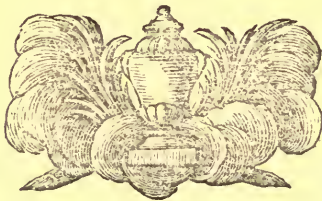
Dans ces tristes extrémités
J'arrive dans ces lieux, & plein de confiance
Je m'adresse au prophete en mes calamités,
En le priant avec instance
Qu'il me permette, & même en diligence,
De faire mes nécessités.
Ainsi fut fait : Vous le sentez,
Il vient d'exaucer ma prière :
Entrant dans la mosquée étois-je un téméraire,
Et suis-je coupable de mort ?
Vous pouvez à-présent décider de mon sort.
Charmés de ce discours, éblouis du spectacle,
Tout le monde crie : O miracle !
Qu'il vive, ce nouveau croyant,
Et que l'on grave dans l'instant
Ce jour heureux parmi nos fastes.
Après ces différens contrastes,
On dépouille le voyageur,
On lui donne la robe pure,
Et pour conserver en honneur
Sa culotte avec la doublure,
Un Iman (1) la reçoit, & sur le champ la met
Avec pompe & magnificence,
En signe de reconnoissance,
Près du tombeau de Mahomet.

(1) Prêtre Turc.

Après une grande victoire,
 C'est ainsi qu'autrefois dans le temple de Mars
 Les Romains élevoient, à ce que dit l'histoire,
 Des ennemis vaincus les brillans étendards.

Pour mieux célébrer ce prodige,
 Le Cheik donne à ses frais un somptueux festin ;
 Tout est splendide, il ne néglige
 Ni mêts délicats, ni bon vin,
 Et malgré le contraire usage
 On y but à longs traits de ce divin breuvage ;
 Pour cette seule fois permis.

Alors le voyageur, aussi prudent que sage,
 Les voyant tous par l'ivresse endormis,
 S'esquive, part sans équipage,
 Et leur laisse en partant sa culotte pour gage.





Q U E S T I O N .

QUEL est le plus à craindre d'un faux ami, ou d'un ennemi déclaré ?

R É P O N S E .

QUOIQUE la plupart des questions problématiques paroissent d'abord frivoles, elles sont pourtant d'une grande utilité à ceux qui les approfondissent, pourvu qu'ils évitent de donner dans le paradoxe, & qu'ils ne s'en tiennent qu'à des raisons convaincantes & à la simple vérité. L'esprit de l'homme, qui a besoin d'être conduit par degrés à la connoissance des choses, ne peut les approfondir lorsqu'elles passent séparément devant ses yeux ; il faut encore les combiner entr'elles, les opposer, les comparer les unes avec les autres, pour en tirer les conséquences nécessaires : c'est par-là que l'on vient à s'instruire de ce qu'il y a de plus important dans la guerre, dans la politique & dans l'histoire, & que l'on découvre ce que les sciences ont de plus diffi-

cile , ce que la nature a de plus caché , & ce que la morale a de plus utile.

Pour répondre à la question proposée , savoir , quel est le plus dangereux , de l'ennemi déclaré ou du faux ami , examinons d'abord le fond de leurs cœurs. L'un donne tout à la vengeance , l'autre fuit en tout la mauvaise foi : deux caractères odieux , tous deux opposés à l'honnête-homme , & par conséquent capables de tout ce qu'il y a de mauvais : ensuite , après avoir supposé une espece de partie entr'eux , c'est-à-dire , une proportion réciproque d'esprit , de volonté , de pouvoir , d'autorité , de crédit ; voyons quels sont ceux de nos intérêts qui sont sujets à leurs atteintes. Ils peuvent se réduire à quatre especes principales : les aïssances de la vie , les agrémens de la société , les avantages de la réputation , & notre propre conservation.

Nous voilà donc exposés à être inquiétés dans la jouissance de nos biens , à être traversés dans nos vues , dans nos établissemens , à être brouillés dans nos amitiés , troublés dans nos commerces , défunis dans nos liaisons , attaqués dans notre honneur , altérés dans notre santé , & enfin privés de la vie. Il s'ensuit que le plus dangereux pour nous est celui qui peut nous nuire davantage dans toutes ces circonstances.

L'ennemi déclaré n'en cherche què les occasions , le faux ami n'en néglige aucune ; dans celui-là ce

font des persécutions, des injustices, des violences; dans celui-ci, ce sont des pièges, des fourberies; des trahisons: l'un porte ses coups à découvert, l'autre frappe & cache sa main. Enfin l'ennemi déclaré ne perd jamais de vue son objet; attentif à tout ce qui peut contenter sa haine, il fait avec empressement tout ce qui peut le conduire à ses fins: oublis, méprises, équivoques, foiblesses, il tire avantage de tout: constant dans sa mauvaise volonté, actif dans sa constance pernicieuse, sa poursuite est sans relâche; & quoique ses traits ne soient pas tous ajustés, l'attention la plus exacte en pare difficilement le nombre.

Le faux ami, au contraire, est plus tranquille en apparence, mais plus agité en effet par les différens points-de-vue qu'il est obligé de donner à toutes ses démarches: il agit avec plus de retenue; il tire de la confiance, & les moyens qu'il doit prendre & la route qu'il doit tenir; il dispose les conjonctures, il prépare les accès, & conduit insensiblement celui qu'il veut perdre, sur les bords du précipice qu'il lui cache pour le perdre avec plus de sûreté. Cependant, comme la plupart des mauvaises choses tournent souvent à notre avantage, selon la manière de les prendre, peut-être que dans celle-ci on pourroit trouver quelque dédommagement. Un homme que la nonchalance endort, peut

être utilement réveillé par son ennemi : aussi Boileau, l'un de nos plus excellens poëtes, appelle les siens utiles, & après avoir décrit les avantages qu'il en retire, il en donne la raison dans ces deux vers :

Leur venin qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher.

J'avoue que cette maxime est très-bonne dans les choses peu importantes ; mais elle n'a aucun lieu pour ce qui regarde l'honneur, la probité & la vertu. L'honnête-homme, pour suivre ses devoirs, n'a besoin que de les connoître ; il tire de son propre fonds tout ce qui peut l'animer, & la crainte ou l'espérance ne reglent jamais sa conduite. Celui dont l'attention a besoin d'être réveillée donne d'ailleurs à son ennemi assez de prise sur lui-même, & l'avantage douteux de sauver quelques vaines apparences ne balance point en lui le risque qu'il court de sa perte.

L'utilité que l'on peut tirer d'un faux ami ne vient qu'à la fin de la piece ; supposé que l'on en réchappe & qu'on en puisse démêler le nœud : alors la vérité qui nous éclaire & nous découvre les suites dangereuses de notre trop de confiance, nous rend plus appliqués à connoître, & plus circonspects à nous livrer. Mais cette même circonf-

pection peut nous devenir fatale ; car il arrive souvent que des projets de réserve appliqués mal-à-propos, nous privent d'un ami sincère qui se livroit à nous de bonne - foi. Supposons pourtant que la connoissance dont nous parlons ne soit suivie d'aucun inconvénient , c'est toujours acheter trop cher un éclaircissement funeste.

Si nous comparons présentement ces idées avec le principe que nous avons établi , nous déciderons facilement laquelle est la plus à craindre de la fausse amitié ou de l'inimitié déclarée. Il y a quelque tems qu'une aventure assez bizarre m'a fait éprouver l'un & l'autre successivement dans la même personne ; & je juge par l'expérience, de même que par le raisonnement , que le faux ami est le plus dangereux.





O P I N I O N S

D'UN SAVANT ARABE

S U R

L'ORIGINE DES AMES.



CHAQUE religion a ses mystères que la curiosité naturelle cherche à pénétrer. La nôtre, seule dépositaire de la vérité dont nous avons reçu quelques écoulemens par la révélation, nous apprend à demeurer dans un respectueux silence sur tout ce qui conserve assez d'obscurité pour nous faire juger que par des vues supérieures aux nôtres l'explication en est remise à d'autres tems. Mais dans ces bornes mêmes nous avons assez de lumières pour déplorer l'aveuglement de ceux à qui elles manquent, & qui refusent de les recevoir. Ainsi nous voyons souvent que ce qui est clair & décidé pour nous, fait encore l'objet de leurs plus inquiettes recherches; & ce spectacle est tout à la fois agréable

& triste pour un chrétien. Voici , par exemple , le plus haut point où la sagesse humaine ait fait monter les Arabes sur la nature & l'origine des deux substances dont nous sommes composés. Ce fragment , que l'on me prie de vous communiquer , vient de si bonne main , qu'indépendamment du mérite de la nouveauté , il se fera lire avec empressement lorsque l'on en connoîtra l'auteur ou le traducteur : or c'est un doute où j'ai plusieurs raisons d'être encore. D'ailleurs , quelque titre qui lui convienne , il introduit un dervis , ou si l'on veut un sage Arabe qui instruit une dame de sa nation.

L'esprit humain , Fatime , est un être voué à l'amour : tous ses besoins se terminent à aimer. La vraie félicité destinée à la nature de l'être intelligent , est essentiellement attachée au sentiment que nous nommons amour. L'être par excellence fera un jour l'être immédiat des affections de notre ame , le seul objet de son culte , le principe unique , la source intarissable de son bonheur. Ce jour fortuné sera celui où elle se verra affranchie de l'association humiliante qui la fixe sur la terre à ce corps qui la dégrade. C'est alors que délivrée du masque hideux qui la rend ici-bas méconnoissable à ses propres yeux , elle appercevra avec ravissement toute la grandeur de son origine , tous les droits de son essence immortelle. Elle aura le spectacle de la per-

fection souveraine à la vue de l'auteur de son être. Elle reconnoîtra le seul objet digne de son amour, le terme délicieux de son culte; elle adorera d'autant plus voluptueusement les perfections divines, qu'elle découvrira dans son être personnel l'image, quoiqu'incomplète, de ces perfections adorables; & que pleinement satisfaite de se sentir décorée elle-même de tous les dons lumineux dont sa nature étoit susceptible, elle ne pourra envier au créateur la propriété incommutable des droits qui le caractérisent.

Je me plaisais souvent, Fatime, à me retracer l'idée consolante de ce destin auquel nos âmes sont appelées par leur instinct naturel. Je consulte cet instinct même sur mes doutes, j'ai recours à lui dans mes langueurs; il me console, il m'instruit, il m'encourage. Je lui demandois un jour pourquoi l'esprit humain ne jouit pas sur la terre de tous les droits de son essence, pourquoi il méconnoît l'objet qui seul a droit à son culte, pourquoi enfin l'esprit de l'homme, voué par sa nature à la science & au plaisir, est ici-bas en proie à l'ignorance & à la douleur? Voici ce qu'il me répondit :

« L'ame de l'homme est associée sur la terre à
 » un corps dont elle est devenue l'esclave. Ce sot
 » compagnon, tout sot qu'il est, est aujourd'hui
 » son conseil & son guide; elle semble avoir oublié

» qu'elle est lumineuse par sa nature, elle a, pour
 » ainsi dire, perdu l'usage de ses yeux propres,
 » & ne voit plus que par ceux de l'imbécille.
 » L'homme méconnoît ici-bas son droit à un do-
 » maine intellectuel & non périssable; il prend
 » l'ordre du corps, qui fixant les affections de
 » l'ame aux êtres corporels & périssables, ne peut
 » lui faire éprouver le vrai bonheur destiné à sa
 » nature spirituelle & incorruptible. »

Cette réponse m'apprit donc que les erreurs de mon ame, ses inquiétudes & ses douleurs, venoient de son union avec l'être corporel qui la séduit & la tyrannise dans sa condition présente. Je compris bien pourquoi l'esprit humain trouvoit si mal son compte à se livrer ici-bas à sa vocation générale, & abusoit follement de ce ressort précieux qui le meut continuellement, & le pousse sans cesse à la recherche de son bien; mais il me restoit une difficulté importante que la réponse donnée ne pouvoit résoudre. La voici :

Quelle raison peut avoir déterminé la sagesse suprême à marier, pour ainsi dire, ensemble deux êtres aussi discordans entr'eux que le sont l'esprit & le corps? Le premier est simple, lumineux, impassible & immortel; l'autre est composé, stupide, passible, & peut périr par la voie de la décomposition. Ce n'est pas tout encore : nous avons dit

quels furent les droits illustres que le créateur prodigua à l'essence de l'être intelligent quand il lui donna l'existence. Or, pourquoi ne mit-il pas cet être favori en possession de son domaine immortel, au moment même de sa création ? Etoit-il décent à la bonté libérale du créateur de faire acheter ses dons lumineux à la créature intelligente, par le tribut d'ignorance & de douleur qu'il lui fait payer sur la terre ? L'instinct consolateur qui guide mon ame, (j'appelle de ce nom la lumière universelle qui dirige tout esprit créé) satisfait à mes nouveaux doutes par la réponse suivante.

« L'être souverainement sage ne peut être soup-
 » çonné de caprice & d'inconfidération dans ses
 » ouvrages : il est incapable de rien faire de monf-
 » trueux & d'indécent. Rien ne l'étoit en effet
 » dans le premier traité, par lequel il associa l'es-
 » prit & le corps ; parce qu'il conservoit à chacun
 » des associés les droits respectifs de leur nature.
 » Le corps devoit subir la domination absolue de
 » l'esprit, & celui-ci pouvoit se perpétuer la pos-
 » session de tous les droits de sa nature immor-
 » telle. Mais l'abus criminel qu'il fit de ces droits
 » arma contre lui la justice du créateur. L'être
 » souverainement juste dépouilla le coupable des
 » connoissances & des autres avantages dont il
 » s'étoit rendu indigne. Le traité d'association qui

» assujettissoit le corps à l'esprit, ce traité si sage
 » fut violé, & l'esclave devint le dominateur de
 » son maître & de son guide. »

Un sage payen, surnommé le divin, a eu le courage de soupçonner que nos ames furent autrefois créés dans l'ordre des esprits purs, affranchis de toute association avec la matière, en un mot, des génies. Cela supposé, le créateur régissoit paternellement ces esprits purs par une direction immédiate. Il versoit de son sein immense dans leur tous les dons lumineux dont leur nature limitée étoit susceptible. A mesure que ces intelligences appercevoient leur divin modele, elles lui avouoient avec ravissement leur amour. Voir & connoître leur souverain bien, l'adorer, l'aimer, jouir avec un transport continuel; c'étoit leur partage, leur devoir & leur récompense. Que manquoit-il à ces créatures fortunées? Rien. Le créateur, pour qui l'unique chose impossible est de se multiplier, s'étoit complu à les orner de toutes les richesses dont elles pouvoient être participantes : simples, intelligentes, inaltérables & immortelles de leur nature, elles étoient l'image de l'éternel. Quel tribut exigeoit-il d'elles pour tant de bienfaits? Leur amour, & ce tribut même devoit être le principe & la mesure de leur félicité. Telle fut la première condition de nos ames, suivant l'idée de l'ancien sage.

sage. Voyons , en continuant de le commenter , si nous pourrons deviner les causes de leur dégradation dans la condition présente.

Nous venons d'établir , Fatime , que le créateur se complut à former à sa ressemblance des êtres intelligens qui lui fussent comptables de leur amour , c'est-à-dire d'un hommage digne de lui. Or, pour la fin qu'il se proposoit, sa sagesse lui fit créer ces intelligences libres, c'est-à-dire , qu'il donna à l'esprit créé un principe actif, en conséquence duquel il fût physiquement & réellement l'auteur & la cause de ses propres déterminations; sans quoi ce culte de la créature auroit été purement passif. Et l'on conçoit qu'un culte de cette espece n'auroit été qu'un vain hommage , indigne du créateur qui se le feroit procuré.

Ce principe supposé , représentez-vous , Fatime , une multitude d'esprits créés de la manière dont l'ancien sage se le figuroit. Imaginez-vous ensuite que le premier usage qu'ils vont faire de leur liberté, au moment de l'épreuve & de la tentation , va décider de leur sort; ce moment est l'instant même de leur création. Nous y voilà : chacun éprouve soudain le premier sentiment de son être personnel. Que va-t-il arriver? Hélas! une partie de cette multitude fourit follement au spectacle de sa propre excellence, & essaie dans sa folle ivresse de devenir

l'objet de son propre culte. L'autre partie , au contraire , dédaigne sagement son être propre , en le comparant à l'être souverainement parfait ; elle adore affectueusement son créateur , sans lui envier aucun de ses avantages incommunicables : ceux-ci sont reçus pour jamais dans le sein de l'éternel. Le bon usage qu'ils ont fait une seule fois de leur liberté , a mérité qu'ils fussent affranchis pour jamais du pouvoir d'en abuser. Leur culte est immuablement fixé à son véritable objet ; leur amour aussi invariable qu'eux , fera à jamais le principe & la source d'un bonheur inaltérable.

Il me semble , estimable Fatime , que jusqu'ici ce n'est pas se représenter mal l'histoire des génies fideles : essayons de pénétrer celle des génies coupables. Leur orgueil impie & leur insolente ingratitude furent justement punis par un exil expiateur , dont voici les détails. Dieu commença par leur interdire son aspect immédiat ; il leur ôta les dons lumineux dont il les avoit embellis , & les relégua ainsi dégradés dans ce monde terrestre. Voilà sans doute l'époque où l'ancien sage prétend que l'ange fut transformé en homme ; voilà comment & pourquoi l'intelligence créée mérita d'être monstrueusement asservie à un corps , & fut condamnée à régir dans ce corps un vil mécanisme dont elle ignore les ressorts.

Une machine peut-elle être bien dirigée par un agent qui en ignore la composition ? Aussi notre ame s'apperçoit-elle qu'elle n'excelle pas dans l'art de gouverner son corps ; elle y fait de son mieux , elle se dévoue à son stupide élève. Oui , le plus mauvais sujet du monde , qui n'a ni sentiment , ni lumière , est devenu l'objet de tous ses soins ; elle ne s'occupe que de lui , pour lui , & par lui. Elle a perdu , pour parler ainsi , toute idée d'elle-même , & ne se cherche plus que dans ce malheureux corps qu'elle confond avec son essence propre.

Lorsque par la douleur de la faim & de la soif l'être vengeur commande à notre ame de fournir au corps des secours alimentaires , elle se hâte de remplir ce devoir. A mesure que le corps est secouru , la faim & la soif de l'ame décroissent , & à ces sentimens de douleur , ellés font succéder un sentiment agréable qui est la récompense du devoir accompli. Lorsque l'ame a exercé le corps par des mouvemens trop violens ou trop continus , elle est avertie par un sentiment douloureux du devoir de les suspendre ; elle va faire reposer son idole. L'idole se repose : que va devenir l'ame durant l'intervalle du sommeil ? Elle va tomber dans l'abattement & dans la langueur , elle va perdre tout sentiment d'elle-même , elle va , pour ainsi dire ,

ceffer de vivre jusqu'au moment où le réveil lui rendra ce qu'elle aime.

Je m'en rapporte à vous, Fatime; si le premier péché de nos âmes naquit de l'orgueil, un si affreux avilissement ne vous paroît-il pas devoir suffire à l'expier? Pour moi je confesse que je sens approcher sans horreur le terme où mon âme sera affranchie du corps qui l'obsède. Je ne fais pas une idole du vil instrument de ma pénitence; je sers patiemment ce corps, non par amour, mais par devoir; & j'ose espérer que l'instant qui me délivrera de lui me rendra la lumière & me remettra en possession de mon véritable domaine.

Mon âme est simple & indivisible; elle ne peut périr par la voie de la décomposition, comme mon corps; elle est intelligente & immortelle de sa nature. C'est la souveraine intelligence, l'Être éternel qui est le dernier terme de son amour & de son culte. Dieu a laissé à mon esprit, dans sa dégradation même, un instinct opiniâtre qui m'atteste ces vérités, & qui me les garantit. En attendant le terme délicieux où j'aimerai de toute l'étendue de ma nature le bien suprême dont la vue m'est justement interdite dans mon exil, je ferai usage de toute l'activité qui reste à mon âme pour aimer dans ce monde créé les seuls objets où le créateur a imprimé des traits immortels de sa divine ressemblance.

Il y a une personne au monde, Fatime, (je ne la nommerai point, toute autre que vous la devineroit.) Il est dans Bagdahan une dame dont l'ame la plus accomplie exerce un empire absolu sur le plus beau des corps. Elle s'acquitte sagement du devoir de lui conserver sa force, sa légèreté, son embonpoint & ses graces ; mais elle ne lui fait point l'honneur de l'admettre à son conseil, & de lui donner la moindre part à ses plaisirs. On diroit, suivant l'expression de l'ancien sage, que cette dame fait ici-bas son métier de génie ; elle n'y donne ses affections à rien de vil & de terrestre. Elle n'y paroît occupée que du soin de recouvrer le fonds de connoissances & de vertus qui lui furent jadis prodiguées. Elle se développe par la réflexion ces traces confuses ; en sorte que ce qu'on appelle communément étude & travail, n'est pour elle qu'un amusement & un jeu de simple réminiscence.

Il n'y a rien à rabattre de ce portrait. Or je vous demande, Fatime, votre conseil avec instance : Serois-je mal-avisé, si pendant mon exil je m'attachois à ce génie travesti, pour y trouver ma consolation. Mon attachement, à votre avis, seroit-il déplacé ? Prévenons toute équivoque : si les mots d'attachement & de consolation vous effarouchoient, fixons leur sens. J'ai déjà protesté que je ne veux honorer & aimer dans l'être créé que ce que j'y

reconnoîtrai pour un extrait des perfections de l'être souverain. J'ajoute que ce grand être en lui-même est le dernier terme auquel je dirige mon hommage. Je suis, ce me semble, dans l'ordre de la raison & du devoir. Soucrivez-y, Fatime, & rien ne manquera plus à mon bonheur actuel & à ma sécurité.

La beauté des objets corporels & destructibles n'a plus de droit aux affections de mon ame; elle a honte d'avoir follement abusé de cette activité précieuse qui lui fut donnée pour des objets plus nobles & plus dignes de sa propre grandeur. Les organes de mon corps, à mesure que leur mécanisme se décompose, perdent de plus en plus le droit qu'ils avoient de distraire mon esprit des objets intellectuels.

C'est dans votre esprit, Fatime, que je chercherai à l'avenir l'idée du beau, l'image du parfait, qui appelle mon amour & qui enflamme mon émulation. Votre ame sera pour moi l'interprète de tout ce que la mienne apperçoit avec moins de clarté dans la source commune de notre origine. Oui, Fatime, tant de vertus dont vous l'avez ornée font des trésors communicables que votre générosité n'a pas droit d'interdire à mes recherches.





SONNETS

MORAUX ET GALANS

S U R

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.

VOICI des sonnets qu'un lecteur chrétien ne désapprouvera pas ; ils ont été adressés à une dame vertueuse qui avoit demandé la description des sept péchés mortels.

S U R L' A V A R I C E.

L'avare a ses trésors qu'il couvre de ses yeux,
 Eleve des autels qu'il encense sans cesse ;
 Il méprise pour eux la suprême sagesse,
 Il en fait son bonheur, son idole & ses dieux.
 Tout vigilant qu'il est, il ne jouit pas mieux
 De ces biens séducteurs qu'amasse sa foiblesse :

Y iv

Il est plus accablé par l'ardeur qui le presse,
Que ne l'est dans sa soif l'hydropique envieux.

Quoique mille vertus fassent votre partage,
Ce vice si commun a, dit-on, l'avantage
D'être de tous les tems le seul de vos vainqueurs.

Il domine chez vous plus que chez aucun autre,
Vous faites tous les jours un amas de nos cœurs,
Et jamais, belle Iris, vous ne donnez le vôtre.

L' O R G U E I L.

L'orgueilleux occupé d'une chimère vaine,
Se livre au faux éclat d'un honneur passager :
Il méprise l'écueil, il brave le danger,
Et de sa passion il fait sa souveraine.

Sans penser aux ciseaux de la Parque inhumaine,
Qui rend le prince égal au plus petit berger,
Son cœur ambitieux s'enfle d'un vent léger,
Et n'a pour tout objet qu'une gloire mondaine.

Ce vice tous les jours inondant l'univers,
Ne peut, aimable Iris, vous mettre dans ses fers :
De votre humilité le charme est plus solide.

De vos propres vertus ignorant les appas,
Le mérite d'autrui sans cesse est votre guide,
Et vous seule, humble Iris, ne vous connoissez pas.

L A L U X U R E.

Ce crime qu'on ne doit prononcer qu'avec peine
 Aux cœurs qu'il a séduits ne laisse aucune paix :
 Il allume des feux que l'on n'éteint jamais ,
 Son dangereux poison coule de veine en veine.

Pour se mieux affermir dans son affreux domaine ;
 Par l'oreille & les yeux il lance tous ses traits.
 L'on n'attend pas en-vain ses funestes attraits ,
 On ne peut qu'en fuyant se parer de sa chaîne.

Je n'ose en dire plus d'un monstre dont l'horreur
 Fait trembler nos autels en détruisant l'honneur :
 Ses indignes plaisirs sont bannis de votre ame.

Vous ignorez , Iris , tous ses emportemens :
 Vous savez beaucoup mieux employer vos momens
 En goûtant les douceurs d'une plus pure flamme.

L' E N V I E.

L'envie est un tiran qui se détruit soi-même ,
 Quand ses traits impuissans ne peuvent déchirer :
 Il affecte des ris sitôt qu'il voit pleurer :
 Il pleure quand on rit , il haït lorsque l'on aime.

D'être jaloux de tout il se fait un système ;
 Le mérite d'autrui l'engage à soupirer :

Sur le bien du prochain on l'entend murmurer ,
Son cœur en est contrit, son visage en est blême.

Vous causez ce contraste : en voyant vos appas
Vous donnez, belle Iris, ce que vous n'avez pas,
Il ne se trouve rien en vous que l'on n'envie.

La naissance, les biens, les talens précieux,
Font dans tous les esprits naître la jalousie,
Tandis que vous portez vos desirs vers les cieux.

L A G O U R M A N D I S E.

Ce vice par la bouche empoisonnant les sens,
Fait d'un homme chrétien un enfant d'Épicure :
Il porte à la raison une insigne blessure,
Pour abattre l'esprit tous ses traits sont puissans.

Il rendit criminels des peuples innocens,
Et leur fit adorer du veau d'or la figure :
Pour glisser dans les cœurs la passion impure,
Ce monstre délicat a des charmes pressans.

Quoique dans tous les tems vous gardiez l'abstinence ;
Vous causez néanmoins, Iris, l'intempérance
Par le mélange heureux de vos divins attraits.

On ne peut s'en défendre, un chacun vous adore ;
Tout le monde des yeux vous mange & vous dévore ;
Car vous êtes du goût même des plus parfaits.

L A C O L È R E.

La colère, en naissant comme un torrent s'élançe,
 Ou comme sur sa proie un lion furieux :
 Elle fait plus de mal qu'un vent impétueux ;
 La foudre & la tempête ont moins de violence ;
 A son cruel auteur ôtant la connoissance
 Ce monstre est en tout tems dans un désordre affreux ;
 La rage le conduit : son poison dangereux
 Porte des coups mortels , sitôt qu'il prend naissance.
 Vous ignorez , Iris, ces féroces transports ,
 Vous n'avez pas besoin du moindre des efforts
 Pour réprimer ces feux, ni pour vous en défendre.
 On voit régner chez vous une aimable douceur ;
 Mais voulez-vous savoir cet excès de fureur ?
 Vos amans rebutés peuvent seuls vous l'apprendre.

L A P A R E S S E.

Le paresseux néglige en tout tems son devoir ,
 Il ne peut commencer ni finir un ouvrage :
 De la terre & des cieus méprisant le langage ;
 Leur exemple sur lui n'a qu'un foible pouvoir.
 Esclave de soi-même , il n'ose se mouvoir :
 Quoique du vrai bonheur il sache l'avantage ;

Pour en suivre la route il manque de courage,
Son occupation est de n'en point avoir.

On ne peut vous taxer, Iris, de nonchalance,
Toutes vos actions marquent la vigilance :
Pour rendre à vos côtés les vices abattus,

Votre cœur occupé d'un objet tout aimable,
Travaille incessamment dans ce monde peu stable
A mériter un bien que donnent les vertus.





S O N N E T

S U R

L A M O R T.



MONSIEUR Vaillant, gentilhomme chez le roi, ayant proposé en 1723 un prix pour celui qui, au jugement de messieurs de l'Académie Française, réussiroit le mieux à remplir un sonnet sur la mort, dont il donna les bouts-rimés, quantité de gens d'esprit s'exercèrent sur ce sujet. Parmi le grand nombre de sonnets qu'on lui adressa lorsqu'il étoit de quartier à la cour, le prix fut adjugé à celui qu'avoit fait monsieur l'abbé Petit de Dijon. Le voici :

Que voit-on ici-bas ? Erreur, haine, cabale :
 Aux vices les plus noirs nous payons tous tribut :
 La vie en vains projets se consume & s'exhale,
 On n'y néglige rien, si ce n'est son salut.

Voyez l'ambition, comme un nouveau dédale,

Tout tenter, tout mouvoir pour venir à son but :
Il fait mettre à profit jusqu'au moindre intervalle,
Mais il ne pense à Dieu non plus qu'à Belzébut.

L'avare comme lui croit tout un paradoxe,
Sa foi, sa loi, son soin, c'est à chaque équinoxe
De renfler son calcul d'un nouveau numéro.

Dieu rit de tels projets, la mort vient à la sape,
Avare, ambitieux, prince, roi, prélat, pape,
La voici, qu'êtes-vous ? Hélas ! moins qu'un zéro.



Quoique ce sonnet ait remporté le prix, il y eut quelques autres qui furent applaudis par les habiles connoisseurs qu'on avoit pris pour juges. Tous convinrent & décidèrent même que la piece qui suit approchoit le plus du prix contesté. Nous nous dispenserons néanmoins d'en nommer l'auteur, pour ne pas blesser sa modestie, quoique son nom ne soit pas ignoré de beaucoup de gens d'esprit qui font cas de son mérite & de ses heureux talens.





AUTRE SONNET

SUR LA MORT.

CONTRE la Parque en-vain tout le monde cabale ;
 A la faux en naissant chacun doit un tribut ;
 Mais contre cette loi , lorsqu'en plainte on s'exhale
 Le foin le moins pressant est celui du salut.

Aussi vains en projets que le fils de Dédale ,
 La folle ambition des mortels est le but :
 Sans penser qu'un moment peut remplir l'intervale
 Que le ciel avoit mis entr'eux & Belzébut.

Esprits-forts , vous traitez ceci de paradoxe ,
 C'est un point cependant plus sûr que l'équinoxe :
 De vos lâches forfaits Dieu fait le numéro.

La mort vient à grands pas , je la vois qui nous sape ,
 Songez qu'en cet instant le monarque & le pape ,
 Quand ils ont mal vécu , ne font plus que zéro.

F I N.





UNIVERSITY OF CALIFORNIA AT LOS ANGELES
THE UNIVERSITY LIBRARY

This book is DUE on the last date stamped below

LD-URL JUN 21 1965

RENEWAL JUL 12 1965

RECEIVED
LD-URL

JUL 12 1965

AM

7



4-9

9-10

PM



A 001 426 652 2

PQ	
1961	Caylus -
C4	Oeuvres
1787	badines
v.11	complettes.

PQ
1961
C4
1787
v.11

